



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

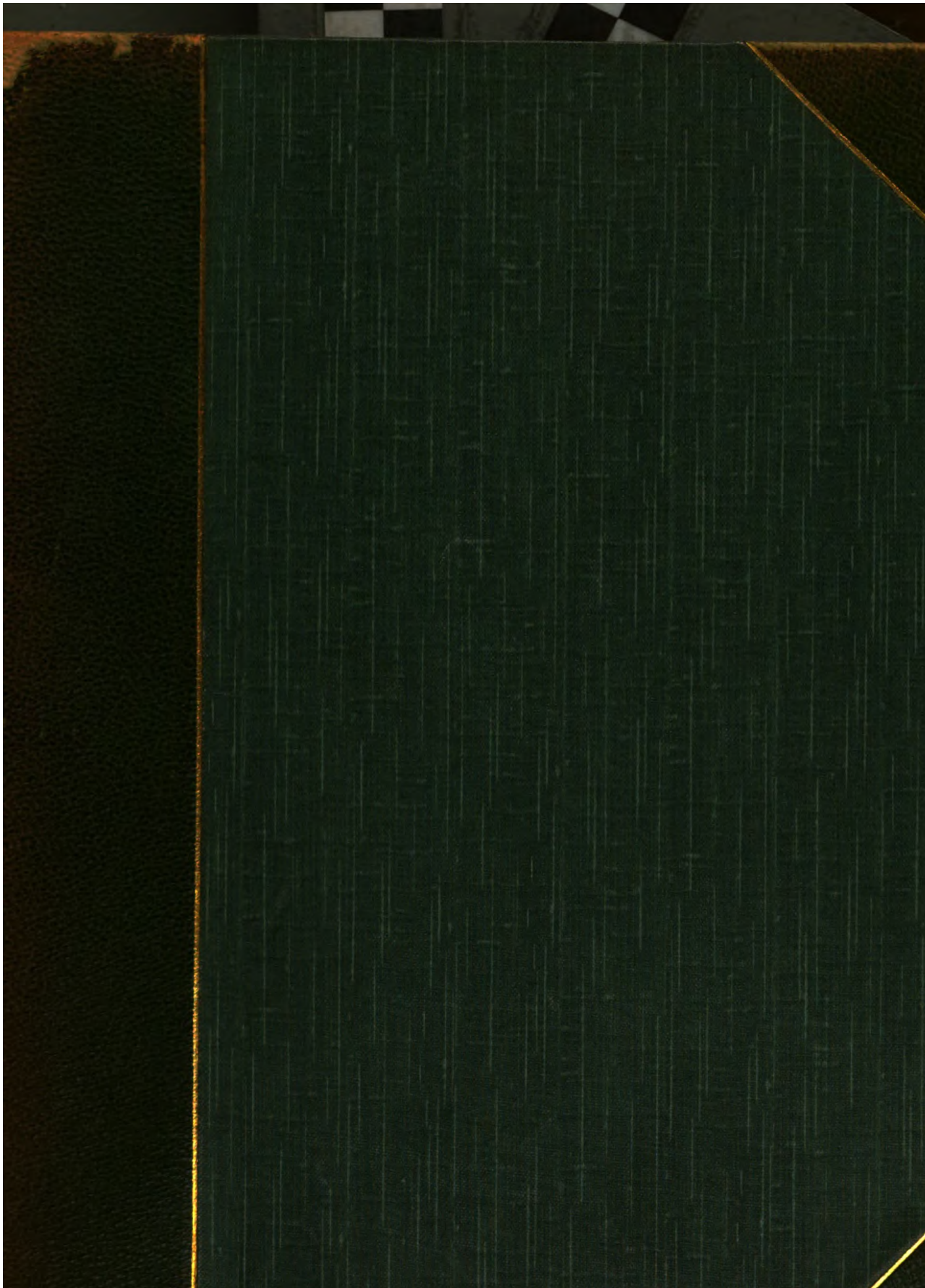
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR 6788

~~A/W 3837 A2~~







RECUEIL DE POÉSIE

SUIVI DES

DIVERS POÈMES, DES AMOURS
ET DE SONNETS DIVERS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE
JOACHIM DU BELLAY

T. II

RECUEIL DE POÉSIE

SUIVI DES

DIVERS POÈMES, DES AMOURS
ET DE SONNETS DIVERS

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



J. DU BELLAY

PARIS
REVUE DE LA RENAISSANCE

1907



AVERTISSEMENT

CE volume devait, d'après notre plan primitif, renfermer le Recueil de poésie, les Deux livres de l'Enéide et quelques autres traductions, les divers Poèmes et les Amours. *Réflexion faite, nous en avons retranché les traductions qui nous ont paru, malgré leur date, être mieux à leur place dans le volume réservé aux Poésies latines.*

Nous espérons pouvoir mettre en vente, à la fin de l'année 1907, le troisième tome des Œuvres complètes de J. du Bellay, qui comprendra ses trois recueils de Rome, savoir : les Antiquitez, les Regrets et les Jeux rustiques. Dans ce cas, l'année 1908 verrait l'achèvement de cette édition. En tout cas, nous y travaillerons sans désespérer.

L. S.

Paris, janvier 1907.

RECVEIL DE POESIE, PRESENTE A
TRESILLVSTRE PRINCESSE MA
DAME MARGVERITE SEVR VNI-
QVE DV ROY, ET MIS EN LVMIE-
RE PAR LE COMMANDEMENT DE
MADICTE DAME.

PAR I. D. B. A.

A PARIS.

*chez Guillaume Cauellat, à l'enseigne de la Poulle
grasse, deuant le college de Cambray.*

M. D. XLIX.

AVEC PRIVILEGE.

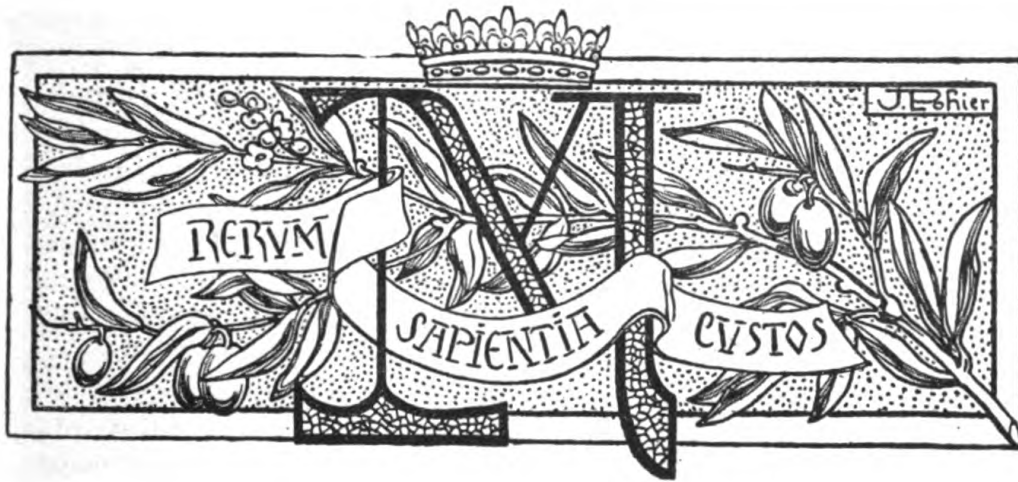
FAC-SIMILE DU TITRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

L'AUTEUR A SA LYRE

*Va doncques maintenant ma Lyre,
Ma Princesse te veut ouyr.
Il faut sa table docte eslire,
Là quelque ami voudra bien lire
Tes chansons, pour la resjouyr.
Ta voix encores basse et tendre
Appren à hausser dès ici,
Et fay tes cordes si bien tendre
Que mon grand Roy te puisse entendre,
Et sa royale espouse aussi.
Il ne faut que l'envieux die
Que trop haut tu as entrepris :
Ce qui te fait ainsi hardie,
C'est que les choses qu'on dedie
Au temple sont de plus grand pris.*

COELO MUSA BEAT





*A TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE
MADAME MARGUERITE, SŒUR UNIQUE DU ROY*



ADAME, après avoir depuis peu de temps mis en lumière quelques petits ouvrages poétiques, plus pour satisfaire à l'instance priere d'aucuns miens amis, que pour espoir que j'eusse d'acquiescer aucune reputation entre les doctes, j'avois deliberé me retirer entierement de ce labeur, aussi peu maintenant favorisé, comme il estoit anciennement entre les meilleurs esprits singulierement recommandé. Je ne sçay si l'infelicité de nostre siecle en est cause, ayant l'ambition, et l'avarice, et l'ocieuse volupté, pestes des bons esprits, chassé d'entre nous ce tant honneste desir d'immortalité : ou la trop grande et indocte multitude des escrivains qui de jour en jour s'esleve en France, au grand deshonneur et abastardissement de nostre langue. J'avois (di-je) proposé m'addonner à quelque autre estude, si non tant loüable, pour le moins plus favorable que cestuy-ci : lors que dernièrement estant le Roy à Paris, après avoir pris la hardiesse de me presenter devant vostre Excellence, il vous pleut de vostre benigne grace me recevoir avecques tel visage, que je cogneu

mes petits labeurs vous avoir esté agreable. Cela, Madame, a depuis si vivement incité mon courage, que mettant en arriere ma premiere deliberation, je me suis remis aux choses honnestes, que j'ay pensé vous pouvoir donner quelque plaisir. Sans que maladie ou autre empeschement ait peu retirer mon esprit de ceste non jamais assez louée entreprise, jadis tant favorisée de ce grand Roy François vostre pere, et maintenant du tres chretien Roy, et de vous, comme seuls et vrais heritiers de sa vertu. Vous ayant donc ces derniers jours fait present de ce petit Livre, non seulement vous l'avez eu agreable (comme est vostre bonté coustumiere de recevoir toutes choses, qui d'humble vouloir sont presentées à vostre grandeur) mais encor vous a pleu me commander de le mettre en lumiere et sous vostre nom. Avecques lequel je me sens si fort et bien armé contre toutes les difficultez, qui de jour en jour se trouvent ès hautes entreprises, que je pourray combattre l'envie et la mort, et celuy temps même qui abbat les grands Palais et superbes Pyramides. Je ne me veux amuser ici à respondre aux calomniateurs (comme est la façon ordinaire des escrivains) puis que mes escripts ont desja esté si heureux de rencontrer la faveur de vostre jugement, et par vostre moyen, celuy du Roy et de la Royne, auxquels ayant satisfait, tant s'en faut que je me soucie du mescontentement d'autruy, que j'estimeray de là avoir receu toute la gloire et le fruit de mes labeurs. Madame, je supplie à nostre Seigneur vous conserver en heureuse et longue vie, et augmenter de plus en plus en vous les souveraines graces et vertus qu'il vous a si liberalement departies. A Paris, ce XXIII d'octobre M.D.XLIX.

De vostre Excellence le tres-humble et tres-obeissant serviteur

I. Du Bellay.





PROSPHONEMATIQUE

AU ROY TRES-CHRESTIEN HENRI II

Vous qui tenez les sources de Pegaze,
 (Célestes Sœurs) bandez vostre arc divin
 Tout au plus haut de vostre saint Parnaze,
 Et permettez que ce bras Angevin
 Par l'air François desserre un traict, qui vole
 Mieux que jamais de l'un à l'autre Pole.
Ce traict puissant dessus ses ailes porte
 L'horrible nom qui fait mouvoir les cieux,
 Le fer, la flamme, et la non jamais morte
 Gloire des Roys, enfans aimez des dieux :
 Dont le portraict, HENRY, celeste race,
 A peint au vif en sa divine grace.
La majesté de son front tant illustre
 Entre les Roys apparoist tout ainsi,
 Que l'or auprès de l'argent : et son lustre
 Ard tout l'obscur de ce beau siècle ici,
 Comme la Lune aux estoilles esclaie
 Par le serain de quelque nuict bien claire.
En quelque part que son bel œil se monstre,
 Comme un printemps il serene le jour :

Et semble bien qu'à si haute rencontre
 Renaisse au monde un plus joyeux séjour.
 Le ciel en rit, et le Soleil encore
 De nouveaux rais ses blonds cheveux decore.
 Vien Prince, vien : rend aux tiens la lumiere
 Qu'obscurcissoit ce tien long demeurer :
 Et la vigueur de leur vertu premiere,
 Qui ne se peut qu'en ta force assurer,
 Ton seul regard inspire en leurs courages
 L'ardent desir des martiaux ouvrages.
 Comme la mere au rivage lamente
 Prie, et fait vœus pour son desiré fils,
 Qu'un vent contraire en haute mer tourmente
 Outre le terme à son retour prefix :
 Paris ainsi languissoit avant l'heure
 Qui a mis fin à ta longue demeure.
 La grand' Ceres, qui ces murs environne,
 A ton passer de beaux espis dorez
 Enceint le tour de sa riche couronne,
 Et par les champs de jaune colorez
 Fait ondoyer sa chevelure blonde
 Pour honorer le mesme honneur du monde.
 Bacchus aussi orne teste et visage
 De nouveau pampre et d'odorantes fleurs :
 Prez, monts et plains à ton heureux passage
 Vestent habits de diverses couleurs :
 Et la forest branslant sa teste armée
 Donne le frais de sa neuve ramée.
 Les demi-dieux et Nymphes se retirent
 Aux plus hauts lieux, pour à l'aise te voir :
 Les plus doux vents tant seulement souspirent,
 Les ruisselets ne font moins leur devoir,
 Et les oiseaux à l'envy te saluent
 Sur les sommets qui un peu se remuent.
 Tout animal domestic ou champestre,
 Fiche sur toy son regard estonné :
 Les bas troppeaux en ont laissé le paistre.
 Et les taureaux en ont abandonné
 Leurs fiers combats, les plus cruelles bestes
 Devers le ciel ont eslevé leurs testes,
 Qui a peu voir les mousches menageres

Sur le printemps de leurs manoirs saillir,
Faire un grand bruit, et s'envoler legeres
Puis çà et là l'honneur des champs cueillir :
Celuy a veu les milliers qui se rendent
Dessus les murs, et portes qui t'attendent.
Paris, qui voit son Prince à la campagne,
A mis au vent tout importun souci :
Toute maison en tout plaisir se baigne,
Veuf de procez est le Palais aussi :
Et par les sens, qui au temple s'allument,
Pour toy, HENRY, mil' autels aux Dieux fument.
Enfans bien nez les plus heureuses bandes,
Vostre beau chant voit l'Io triomphal.
Vous saints vieillards, chargez les Dieux d'offrandes :
Vierges aussi au visage Nymphal,
Faites couler une pluye de roses,
Des propres mains de l'Aurore descloses.
Escoute Roy, le plus grand de la terre,
L'horrible voix du foudroyant canon,
Qui par le ciel foit un nouveau tonnerre,
Moindre pourtant que le bruit de ton nom
Seine en frémit, les rivières craintives
Heurtent en vain leurs opposées rives.
Jupiter mesme, oyant l'air ainsi fendre,
Change couleur pour un tel foudroyer
Et craint encor' que la terre n'engendre
Nouveaux enfans pour le Ciel guerroyer.
La nuict qui sort de l'espesse fumiere
Avant le jour fait faillir la lumiere,
Seine dormoit au plus creux de ses ondes,
Mais te sentant de sa rive approcher,
A mis dehors ses belles tresses blondes,
Et s'est assise au coupeau d'un rocher.
Ses filles lors, qui à my-corps y noüent,
Diversement à l'entour d'elle joüent.
Marne peignoit ses beaux cheveux liquides.
Qui luy armoyent et l'un et l'autre flanc :
Oyze au Soleil seichoit les siens humides,
Les séparant sur un col net et blanc :
Et de ces joncs, Yonne, que tu portes,
Tu en tissois chapeaux de mille sortes.

Lors se tirant sur le rocher sauvage,
 L'une après l'autre ont fait plus d'une fois,
 Haut rechanter tout le courbé rivage,
 Dans l'argentin de leurs celestes voix.
 Quelqu'une ainsi consacre à la mémoire
 (S'il m'en souvient) de sa mere la Gloire !
 Tage, et Pactol à l'arene dorée,
 N'ont merité l'honneur qui t'appartient,
 O fleuve heureux ! de qui l'onde azurée
 Dessus son dos plus grands thresors soustiens :
 Ton cours tortu qui lentement distile !
 D'un gras limon rend la terre fertile.
 En mille tours par la province heureuse
 Tes claires eaux s'en vont ebanoyant :
 Tes bras y font mainte ile plantureuse
 De tous costez, et ainsi tournoyant
 Entre hauts murs ton onde estroite et forte,
 Le riche honneur de l'abondance porte.
 Les grands Cyprez poussent bien haut sur l'herbe
 Leurs fiers sommets à croistre exercez :
 Le grand Paris d'un tel fleuve superbe
 Leve son chef sur les autres citez :
 Non autrement qu'on voit parmy les nūes,
 Les hauts sourcils des grand's Alpes chenūes.
 Quelqu'un louëra (dit la Nymphes feconde)
 Lyon, Rouen, Bordeaux, Orléans, Tours,
 Et je diray la richesse féconde
 Du grand Paris, et ses superbes tours,
 Ses temples saints, et son Palais qui semble,
 Non un Palais, mais deux citez ensemble.
 Mere des arts, ta hauteur je saluë,
 Je vous saluë aussi vous tous les Dieux
 Qui avez là vostre demeure esluë
 Pour y semer les grands thresors des cieux :
 Pallas y est, et les Muses sacrées
 Sur Seine ont fait leurs rivages ascrées.
 Comment te peut assez chanter la France,
 O grand François, des neuf Sœurs adoré ?
 Tu as desfait ce vil monstre Ignorance,
 Tu as refait le bel aage doré ;
 Par toy premier au monde est revenuë.

La belle vierge aux vieux siècles cogneuë.
 Les vertueux (dit le troisième) viennent
 Des vertueux : les fiers taureaux ainsi
 La braveté de leur source retiennent :
 Des bons chevaux les bons naissent aussi :
 L'aigle hautain ne dégénère et tombe
 Au naturel de la simple colombe.
 De ton François, qu'un autre n'eust peu suivre.
 En ton Henry à mesme vertu né,
 France, tu vois l'excellence revivre,
 Dont les hauts Dieux rien meilleur n'ont donné,
 Ny donneront, bien qu'ils facent renaistre
 Sept et sept fois le temps du premier estre.
 Vy, Prince, vy : et de cent ans encores,
 Pour enrichir le sejour eternel
 De nostre bien, et ne vole où luit ores
 Au plus haut lieu ton astre paternel.
 Qui d'œil benin ton franc peuple regarde,
 Te favorise, et ta place te garde.
 Ainsi chantoyent les trois Nymphes Senoises,
 Comme à l'envy, quand Seine en se levant
 Interrompit leurs tant doucettes noises :
 Et d'une voix qui perçoit bien avant,
 Fit resonner aux oreilles royales
 L'heureux decret des trois vierges fatales.
 Tu es venu finalement, ô Prince !
 Et je t'avoy si long temps attendu :
 Tu es au sein de ma belle Province
 Entre mes bras heureusement rendu.
 Escoute doncq' de quoy m'ont asseurée
 Les non menteurs oracles de Nerée.
 Est-ce pas toy à qui les Dieux promettent
 Tout le bon heur du monarque Romain ?
 Les Dieux qui jà par leurs arrests soumettent
 Tout l'univers à ta puissante main ?
 J'en voy desja les despouilles captives
 Mises par toy pour trophée à mes rives.
 Je voy tomber sous les fleches Françaises
 Le Leopard, ton antique ennemi,
 Qui souloit bruire aux forests Escossoises,
 Le feu vengeur desja vole parmi

La nef captive : au sang Anglais encore
L'azur marin de pourpre se colore.
Je voy desja la colonne eslevée
De ta victoire et ta gloire, qui luit,
Est si avant dans les cieus engravée
Qu'on la peut lire en l'obscur de la nuit,
Le beau croissant, qui le ciel François orne,
Ameine en rond et l'une et l'autre corne.
Un lieu se trouve hors le cours de l'année,
Loin de la voye au chariot duisant
Là où Athlas tient l'espaule inclinée.
Dessus l'esseul aux estoilles luisant.
Là tu feras ta renommée entendre,
Et jusqu'aux bords de la terre s'estendre,
Bien tost après Discorde furieuse
Sous un frein serf prise tu meneras
Lors regnera la Paix victorieuse :
Lors de Janus le temple fermeras.
Et de Laurier ta teste couronnée,
A doncq'sera d'Olive environnée.
Ce nouveau siecle, à l'antique semblable,
Verra fleurir le spectre de Valois,
La Foy chenuë, alors non violable,
Tiendra le lieu des punissantes loix.
Vice mourra : et les nopces polluës
Ne seront lors par amours dissoluës.
Adieu doncq' Roy, mon destin me rappelle.
Ainsi disant, le genouil avanças,
Puis tout à coup, avec sa troupe belle
D'un saut leger en l'onde se lança ;
L'eau jette un son, et en tournoyant toute,
Fais bouillonner mainte escumeuse goutte !

CHANT TRIOMPHAL

Sur le voyage de Boulogne,
M. D. XLIX, au mois d'Aoust

Voici le temps si long temps désiré
Où nos ayeux en vain ont aspiré,
Qui sur l'Anglois finalement rameine
La juste (hélas) mais trop tardive peine.

Les Dieux vengeurs par toy mis à mespris,
Superbe Anglois, veulent prendre le pris
A leurs autels, et temple, que tu fouilles,
Ornez jadis de nos serves despouilles.

Du grand Henry le bras puissant et fort
Avec les Dieux desja fait son effort.
De regagner par ses foudres belliques,
Le vieil butin des grand's pertes Galliques.

Si Mars nous a regardé quelquefois
D'un œil felon, onques nul toutesfois
S'est peu vanter de voir par luy dontée
Nostre vertu non jamais surmontée!

Qui a tousjours cœur et force repris
De son malheur : comme le chesne, appris
A reverdir sa perruque nouvelle,
Après le fer sa teste renouvelle.

Non autrement que des dents, que planta
Le fort Jason, la Terre en enfanta
Hommes armez. France durant la guerre
Nouveaux enfans de son ventre desserre
Hydre jadis en ce poinct combattoit
(Dit l'ennemy) quand Hercule abattoit
L'un de ses chefs, avec peine inutile,
Qui la rendoit par ses playes fertile.
Craindras-tu doncq' les fleches et les arcs
Du rouge Anglois ton antique adversaire,
Vivant Henry seul né pour le desfaire?

Maint Roy François a tenté le danger
Des fiers combats, pour la France vanger :
Mais à Henry, enfant de la Victoire,

Le ciel amy, reservoit ceste gloire.
 Son nom fatal à l'Anglois familier,
 Et le discours des astres régulier
 Luy peuvent bien donner ferme assurance
 De joindre en bref l'Angleterre à la France.
 Alors sera des Roys plus orgueilleux
 Presque adoré son spectre merveilleux :
 Et sera dit en la Françoisse terre
 Second du nom, neuvieme en Angleterre.

Là, François, là aidez vostre bonheur,
 Favorisez d'un tel Prince l'honneur,
 Et avancez par vostre diligence
 De vos ayeux la boiteuse vengeance.
 Une Boulongne ou Calais ne sont pas
 Puissans assez pour vous clorre le pas,
 Non l'Ocean qui de vous aura crainte,
 De sang Anglois voyant son onde sainte.

Là d'un costé des nostres le grand cœur
 A triomphé du soldat belliqueur,
 Qui sous le coup de la hache Françoisse,
 En gémissant mord la terre Escossoise.
 De l'autre doncq' ne soyez endormis,
 A foudroyer vos mortels ennemis,
 Afin que d'eux la despouille soit mise
 Tout à l'entour des bords de la Tamise.

C'est chose douce et belle que mourir
 Pour son pays et son Roy secourir.
 De quoy te sert, ô personne craintive,
 Fuir la mort d'une course hastive ?
 Elle te fuit, qui n'a point pardonné
 Au dos craintif, à la fuite addonné,
 Ni au jaret trop peu ferme et debile
 De la jeanesse à la guerre inhabile.
 La vertu seule, à qui a mérité
 Avoir le pris de l'immortalité,
 Ouvre le ciel, et d'une aile courante
 Laisse la terre à la tourbe ignorante.
 Hercule ainsi par cest art glorieux
 Jadis s'assit à la table des Dieux,
 Et des Jumeaux la signe heureux aux voiles
 Ainsi accreut le nombre des estoilles.

Ainsi Auguste, ainsi le grand François,
Et toy Henry, quelque part où tu sois,
Jà destiné, ta belle estoille ardente
Sera du ciel au plus haut évidente.

Comme l'on voit par la fureur des vents
En l'Océan les flots s'entrefuyans,
Tous argentez d'escumes blanchissantes,
Heurter le front des rives gemissantes :
Où les espis jà non plus verdoyans,
D'un ordre egal jusqu'à terre ondoyans,
Faire une mer de la blonde Champagne,
Ou de la Beauce à la large campagne,
Ainsi seront nos soldats par les champs
Contre l'Anglois à la guerre marchans,
Comme un torrent débordé qui emmeine
Tels et troupeaux contreval par la pleine.

Là des premiers le hardy Vandomois
Guyse et son fort Aumale, mille fois
Par les scadrons feront la presse moindre,
Pour aux plus forts des ennemis se joindre.
Avecques eux on pourra voir aussi
Nostre Nestor, le grand Mommorency,
Un Saint-André le bien voulu du Prince,
Et un Sedan monarque en sa province.
Le grand Henry sur tout apparoissant,
Comme un sapin aux montaignes croissant
Passe le fresne, aymant la fresche rive,
Ou l'olivier à la perruque vive,
Souillé du sang des soldats estrangers
Rendra les siens aveugles aux dangers,
Sans que son bras en vain descende face
L'horrible coup de sa pesante masse.

Tu n'as sans plus, ô des tiens le rempart,
Des plus hauts Dieux la faveur pour ta part :
Du noir Pluton le triste domicile
Mesmes te rend la victoire facile.
Ja longtemps a, les filles d'Acheron,
Que maints serpens arment à l'environ,
Qui pour cheveux en mille nœuds leur pendent,
Et noir venin leur distillent et rendent,
Des cœurs Anglois inspirent au dedans,

Et leurs poisons, et leurs flambeaux ardents,
 Qui font brusler par discordes civiles
 Les fors chasteaux et les superbes villes.
 Du peuple serf l'effort séditieux
 S'est opposé au noble ambitieux.
 Mars les anime, et Discorde qui gronde,
 Espand partout sa semence féconde.

IO, PARIS, il te faut recevoir
 Ton Prince heureux, lequel te vient revoir,
 Te promettant d'armes bien estofées
 L'esté prochain mille et mille trophées.
 Sus, que de joye on face nouveaux feux,
 Qu'on rende à Dieu graces en lieu de vœux,
 Qu'on s'esjouisse, que chacun s'appreste,
 Pour dédier de ce retour la feste.
 La froide peur, France, a couru souvent
 Parmi tes os : donne là doncq' au vent,
 Puisque tu vois la majesté sacrée
 De ton Seigneur, où ton œil se recrée.

O quantes fois, Royne, et royale sœur,
 Vous avez craint, qu'en quelque lieu mal seur,
 Ou trop avant aux assauts et alarmes
 Il ne tentast la fortune des armes !
 Maintenant doncq', que ce mordant souci
 Vos tristes cœurs ne ronge plus ainsi,
 Laissez les vœux, mariniers timides,
 Et d'un beau ris seichez ces yeux humides.
 Aux nouveaux rais du matinal Soleil
 Les fleurs ainsi reprennent leur vermeil,
 Dont les beautez se monstroyent effacées
 Presqu'à demi par les pluyes passées.

N'avons encor' vos celestes esprits
 De nostre cour quelque ouvrage entrepris
 Digne du nom, dont la France vous prise,
 Et de ce Roy, qui tant vous favorise !
 Les vers succez du Lut melodieux,
 Qui resjouit les hommes et les Dieux,
 Auront le pris, si la Muse heroïque
 Ne fait sonner la trompette bellique
 Ronsard premier osa bien attenter
 De faire Horace en France rechanter,

Et le Thebain (ô gloire souhaitable)
Qu'à grand labeur il a fait imitable.

Ainsi me faut quelque voye esprouver
Pour Appollon et les Muses trouver,
Qui me seront en la terre où nous sommes
Voler vainqueur par les bouches des hommes,
J'ameneray le premier, si je puis,
A mon retour au pays d'où je suis,
Les saintes Sœurs, qui me feront revivre
Mieux que la main qui anime le cuyvre,

Du marbre noir au milieu d'un beau pré
J'edifierai un Temple diapré,
Tout au plus pres, où Loyre plus profonde
En l'Océan fait couler sa claire onde,
De marbre aussi les colonnes seront,
Qui en blancheur la neige passeront,
Avec l'autel construit de même pierre
Encourtiné de laurier et de lierre.

De ce beau lieu la superbe grandeur
Imitera du croissant la rondeur,
Où seront peints de Diane honorée
Les arcs, les traits et la trousse doree.
On ne verra par le fer demolir,
Ni par l'orage, ou la flamme abolir
Cest œuvre fait de matiere si dure,
Que la rigueur des siecles il endure.

Là mon grand Roy sera mis au milieu
Sur pilliers d'or, qui tout autour du lieu
Temoigneront sa louange notoire,
Et sera dit le temple de victoire.
Là je peindray comme il aura donté
Calais, Boulongne, et l'Anglois surmonté
Puis l'Hybernie, et tout ce qui attouche
L'humide lict où le Soleil se couche:
Tu y seras de Florence l'honneur,
Royne en qui gist le comble de bonheur,
Que la Vertu digne espouse a fait estre
Du plus grand Roy que ce siècle ait veu naistre,
Toy, Vierge aussi miracle de tout temps,
Qui rend le Ciel et Nature contens,
Alors qu'en toy l'un et l'autre contemple

De son sçavoir le plus parfait exemple
 De vos grandeurs le Prestre je seray,
 Et devant vous maint hymme chanteray,
 Duquel pourront les nations estranges,
 Et nos neveux apprendre vos louanges,
 Ce doux labour la Muse me donnoit
 Lors que Henry à Boulongne tonnoit,
 Luy faisant jà de son bras la vaillance
 Chemin au ciel par le fer de sa lance.

VERS LYRIQUES

A la Royne

La louange nous agrée,
 La louange nous recrée,
 Louange qui va foulant
 L'honneur de l'arene blonde
 Qu'Herme tourne dans son onde
 Tout trouble de l'or coulant ;
 La vertu est mesprisee
 Qui n'est point favorisée
 Des grâces contre ces trois,
 Le Temps, la Mort et l'Envie,
 Desquels souvent est ravie
 La gloire même des Rois.
 Royne donques ne refuse
 De l'humble et petite Muse
 Les vers, que j'ay mariez
 A ma Lyre, qui accorde
 Leurs sons divers sur sa corde,
 A ta grandeur dediez.
 Par eux nagueres fut dicte
 Ceste belle Marguerite
 Qui enclose en mes escrits
 Ainsi que la pierre honore
 Son aneau, elle decore
 Mes vers d'assez petits pris.

Pourtant si tu es chantée
Par la Muse tant vantée
Du tien Bouju bien souvent,
Ne desdaine point d'entendre
La mienne encor'jeune et tendre.
Qui met ses ailes au vent.
De Phebus la sainte bande,
A chacun qui le demande,
N'a fait liberalité
De pouvoir ainsi aux hommes
Mesme en la terre où nous sommes,
Donner immortalité.

Sur la rive oblivieuse
La noire toube envieuse
Des corbeaux fait devaller
Les noms de l'eau profonde
Les Cygnes tirant sur l'onde,
Font par le monde voler.

Jadis Rome faisoit naistre
Aux disciples addextre
Maint bon esprit feminin :
Mais ton Italie encores,
Dont la gloire tu es ores,
A eu le ciel plus benin.

Celle où Ferrare se mire
Qu'ores nostre France admire,
Seconde entre les siens luit,
Comme aux mariniers eclaire
Telle Tramontane claire,
Qui tant decore la nuict.

Royne à nulle autre seconde,
Le ciel t'a rendue feconde,
Afin de perpetuer
La race France eternelle,
Qu'à la vertu paternelle,
On verra s'evertuer.

Morte est donq' la maladie
Qui fut bien assez hardie
De monstrier quasi la nuict
A ce petit second Prince,
Qui ja en nostre province,

Comme un nouvel astre, luit.
 Sus donq', qu'on chante, qu'on bale,
 Puisque la main triste et pasle
 A caché ses dards hideux.
 Roy, en qui l'honneur se baigne,
 Et toy, sa chère compagne,
 Resjouissez-vous tous deux.
 O Dieux, combien est heureuse.
 La belle estoille amoureuse,
 Qui plus fort que les ormeaux
 La vigne n'estraint et lie,
 Vous tient et que ne s'allie
 L'hierre à ses prochains rameaux.
 Rome doncq' chante Lucrece,
 Et la Penelope, ô Grece !
 Toy Pont celle de grand cœur,
 Qui suivit par maintes terres
 Son mari parmi les guerres.
 Comme un soldat belliqueur.
 Et toy Carie honorable
 Par ton sepulchre admirable,
 Prens de ta gloire le fruit
 En la louange qui vole
 De celle que son Mausole
 Eterniza d'un haut bruit.
 La France dira sans cesse
 Les vertus de sa Princesse :
 Mais moy, je les vanteray,
 Et tant les ferai s'estendre
 Qu'Arne pourra bien entendre
 Les vers que j'en chanteray

*A TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE
 MADAME MARGUERITE, SŒUR UNIQUE DU ROY*

ODE II

La sainte horreur que sentent
 Tous ceux qui se presentent

Craintifs devant les Dieux,
Rendoit ma Muse lente,
Bien qu'elle fust bruslante
De s'offrir à vos yeux.
J'admiroy bien la grâce
Qui monstre en vostre face
Des cieux le plus grand soin :
Mais si grande hautesse
Mon humble petitesse
Regardoit de bien loin.
Ores, ores le temple
Des Graces je contemple,
Desjà plus d'une fois :
Et la colonne seure,
Où humblement s'assure
Mon courage et ma voix.
Là mon ame incitée,
Là mon ame agitée
D'une divine ardeur,
Comme toute ecstastique,
Prend ce vœu poëtique
Devant vostre grandeur.
De Dieu la bonté haute,
Bien qu'il n'ait de rien faute,
Reçoit pourtant à gré
Une volonté grande,
Qui fait petite offrande
A son autel sacré.
Si vostre bruit, qui touche
Le ciel, vole en la bouche
De l'immortalité,
Pourtant il ne refuse
De ma petite Muse,
La liberalité.
Chante ma lyre doncques
Plus haut, que ne fit oncques,
Et parmi l'univers
Fay resonner sans cesse
Le nom de ma Princesse,
Seul honneur de mes vers.

A MELLIN DE SAINT-GELAIS

ODE III

Mellin, que cherit et honore
 La court du Roy, plein de bonheur ;
 Mellin, que France avoüe encore
 Des Muses le premier honneur :
 Mes vers, qui souloyent resonner
 De Venus les ardentés larmes,
 Audacieux vouloyent tonner
 De Mars les foudroyantes armes.
 Quand le Dieu, qui règne en la Lyre,
 Ceint du laurier victorieux,
 Me reprit de vouloir elire
 Un œuvre tant laborieux.
 Ne souille point le lut doré,
 Au sang, qui coule en la campagne,
 Où le Dieu en Thrace adoré
 Plein de poudre et sueur se baigne.
 Qui dira d'assez bonne grace,
 Les trophées de Marignan,
 Ou l'Espagnol fuyant la face
 Du jeune Prince à Carignan ?
 La Parque sur nos ennemis
 Esbranlant son urne fatale,
 Et l'heur que les Dieux ont promis
 Au grand Henry, qui les egale ?
 Que ceux là les batailles chantent
 Plus haut que le Grec ou Romain,
 Qui la bonne fortune sentent,
 Et l'heur de la royale main.
 Des Indes le premier vainqueur,
 Le soin qui la jeunesse amuse,
 Et l'archer qui blesse le cœur
 Seront les labeurs de ma Muse.
 Labeur est en petite chose,
 Mais mon petit honneur attend
 Celuy qui heureusement ose

Et Phebus invoqué l'entend.
Si Homère et Virgile ont pris
L'honneur de la première place,
Pourtant n'est demeuré sans pris
Le nom de Pindare et d'Horace.
Celuy, à qui le ciel n'ottroye
Le plus fort des Grecs ressembler,
Qui les superbes murs de Troye
Fit mille et mille fois trembler,
Desdaigner il ne doit pourtant
La vertu Salaminienne,
Ou celuy qui en combattant
Blessa Mars, et la Cyprienne,
Comme la Sone, douce et lente
Dedans son sain non fluctueux,
Coule beaucoup moins violente,
Que le fort Rhosne impetueux :
Mellin tes vers emmiellez
Qui aussi doux que ton nom coulent.
Celuy qui n'a eu favorable
La Muse lente à son secours,
D'un artifice miserable
Enfante les siens durs et lours.
Pourquoy doncques si longue nuit
Veux-tu sur les labeurs estendre,
Opprimant la voix de ton bruit,
Qui malgré toy se fait entendre?
Telle est la vertu qu'on pallie,
Estant à soymesme cruel,
Que la paresse ensevelie
D'un silence perpétuel.
Sus mon lut, va toy reposer
En la royale MARGUERITE,
Que le ciel voulut composer,
Sur le portrait d'une Charite.

A MADAME MARGUERITE

D'ESCRIRE EN SA LANGUE

ODE IV

Quiconque soit qui s'estudie
 En leur langue imiter les vieux,
 D'une entreprise trop hardie
 Il tente la voye des cieux,
 Croyant en des ailes de cire,
 Dont Phœbus le peut desplumer :
 Et semble à le voir qu'il desire
 Nouveaux noms donner à la mer.
 Il y met de l'eau, ce me semble,
 Et pareil (peut estre) encor' est
 A celuy qui du bois assemble,
 Pour le porter en la forest.
 Qui suyvra la divine Muse,
 Qui tant sceut Achille extoller ?
 Où est celuy qui tant s'abuse
 De cuider encores voler
 Où par regions incogneuës
 Le Cygne Thebain si souvent
 Dessous luy regarde les nuës,
 Porté sur les ailes du vent ?
 Qui aura l'halaine assez forte
 Et l'estomac, pour entonner
 Jusqu'au bout la buccine torte
 Que le Mantuan fit sonner ?
 Mais où est celui qui se vante
 De ce Calabrois approcher
 Duquel jadis la main sçavante
 Sceut la lyre tant bien toucher ?
 Princesse je ne veux point suyvre
 D'une telle mer les dangers,
 Aymant mieux entre les miens vivre,
 Que mourir chez les estrangers.
 Mieux vaut que les siens on precede
 Le nom d'Achille poursuyvant,

Que d'estre ailleurs un Diomedé,
 Voire un Thersite bien souvent.
 Quel siècle esteindra ta mémoire,
 O Boccace? et quels durs hyvers
 Pourront jamais seicher la gloire,
 Petrarque, de tes lauriers verts?
 Qui verra la vostre muette,
 Dante, Bembe, à l'esprit hautain?
 Qui fera taire la musette
 Du pasteur Neapolitain:
 Le Lot, le Loir, Touvre, et Garonne
 A vos bords vous direz le nom
 De ceux que la docte couronne
 Eternize d'un haut renom.
 Et moy (si la douce folie
 Ne me deçoit) je te promets
 Loyre, que ta lyre abolie,
 Si je vy, ne sera jamais,
 Marguerite peut donner celle
 Qui rendoit les enfers contens,
 Et qui bien souvent apres elle
 Tiroit les chesnes escoutans.

A TRES ILLUSTRE PRINCE
MONSEIGNEUR REVERENDISSIME CARDINAL DE GUISE

ODE V

Le sentier de la vertu
 N'est un grand chemin batu,
 Où tous viateurs arrivent:
 C'est un sommet haut et droit,
 Espineux, et fort estroit.
 Aussi peu de gens le suyvent.
 Heureux qui pour y monter,
 Tout labeur peut surmonter,
 Quelque danger qu'il y voye:
 Celuy, qui jadis nasquit

D'Alcmene, le ciel acquit,
 Ayant esleu ceste voye.
 O Prince bien fortuné !
 Le ciel prodigue a donné
 Le bon heur à ta jeunesse,
 Je dy ce mesme bon heur,
 Dont à peine a eu l'honneur
 La plus constante vieillesse.
 Le Printemps dessus les fleurs
 En mille et mille couleurs
 Peint la première apparence
 Des fruict de l'esté suyvant :
 Mais les tiens sont nez avant
 Que d'en donner esperance.
 De leurs mains les mesmes Dieux
 Se sont peints dedans tes yeux,
 Et en ton esprit encore :
 Ton grand Roy le cognoist bien,
 Et sa France voit combien
 Il te cherit et honore.
 Et qui n'y est invité
 Par ta douce gravité ?
 A qui n'est desjà cognuë
 A voir tes gestes duisans,
 Mesme en ces tant jeunes ans,
 Ceste vertu tant chenüe :
 Quel ennemy des François,
 Quelle ville, mais ainçois
 Quelle mer, ou quelle terre
 N'a cognu jusques ici
 Ton pere et freres aussi,
 Ces trois foudres de la guerre ?
 Qui n'oit encores le nom
 Qui fait bruire le renom
 Du grand Prelat de Lorraine :
 Dont le tige antique et beau
 Est planté sur le tombeau
 De la fameuse Seraine.
 Le mont qui fut envoyé
 Dessus le dos foudroyé
 N'esclaire de plus grand lustre

Que ton sang dessus les lieux
 Où tes couronnez ayeux
 Ont haussé le chef illustre.

*A MONSEIGNEUR REVERENDISSIME
 CARDINAL DE CHASTILLON*

ODE VI

Quelle grande vertu
 Maintenant ose' tu
 Celebrer, ô ma Muse?
 Cest œuvre humain n'est pas
 Et ton pouvoir trop bas
 Si grand charge refuse.

Le Lut melodieux
 A bien chanté les Dieux,
 Et leurs enfans encore :
 Chantons-le donq' aussi,
 Et entre eux cestui-ci,
 Qui Chastillon decore.

Je sens desjà combien
 Mes vers luy plaisent bien,
 Je sçay qu'il favorise
 Cest honneste labeur,
 Que retardoit la peur
 De ma jeune entreprise.

Que diray-je premier
 De luy tant coustumier
 D'aymer ceux qui escrivent
 Les vers laborieux,
 Par qui victorieux
 Les noms au ciel arrivent?

Heureux qui sçait gouster
 Ce qui le peut oster
 Des mains de la mort blesme :
 Vrayment il ne mourra
 Mais vivant se pourra

Tirer du tombeau mesme.
 Maint Prince, dont le nom
 Se tait, a eu renom
 Devant Charles en guerre.
 D'un seul Roland si fort,
 D'un seul Regnaut l'effort
 N'a fait trembler la terre.
 Mains vivans ont eu bruit,
 Dont or' la longue nuit
 Ensevelit la gloire :
 Pource qu'ils n'ont point eu
 Qui leur morte vertu
 Fist vivre en la mémoire.
 Mais je vouë et promets
 De n'endurer jamais
 Que l'oubly sacrilege
 Morde sur mon grand Roy,
 Sur ton oncle et sur toy
 L'honneur du saint College.
 Jadis le grand Atlas
 Quand son dos estoit las
 Sous le fais tant moleste,
 Se tendit bien plus seur,
 Ayant un successeur
 A sa charge celeste.
 Hercule sceut combien
 Le secoururent bien
 Les flammes punissantes,
 O d'Egée le fils,
 Quand steriles tu fis
 Les testes renaissantes.
 Et ta nef bien souvent
 Fut maistresse du vent
 Ayant Typhis pour guide,
 Quand tu allois, Jason,
 Voir la riche toison
 En la terre Colchide.
 O grand Monmorency,
 Tu feras doncq'ainsi
 A ce Roy nostre Prince
 Le plus grand des Chrestiens,

Qui dessous luy soustiens
 Le fais de sa province.
 Anglois reprenez cœur
 Contre HENRY vainqueur,
 Boulogne estant reprise :
 Osez encor' armer
 Et la terre et la mer,
 Vaine est vostre entreprise.
 Prelat, les forts jumeaux
 Dessus les grandes eaux
 Leurs estoilles font luire :
 Tes deux frères vaillans
 Pour France bataillans
 Leurs noms y feront bruire.

L'AVANT RETOUR EN FRANCE
 DE MONSEIGNEUR REVERENDISSIME
 CARDINAL DU BELLAY

ODE VII

Tu viendras doncq' finalement
 Heureux Prelat, et à ta suite
 Retourneront semblablement
 L'esprit, la vertu, la conduite,
 Qui te suyvent où que tu voises,
 Veillant aux affaires Françoises.
 Les dieux et les astres aussi
 Favoriserent bien la France,
 Qui en toy firent noistre ainsi
 La mesme mort de l'ignorance.
 Le ciel qui ton esprit admire,
 Dedans son ouvrage se mire.
 Où est le lieu, qui n'a cogneu
 Ce grand Langé inimitable
 Dont le renom est parvenu
 Aux fins de la terre habitable?
 Qui est celuy nostre adversaire,

Qui n'a veu ce qu'il sçavoit faire?
 Cæsar a senty mille fois,
 Que pouvoit la sage entreprise,
 La vertu, la plume, la voix
 Qu'encores tout le monde prise,
 De celuy qui n'a, ce me semble,
 Laissé que toy qui luy ressemble.
 Le ciel cruel à qui sembla
 France par vous deux fois puissante,
 Las! par mort vous dessembla,
 Dont mon ame en est gemissante:
 Sçachant bien qu'une telle perte
 Jamais ne sera recouverte.
 Ce grand roy guerres n'admiroit
 Celuy dont Troye se lamente
 Que dix Nestors se desiroit
 Non une force vehemente.
 Le miel qui les oreilles touche
 A Nestor couloit de la bouche.
 Le sage Grec, dont le parler
 Sembloit aux neiges hyvernales,
 Que le printemps fait devaller
 Par les montagnes inesgales,
 Cogneut par cent mille traverses
 Et hommes et citez diverses.
 Sa chaste espouse cependant
 De poursuivans sollicitée,
 Fut bien vingt hyvers attendant
 L'heure heureuse tant souhaitée,
 Qui apres la rendit contente
 Par le fruict de sa longue attente.
 La France qui bien apperçoit
 Combien vaut un esprit si sage,
 Apres longs travaux te reçoit
 Avecques un joyeux visage,
 Si fait ton Roy, bienheureux prince
 D'avoir tel homme en sa province.
 Haste-toy doncq' et n'attend pas.
 Que la grand'espaule chenuë
 Des Alpes deçoive tes pas.
 Paris, joyeux de ta venuë

Jà de loin venir te regarde :
Mon Dieu, que l'arriver me tarde !
Io, ma Lyre, Io, je veux
Qu'un tel jour me soit toujours feste,
Pour payer tous les ans mes vœux.
Sus doncq' qu'un autel on m'appreste
D'hierre à la racine veluë,
Et de vervéne cheveluë.
Celuy Macrin, que tu coignoïs,
Aux Latins sacra ta memoire :
Et moy, après ce Loudunois,
Aux François je chante ta gloire.
Quant j'ay desir de voir en France
Les Muses faire demeurance.
Le Lesbien ses vers sonnoit
Parmy les armes, non timide
Ou quand à sa nef il donnoit
Repos sur le rivage humide,
Prelat, te plaise temps eslire
Pour mes vers escouter, ou lire.
Des vents encore soustenu,
Sortant du maternal boccage
L'oiseau par sentier incognu
Toute le premier navigage
Des ailes que sa mère guide,
L'asseurant parmy l'air liquide.
Moy jeune et encores peu fier
Laissant la maison paternelle,
Au ciel je m'oseray fier
Dessous la faveur de ton aile,
Aile dont la plume dorée,
De tout le monde est adorée.
O la grand'ardeur que j'avois
D'appaiser ma soif en cest'onde,
Qui vïet à son bord quelquefois
Les dépouilles de tout le monde !
Et la grand'cité, qui encore
Ainsi qu'un demi-dieu t'adore.
Je brusloy' tous les jours apres,
Alors que les fièvres cruelles
Mes os vont ronger de si pres,

Qu'ils n'ont quasi plus de mouëlles.
 Jà desjà me monstroit la Parque
 De Charon la fatale barque :
 Mais les dieux n'ont voulu chasser
 De moy cest heur tant souhaitable,
 Que d'estre tien, fust pour passer
 Le froid Caucase inhospitable,
 Ou parmy les ondes avars
 Le destroit des Syrtes barbares.

CONTRE LES AVARICIEUX

ODE VIII

Toy de qui la richesse excède
 Telle que l'Afrique possede,
 Et les grands thresors non touchez,
 Qui sont en la terre cachez,
 Combien que desjà soyent comprises
 En ce Palais que tant tu prises,
 Plus des deux parts de la cité,
 Si la dure necessité
 Qui à toutes les lois renonce
 Ses cloux de diamant enfonce
 Dessus toy jusqu'au dernier point,
 Ton serf esprit ne sera point
 De peur delivre, ni ta teste
 Des liens que la mort t'appreste.

Le Scythe a plus grande raison
 Qui sa vagabonde maison
 Par tout, où bon luy semble, meine :
 Et les Cetes durs à la peine
 Nature a trop mieux contentez,
 Qui ont leurs champs non arpentez,
 Et où la culture annuelle
 A chacune est perpetuelle.

Venus et la forte liqueur,
 Qui arrache le soin du cœur,
 Les viandes elabourées,

Avec sauces bien savourées,
Le son du Lut, et sur les eaux
Le doux ramage des oiseaux
N'ostent de l'or la faim sacrée
Au cœur ambitieux ancrée,
Qui jamais ne sent en son œil
Couler l'emmiellé sommeil :
Le doux sommeil plus tôt habite
La maisonnette humble et petite
Du berger ou du laboureur
Que le Palais d'un Empereur.

La mer qui est tempestueuse
Par la descente impetueuse
De l'Arcture, ou par le lever
Du Bouc ne sceurent onq'grever
Celuy qui d'assez se contente.
La gresle qui deçoit l'attente
Du vigneron, le champ trompeur,
L'arbre sans fruict, ne luy font peur :
Soit que la terre soit beuflée
Du chaut, ou par l'hyver gelée,
Pourquoy en auroit-il ennuy
Puis qu'immortels ainsi que luy
Sont les biens où son cœur il fiche ?
O l'homme heureux ! ô l'homme riche !

Si les honneurs ambitieux,
Les Palais eslevez aux cieux
Le doux nectar et l'ambrosie
Ne contentent la fantasie
De celuy qui nourrit le soin
D'un cœur à soy-mesme tesmoin,
Pourquoy hausseray-je les voiles
Dessous la faveur des estoilles ?
Par mille et par mille dangers
Suivant les thresors estrangers,
Et la pauvreté renaissante
Avec la richesse croissante.

Vole doncq'avare marchand,
Des Indes au Soleil couchant,
Et du Septentrion encore
Jusqu'au bord de la terre More,

Cerne le tour continuel,
 Si tu veux de l'astre annuel
 Avecques un labeur extrême,
 Et te fuy, si tu peux, toy-mesme :
 Pourtant si ne fuiras-tu pas
 Le soin qui te suit pas à pas,
 Et la crainte qui tourne et vire
 Le gouvernail de ta navire.

Moy que la Muse veut aymer
 Par les vents je feray semer
 Tout le souci qui me fait guerre
 Dessus l'ennemie Angleterre
 Où regne l'horrible fureur
 D'Erynnis avecq' la terreur
 Des armes et de l'entreprise
 De Henry, que Mars favorise

DES CONDITIONS DU VRAI POÈTE
 AU SEIGNEUR BOUJU

ODE IX

Bouju, celui que la Muse
 D'un bon œil a veu naissant,
 De l'espoir qui nous abuse
 Son cœur ne va repaissant.
 La faveur ambitieuse
 Des grands, volontiers ne suit
 Ni la voix contentieuse
 Du palais, qui tousjours bruit.
 Sa vertu n'est incitée
 Aux biens que nous admirons,
 Et la mer sollicitée
 N'est point de ses avirons.
 La vieille au visage blesme
 Jamais grever ne le peut,
 Qui se tourmente elle-mesme
 Quand tourmenter elle veut.

Son estoile veut qu'il vive
Tousjours de l'amour ami,
Mais la volupté oisive
Ne là onques endormi.
Il fait volontiers la ville,
Il hait en toute saison
La fausse tourbe civile
Ennemie de raison.
Les superbes Collisées,
Les Palais ambitieux,
Et les maisons tant prisées
Ne retiennent point ses yeux :
Mais bien les fontaines vives
Meres des petits ruisseaux
Autour de leurs verdes rives
Encourtinez d'arbrisseaux :
Dont la fraischeur qui contente
Les bœufs venans du labour,
De la Canicule ardente
Ne sentit onques la peur.
Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cavernes profondes
Foit rechanter sous sa voix.
Voix, que ne feront point taire
Les siecles s'entresuivans :
Voix, qui les hommes peut faire
A eux mesmes survivans.
Ainsi ton bruit qui s'escarte,
Bouju, tu feras parler,
Ainsi ta petite Sarte
Au mesmes Pan s'egaler.
O que ma Muse a d'envie
D'ouïr (te suivant de pres)
La tienne des bois suivie
Commander à ces forests !
En leur apprenant sans cesse,
Et à ces rochers ici,
Le nom de nostre Princesse,
Pendant que ma lyre aussi,
Ceste belle Marguerite

Sacre à la posterité
 Et la vertu, qui merite
 Plus d'une immortalité.
 O ornement delectable
 De Phœbus ! ô le plaisir,
 Que Jupiter à la table
 Sur tous a voulu choisir !
 Lut, qui esteins la memoire
 De mes ennuis, si ces doigts
 Ont rencontré quelque gloire,
 Tienne estimer tu la dois.
 Où me guidez-vous, Pucelles,
 Race du Pere des Dieux ?
 Où me guidez-vous, les belles,
 Et vous Nymphes aux beaux yeux ?
 Fuyez l'ennemy rivage,
 Gagnez le voisin rocher :
 Je voy de ce bon sauvage
 Les Satyres approcher.

DE L'INNOCENCE, ET DE N'ATTENTER
 CONTRE LA MAJESTÉ DIVINE

ODE X

Qui vers le Ciel les mains renversera,
 L'œil et le cœur, et la douce faconde,
 Des bienheureux le plus heureux sera
 Et la fureur de l'air ne blessera
 Ses bleds joyeux, ni sa vigne feconde.
 Il ne craindra le bras du fier Anglois,
 Qui sa vertu porte enclose en sa trousse :
 Besoin n'aura du fidèle carquois
 Plein de ces traits que souvent l'arc Turquois
 Envenimez contre l'ennemi pousse.
 D'un mur d'airain son cœur environné
 La froide peur ne peindra dans sa face,
 Soit que le Pere ait en fureur tonné,

Ou que le vent sous la terre entonné
 Les fondements du monde trembler face.
 Celuy qui a engravé bien avant
 Dedans son cœur la coupe vengeresse,
 Son péché pasle il voit courir devant
 Les pieds ailez de la peine suivant
 Qui jà desjà les deux talons luy presse.
 Il sent encor les furieux serpens,
 Avecq' l'oiseau qui te ronge et moleste.
 Toy, dont le corps couvre bien neuf arpens,
 Et toy aussi qui en vain te repens
 Du larrecin de la flamme celeste.
 Ce fut au temps que ce languissant corps
 Sentit premier les fièvres tant cruelles.
 Mille malheurs, mille sortes de morts,
 Le ciel vengeur fit descendre, et alors
 La mort boîteuse à ses pieds mit des ailes.
 Que n'ont osé les hommes attenter
 Contre les Dieux ? cest audacieux feuvre
 De l'air jadis le vuide oza tenter :
 Mais bien l'Enfer ne se peut exempter
 Que son obscur mesmes on ne descouvre.
 Celuy vraiment contre Dieu s'esleva
 Qui fit premier le tonnerre imitable :
 Ce fut celuy qui le canon trouva,
 Et Salmonée encores esprouva
 De Jupiter la foudre veritable.
 A son dommage Orion quelquefois
 Tenta la vierge aux forêts tant cogueüe,
 Trois cens liens enchainent Pirithois,
 En mesme erreur Ixion tu estois,
 Quand tu aymas la tromperesse nûe.
 Et qui ne scait comment le Roy des Dieux,
 Dont le sourcil fait trembler ciel et terre,
 Brisa jadis l'escadron furieux,
 Qui pour monter au ciel victorieux
 Oza dresser la sacrilege guerre ?

*AU SEIGNEUR DU BOIS-DAUPHIN**MAISTRE D'HOTEL DU ROY*

ODE XI

Les Roys sont enfans des Dieux,
 Les Dieux les Roys favorisent,
 Et bien sont voulus des cieux,
 Qui les honorent et prisent.
 Ceux qui des Roys ont la grace,
 N'ont pas un petit bonheur,
 Et qui honore leur face
 Aux Roys mesmes fait honneur.
 Ton Prince qui bien entend
 La grandeur de ton merite,
 Sur toy sa faveur estend,
 Faveur qui n'est pas petite.
 Mais qui bien te cognoit ores,
 Et n'est aussi cognoissant
 L'esprit, qui est plus encores
 Que son corps apparoissant ?
 Ma lyre, qui sceut chanter
 N'a gueres des Rois la gloire,
 S'oze encores bien vanter
 D'eternizer ta memoire.
 La nature me fait naistre
 De ton sang non gueres loin,
 Et à vertu me fait estre
 De tes hommes le tesmoin.
 Celuy qu'amour de soy poingt,
 Sa figure est contrefait :
 Le tableau ne parle point,
 Et la statue est muette.
 Les vers, jamais ne se taisent.
 De vers pauvre je ne suis
 Les vers, Bois-Dauphin, te plaisent :
 Des vers donner je te puis.

AU SEIGNEUR CARLES

ODE XII

Laisse de celuy les dangers,
Qui vid maints peuples estrangers,
Après avoir donné en proye
Les murs de la fatale Troye.
Il faut plus grand'œuvre mouvoir,
Et tu en as bien le pouvoir
Carles, dont la Muse prisée
Est du Roy tant favorisée.
Là donc fay ta plume voler,
Pour France et son Prince extoller,
Et avec une voix hardie
Sonne l'Angloise tragedie.
Tu pourras bien tout à loisir
Le vent et la saison choisir,
Pour ramener au port d'Itaque
Le père au sage Telemaque.
Le grand vainqueur de l'Univers
Dist le Grec gisant à l'envers
Bienheureux, dont sa gloire insigne
Trouva d'Homere la buccine.
O Prince heureux, où que tu sois,
Ton siecle et ton peuple François,
Et heureux tous ceux dont tu parles
O la docte Muse de Carles!
Qui eust cognu les longs erreurs,
Et les belliqueuses terreurs,
Où la vertu presque incroyable
De ce grand Troyen pitoyable :
Qui eust sçeu de Mars les enfans,
Leurs lauriers, leurs chars triomphans,

Si ores l'envieux silence
 A leurs noms faisoit violence ?
 Les sepulchres laborieux,
 Collosses, Arcs victorieux,
Et les batailles engravées
 Sur les colonnes eslevées.
 La main du peintre, et la faveur
 De l'ingenieux graveur,
 Le tableau, le marbre et le cuyvre,
 Qui font les hommes deux fois vivre,
 Ne sçauroyent si bien exprimer,
 Ce qui Henry fait estimer,
 Comme le serment en leur onde
 Les flots de la docte Gyronde,
 J'oy la buccine à ceste fois
 Avec l'espouvantable voix
 Du canon, qui l'oreille estonne,
 Et le haut fifre qui resonance.
 J'à le harnois resplendissant
 Fait peur au cheval hennissant
 Et aux yeux du soldat timide
 Qui fait de sang la terre humide
 Je voy les vainqueurs Chevaliers
 Ardens au milieu des miliers,
 Souillez des pieds jusqu'à la teste
 D'une poudre non deshonneste.
 Quel champ par la main de Valois
 N'est engraisné du sang Anglois ?
 Qui n'oit le bruit que fait la terre
 Sous la ruine d'Angleterre ?
 Quel destroit, quel havre et rocher
 Ne voit les nefes s'entr'accrocher ?
 Sur l'onde le flotant bagage,
 Et le feu qui la mer saccage ?
 Mais à fin, lut trop courageux,
 Que tu ne delaisnes tes jeux,
 Cesse ton chant, ou bien accorde
 Un plus doux son dessus ta corde.

A HEROET

ODE XIII

Les Thraces chantent leur Orphée,
La Grece encore se debat
De cil qui du Troyen combat
Dressa le superbe trophée,
Thebes encor' est glorieuse
Du lut sur tous le mieux appris.
Qui donne en Olympe le pris
De la palme victorieuse.
Paris, mais bien la France toute,
De Seine oit tous les jours le son
Qui fait de toy mainte chanson.
Que nostre siècle heureux escoute.
Heroet aux vers heroiques,
(Sujet vrayment digne du ciel)
Qui en douceur passent le miel,
En gravité les fronts stoïques :
Ta Muse des Graces amie,
La mienne à te louer semond
As erigé l'Académie.
Si l'on doit croire à Pytagore,
Qui les corps fait reanimer,
On peut, Heroet, estimer
En toy celuy revivre encore,
A qui jadis dedans la bouche
Les abeilles alloient formant
Le miel, lors qu'il estoit dormant,
Encor' enfant, dedans sa couche.
Tu as rompu l'arc et la trousse
Du jeune archer malicieux,
Qui blessoit la terre et les cieux,
Luy baillant nature plus douce.
Venus, qui n'a plus de puissance,
En vain par tout cherche son fils,

Que n'agueres voler tu fis
 D'ici au lieu de sa naissance.
 Sus, Muses, que lon environne,
 Le front sçavant de cestui-ci,
 Qui a bien merité aussi
 De vos mains recevoir couronne.
 Vos mains donques la luy composent
 Non du victorieux laurier,
 Mais du pacifique olivier,
 Dessous qui les loix se reposent.

A MERCURE ET A SA LYRE,
 POUR ADDOUCIR LA CRUAUTÉ DE SA
 DAME

ODE XIV

Neveu d'Atlas qui donnas le pouvoir
 Au vieil Thebain, des pierres emouvoir
 Et toy encor', ô coquille dorée,
 Des plus grands Roys au vieux siècle adorée
 Monstre moy les accords
 Des accordeurs discords,
 Dont une douce ennemie
 Se puisse émerveiller,
 Et face resveiller
 Son oreille endormie
 Ell' fuit ainsi que la jeune jument,
 Qui va l'ardeur des chevaux allumant
 Deçà de là, joüant par les campagnes
 Où sur le dos des prochaines montaignes.
 Des nopces le doux poingt
 Encores ne la poingt
 (La sauvage et farouche)
 Mais d'un pié non oisif,
 Fuit le mary lascif,
 De peur qu'il ne la touche.
 Tu peux mener les compagnes forests,

Tigres, lyons, te vont suyvant de pres :
 Et sous ton chant les rivieres bruyantes
 Haussent la bride à leurs ondes fuyantes.

Le portier abboyant
 Tes chansons fut oyant,
 Bien que sa teste porte
 Serpens pleins de laideur,
 Et que puante odeur
 De ses trois gueules sorte.

Le grand Titye à l'œil fier et hideux,
 Et Ixion rirent en despit d'eux :
 La rouë aussi, qui jamais ne s'arreste,
 Avec la pierre à t'escouter fut preste.

La douceur de ta voix
 Arresta quelquefois
 Le Bussard tousjours vuide,
 Cependant que chantant
 Tu allois esbatant
 La race Danaïde.

Escoute doncq' de ces vierges ici
 La cruauté, et les tormens aussi,
 Celle qui m'est en plus cruelle peine,
 Qu'à leurs maris ceste gent inhumaine

Dont l'une seulement
 Qui mentit noblement
 A son pere infidele,
 Valoit bien que le fruit
 De nuptiale nuict
 Ne fut esloigné d'elle

Sus, leve toy (tout bas dit-elle adonc
 Au jeune espoux) que ton sommeil trop long
 Tout maintenant par la tourbe cruelle,
 Ne soit mué en nuict perpetuelle.

Desja toutes ont mis
 Leurs espoux endormis
 A mort (les inhumaines)
 La lyonne courant'
 Aussi va dévorant
 Les veaux parmi les plaines.

Moy, que pitié et l'amour de toy poingt,
 O mon ami, je ne t'occiray point:

Haste toy doncq ! ta vie hélas je n'ose
Tenir ici plus longuement enclose.

Soyent de pesans liens
Chargez les membres miens,
Ou face que j'endure
Exil perpetuel
Le mien pere cruel,
Pour n'avoir esté dure.

Fuy derechef ou le vent te conduit,
Fuy cependant que Venus et la nuict
Donnent faveur à ta course hastive :
Je demourray en ta place captive.

Sur mon sepulchre au moins
Grave ces pleurs tesmoins
De mon amour extrême :
Tesmoin d'or en avant,
Que je t'ay fait vivant
Par la mort de moymesme.

LA LOUANGE DU FEU ROY FRANÇOIS ET DU TRESCHRESTIEN ROY HENRY

ODE XV

Combien tu dois, France, à ceux de Valois,
Tesmoin en sont les armes et les loix,
Qui ont fleury sous François, ainsi comme
Jadis en Grèce, et sous Auguste à Rome.
C'est luy qui a de ce beau siecle ici
Comme un soleil tout obscur esclarrci,
Ostant anx yeux des bons esprits de France
Le noir bandeau de l'aveugle Ignorance,
C'est luy premier qui du double coupeau
A ramené des Muses le troupeau
Pour consacrer à leur mère la gloire
Du Lot, du Loyr, de la Touvre, et de Loyre :
Si n'a-il point un plus grand œuvre fait,
Que de laisser un enfant si parfait

Comme ce Roy qui rendra eternelle
 Par sa vertu la vertu paternelle.
 Comme l'oiseau de prodige annonceur
 Du blond Troyen fidele ravisseur
 A qui des Dieux le souverain ottroye
 Les vagabonds volatiles en proye.
 Des plus doux vents au printemps soustenu,
 Vole hardi parmi l'air incognu,
 Si tost que l'aage et vigueur paternelle
 Dehors le nid ont esbranlé son aile.
 Suit les oiseaux puis fait plus courageux :
 Ose assaillir les serpents outrageux :
 Tel fut senti, et tel sera encore
 Le nouveau Roy, que nostre siecle adore.
 La biche ainsi, ou le jeune cheval,
 Ont veu de loin descendre contrevail
 Le lyonceau hardi, qui les devore
 Avecq' ses dents innocentes encore.
 Qui tost apres ose en fureur saillir,
 Pour les taureaux indomptez assaillir,
 Et appaiser par le sang qu'il en tire,
 Sa longue faim, et l'ardeur de son ire.
 Jadis, Anglois, jadis preuve tu fis,
 Que c'est d'avoir de François esté fils,
 Et combien vaut la bonne discipline
 Au naturel qui à vertu s'incline.
 Maintenant doncq' esprouver tu peux bien,
 Par la grandeur de tes pertes, combien
 D'un si grand Roy peut la sage entreprise,
 Et la veru, que le ciel favorise.

A MADAME LA COMTESSE

DE TONNERRE

ODE XVI

Haute vrayment dire j'ose
 Trois et quatre fois la chose,

Où les feminins esprits
 N'ont peu quelquefois atteindre,
 Rien doit doncq' la cheute craindre,
 Qui a tel œuvre entrepris.
 Dieu leur a donné des ailes,
 Qui sont bien assez isnelles,
 Pour voler jusques aux cieux.
 Quelle grandeur de courages !
 De leurs belliqueux ouvrages
 Tesmoins furent nos ayeux.
 Le bruit jusqu'ici resonance
 De cette brave Amazone
 Qui par l'espez des milliers
 A Mars se donnant en proye,
 Fit rougir les champs de Troye
 Au sang des Grecs chevaliers.
 Des ans vivront mill' et mille
 L'Assyrienne et Camille,
 Quel marbre, quel diamant
 Est plus dur que la memoire
 Qui garde encore la gloire
 De Marphise et Bradamant ?
 Thèbes encore se vante
 De sa Corienne sçavante.
 Sur toy Pindare mordoit
 La douce lyre ancienne,
 Que la fille Lesbienne
 Si doctement accordoit.
 Celle qui fit plus féconde
 De ses enfans, la faconde,
 Rome, en memoire tu l'as :
 Maint autre n'est plus prisée
 Qui se voit favorisée
 De l'une et l'autre Pallas.
 O plumes trop envieuses,
 Qui ès eaux oblivieuses
 Laissez noyer le renom
 De tant de celestes Dames
 Dont ores les tristes lames
 Couvrent le corps et le nom.
 Combien sont mieux fortunées,

Qui en cest aage sont nées
 Où maint gentil escrivant
 A bien osé entreprendre
 Par ses droits vers de rendre
 Leur haut honneur survivant ?
 La vertu est trop severe
 Qui la Muse ne revere.
 La Muse aime la Vertu.
 Tu ne verras doncq' Comtesse,
 Devaler de la hautesse
 Ton los par mort abbatu.
 Qui publiera les louanges
 Des nostres, ou des estranges
 Et de toy ne chantera
 L'esprit, la douceur, la grace,
 Dont la genereuse race
 De Clairmont se vantera ?
 C'est pourquoy mes vers aspirent
 Où tes louanges le tirent :
 Bien que ton sçavoir soit tel
 (Si tu le veux entreprendre)
 Que ton renom se peut rendre
 Par toymesmes immortel.

*AU REVERENDISSIME CARDINAL
 DU BELLAY*

ODE XVII

Cestuy-là qui s'estudie
 Représenter en ces vers
 Tous les accidens divers
 De l'humaine tragedie,
 Celuy encores describe
 Tous les flots tumultueux,
 Qui retournent à la rive
 D'Euripe l'impetueux.
 L'air, le feu, la terre et l'onde,

Et les astres conjurez
 Nous rendent peu asseurez
 Contre l'orage du monde.
 Le sort cruel nous devore
 Par non revocable loy :
 Mais l'homme n'a point encore
 Plus grand ennemy que soy.
 Tout autre animal apporte,
 Plus grande commodité,
 Armant sa nativité
 D'une deffence plus forte.
 L'homme seul à sa naissance,
 Par gemissemens et pleurs
 Tesmoigne son impuissance,
 Presage de ses malheurs.
 Mais si la Nature amere
 Aux hommes tant seulement,
 Nous est eternellement
 Trop plus marastre que mere,
 Il ne faut pourtant que l'homme
 Entre tous les animaux
 Seul miserable ,se nomme
 Esclave de mille maux.
 L'ame en l'univers enclose
 Baillant nourriture aux cieux,
 A l'onde, à la terre, aux yeux,
 Qui esclairent toute chose,
 N'est-ce pas Dieu qui embrasse
 Les membres de ce grand corps,
 Agitant toute la masse
 Par amiables discors ?
 Ceste Ame de la Nature
 Forma le dernier de tous
 L'Animal, qui est plus doux,
 Et plus noble créature :
 Afin qu'il fust seul capable,
 D'un sens plus divin et haut,
 Estant aussi plus coupable,
 Si la raison luy defaut.
 La providence divine
 Mist en nous ses petits feux

Nous faisant sentir par eux
Le lien de nostre origine.
Ainsi de raison l'usage,
Qui n'est en autre animal,
Fait que l'homme, qui est sage,
Discourt le bien et le mal.
Mais le gros fardeau moleste,
Dont nostre esprit est vestu,
Tarde souvent la vertu
De l'âme qui est celeste.
De là provient la liesse,
La douleur et le souci,
La peur et la hardiesse,
La haine et l'amour aussi.
De là provient la furie
De toutes les passions
Qui sur nos affections
Exercent leur seigneurie :
Si la raison seule guide
De nos esprits aveuglez,
Souvent rehausse la bride
Aux appetis dereglez.
Un chacun durant sa vie
Porte un domestique Dieu,
Qui toujours et en tout lieu
Secrettement le convie,
Voila pourquoy nous ne sommes
D'un mesme desir dontez :
Autant que nous voyons d'hommes,
Autant sont de volonteiz.
Mais ny la Court, ny les Princes
Ny le fer victorieux
Ny l'honneur laborieux
De commander aux provinces,
Ny les Muses, que j'adore
Ny un plus grave sçavoir,
Le souverain bien encore
Ne me feront pas avoir.
Je ne blame la richesse,
Ny les hommes, ny les biens
Que pourroist bien faire miens

Du Roy la grande largesse.
 J'admire la bonne grace,
 La beauté plaist à mes yeux,
 J'honore une antique race,
 Mais la vertu me plaist mieux.
 Tout ce qui est hors de l'homme,
 L'homme le desire, afin
 De parvenir à la fin
 Que suffisante l'on nomme.
 Mais la vertu estimable
 Plus que tout l'indique honneur
 Pour elle-mesme est aymable,
 Et non pour autre bonheur.
 L'ayant pour ta guide prise,
 O l'ornement des prelates
 Tu monstré bien que tu l'as
 En tes premiers ans apprise :
 Fuyant l'allechante amorce,
 Qui nos plus jeunes desirs
 Tirent d'une douce force
 Aux peu durables plaisirs.
 Car sortant du jeu d'enfance
 Aux exercices plus forts,
 Ta vertu sortit alors
 Devant les yeux de la France
 Puis d'une aile plus legere
 Volant aux peuples divers
 La publique messagere
 La porte par l'univers.
 Quel nombre pourroit suffire
 A raconter les dangers,
 Qui par les flots estrangers
 Ont agité ta navire :
 Et celle de ton grand frere,
 Qui par l'heur de sa vertu
 Rendoit la France prospere,
 Et l'Espagnol abbatu ?
 Comme du haut des montaignes
 Alors que la neige fond,
 Deux hardis fleuves se font
 Divers cours par les campagnes,

Et puis en une vallée
 Venant à se joindre en un
 Courent à bride avallée,
 Avecques un nom commun :
 Ainsi l'indonté courage
 Du vaillant docte Langé
 Qui par la mort s'est vangé
 De l'oblivieux outrage,
 Joignant son nom et sa course
 Au tien, qui n'est moins cogneu,
 Nous monstre de quelle source
 Et l'un et l'autre est venu.

AU SEIGNEUR DES ESSARS
 SUR LE DISCOURS DE SON AMADIS

ODE XVIII

Celuy qui vid le premier
 Avec sa torche etherée
 L'embrassement coustumier
 De Mars et de Cytherée,
 Ce fut le tout voyant Dieu,
 Celuy qui tient le milieu
 Du cœur hyppocrenien,
 Dieu par qui fut revelée
 Ceste amour long temps celée
 Au Feuvre Junonien.
 De Feuvre couvert alors
 De sueur et de poudriere
 Doroit un harnois de corps
 A la sçavante Guerriere :
 Ouvrage laborieux,
 Où l'ouvrier industrieux
 Avoit feint subtilement
 Les sciences, et les armes,

Que sa sœur docte aux alarmes
 Favorise également.
 Mais la honte et le desdain.
 Qui luy dontent le courage,
 Luy font oublier soudain
 Cest ingenieux ouvrage,
 Lors de ses plus fins outils,
 Il forge les rets subtils
 Attachez à cloux d'aymant,
 Dont la mesme Jalousie,
 Si on croit la poésie,
 Lia l'un et l'autre amant.
 Ayant dressé ses appas,
 Il sort de son domicile,
 Tournant feintement ses pas
 Aux fournaises de Secile,
 Où les bras accoustumez
 Des Cyclopes enfumez
 Coup sur coup vont martelant,
 D'une tenaille mordante
 Retournant la masse ardente,
 Du tonnerre estincellant.
 Jà ce vieillard Lemmien
 Feint d'aller à l'heure, à l'heure
 Pour donner au Thracien
 L'opportunité meilleure :
 Puis avecques un long tour
 Celant son traistre retour
 Pour surprendre l'estranger,
 Ce sot jaloux delibere
 Par un plus grand vitupere
 Sa grande honte venger.
 A peine ce Dieu boiteux
 Avait la porte passée,
 Et jà l'amant convoiteux
 Tenoit sa dame embrassée :
 Et pressant l'yvoire blanc,
 Or' la cuisse, ores le flanc,
 Or' l'estomac luy serroit,
 Cueillant à lèvres descloses
 L'ame qui parmy les roses

Entre deux langues erroit.
Jà, jà le feu ravissant
Des douces flammes cruelles
D'un long soupir languissant
Humoit leurs tiedes moëllles :
Et voicy de toutes parts
Mille petits nœuds espars,
Dont les deux amants lacez
Plus fort s'estraignent et lient,
Que les vignes ne se plient
Sur les ormes embrassez.
Pres du lict, qui gemissoit,
Tesmoing d'un si doux martyre
Le jaloux se tappissoit,
Mordant ses deux lèvres, d'ire,
Puis courant deçà delà,
En sa chambre il appella
Toute la troupe des Dieux,
Et pallissant de colere
Leur monstra cest adultere,
Joyeuse fable des cieux.
Mars paisible à ceste fois,
Fronçant le haut de sa face,
Remaschoit à basse voix
Je ne sçay quelle menasse.
Venus d'un regard piteux
Tenoit en bas l'œil honteux,
Et de ses beaux doigts polis,
En vous mignardant sa force,
Cà et là cacher s'efforce
Et les roses, et les lis.
Celuy qui a veu le tour
De l'araigne mesnagère
Filant ses rais alentour
De la mouche passagere,
Il a veu Mars et Venus
Enchaînez à membres nuds :
Et Vulcain guignant auprès
De son embusche araigneuse,
Qui la couple vergongneuse
Alloit serrant de si près.

Alors les plus renfrongnez
 De la bande Olympienne,
 Soudain s'en sont eslongnez
 D'une ire Saturnienne,
 Mais quelqu'un des moins fascheux,
 Voyant ces folastres jeux,
 Se sent chatouïller le cœur,
 Et en souriant desire
 D'apprester ainsi à rire
 A l'injurieux moqueur.

Celuy qui chanta jadis
 En sa langue castillane
 Les proûesses d'Amadis,
 Et les beautez d'Ariane,
 Par les siecles envieux
 D'un sommeil oblivieux
 Jà s'en alloit obscurcy,
 Quand une plume gentille
 De ceste fable subtile
 Nous a l'obscur esclarcy.

C'est le Phœbus des ESSARS,
 Lumière parisienne,
 Qui nous monstre le dieu Mars
 Joint avec la Cyprienne :
 Chantant sous plaisant discours
 Les armes et les amours,
 D'un style aussi violent,
 Lorsqu'il tonne les alarmes,
 Comme aux amoureuses larmes
 Il est doucement coulant.

Si de ce brave sujet
 On gouste bien l'artifice,
 On y verra le project
 De maint royal edifice :
 Qui tesmoigne le grand heur
 De la Françoisie grandeur.
 Là se peut encore voir
 Maint siege, mainte entreprise,
 Ou celuy qui en devise.
 Jadis a fait son devoir.

Là se voit du grand François

La foy constante et loyale,
Ses faits, sa grandeur, ainçois
Sa posterité royale,
Dont l'un, qui tient en sa main
L'heur du monarque Romain,
De la France est gouverneur :
L'autre tesmoin de sa race,
Porte escrit dessus sa face
Des Princesses tout l'honneur.

Jà ce gentil artisan
Nous monstre au vif quel doit estre
Le Prince, le courtisan,
Le serviteur et le maistre :
Combien d'un fort bataillant
Peut le courage vaillant :
Quel est ou l'heur ou malheur
D'une entreprise amoureuse,
Et la chance malheureuse
D'un injuste querelleur.

Qui du cygne Dorien
Le vol imiter desire,
D'un ozer Icarien
Se joint des ailes de cire ;
Et celuy se geinne en vain
Après ce doux escrivain,
Qui s'efforce d'egaler
(Soit que les armes il vante,
Soit que les amours il chante)
Le sucre de son parler.

Vous que les Dieux ont esleus,
Pour combattre l'ignorance,
Et dont les escrits sont leus
Des voisins de nostre France,
Donnez à cestuy l'honneur,
Qui les fait par son bonheur
De nostre langue apprentis,
Langue qui estoit bornée
Du Rhin, et du Pyrenée,
Des Alpes, et de Thétis.

Peut estre aussi, que les ans
Après un long et long aage

Par estrangers courtisans
 Brouillerent nostre langage
 Adoncques la purité
 De sa douce gravité
 Se pourra trouver ici.
 Du Grec la veine feconde
 Et la Romaine faconde
 Revivent encor ainsi.
 Quel esprit tant sourcilleux
 Contemplant la Thebaïde
 Ou le discours merueilleux
 De l'immortelle Eneïde,
 Se plaint, que de ces autheurs
 Les poèmes sont menteurs ?
 Ainsi l'Aveugle divin
 Nous fait voir sous feint ouvrage
 D'un guerrier le fort courage,
 Et l'esprit d'un homme fin.
 Des poétiques esprits
 L'utile et douce escriture
 Comprend ce qui est compris
 Au ciel et en la nature,
 Les Rois sont les argumens
 De leurs divins monumens
 Et si nous monstrent encor
 Le beau, l'honneste, l'utile,
 Avec un plus docte stile
 Que Chrysippe ne Crantor
 Mais je souhaite souvent
 D'estre banny jusqu'au More,
 Ou que la fureur du vent
 Me pousse jusqu'à l'Aurore,
 Quand j'oy bruire quelquefois
 Du peuple l'indocte voix,
 Ou quand j'escoute les cris
 De ces pourceaux d'Epicure,
 Qui en despit de Mercure
 Gronnent aux doctes escrits
 L'un plaint la contagion
 De la jeunesse abusée :
 L'autre la religion

Par nous Payens desguisée.
Cestuy-cy fort elegant
Va un songer alleguant.
Cestuy-là trop rigoureux
Approuve l'edict d'Auguste,
Et le bannissement juste
De l'Artisan amoureux.

Vous les diriez, tant ils sont
D'une haineuse nature,
Qu'avecques Timon ils ont
Jadis pris leur nourriture.
Caton semble dissolu
A cestuy-là qui a leu
Dessus leur front Curien,
Du reste, je m'en rapporte
Au tesmoignage que porte
Leur ventre Epicurien.

Puis ces graves enseignants
D'une effrontée assurance
Se prennent aux grands Seigneurs,
Les accusant d'ignorance :
Mesmes leurs clair-voyans yeux
Se monstrent tant curieux,
Que d'abaisser leurs edicts
Jusqu'aux simples damoiselles,
Et aux cabinets de celles
Qui lisent nostre Amadis.

Si le Harpeur ancien
Qui perdit deux fois sa femme,
Corrompit l'air Thracien
D'une furieuse flamme :
Pourtant nous n'avons appris
D'avoir l'amour à mespris,
Dont la sainte ardeur nous point,
Non celle desnaturée
Qui de Venus ceinturée
Les loix ne recognoist point.

Mais pourquoy se sent blessé
Par nostre façon d'escrire
Celuy qui a tout laissé
Fors son vice de mesdire !

Lequel pour se dessacher
Voulant (ce semble) attacher
Or' cestuy, ores celuy,
Par ne sçay quelles sornettes
Fait un present de sonnettes
A qui moins est fol de luy.
Si est-ce que le japper
De tels indoctes volumes
N'a le pouvoir de couper
L'aile aux bien-volantes plumes :
Qui sous un argument feint
Nous ont si vivement peint
Toutes nos affections,
L'honneur, la vertu, le vice
La paix, la guerre et l'office
Des humaines actions.
Or entre les mieux appris
Le cœur des Muses ordonne
Qu'à HERBERAY soit le pris
De la plus riche couronne :
Pour avoir si proprement
De son propre accoustrement
Orné l'Achille Gaulois,
Dont la douceur allechante
Donne à celuy qui le chante
Le nom d'Homere François.
Si j'avoy l'archet divin
De la harpe Ronsardine,
Le bas fredon Angevin
Diroit la gloire Essardine :
Neantmoins tel que je suis,
Je la diray, si je puis,
Non icy tant seulement
Mais en cent papiers encore
A fin que son bruit decore
Le mien eternellement.

ODE PASTORALE

*A BERTRAND BERGER DE MONTEMBŒUF**Natif de Poitiers, Poète Bedonnicque-bouffonnicque.*

Bergers couchez à l'envers
A l'ombre des saules verds,
Bergers qui auprès des ondes
Du Clain lentement fuyant,
Arrestez le cours oyant
De ses Nymphes vagabondes,
Desmanchez vos chalumeaux
Et dictez à ces ormeaux
A ces antres et fontaines,
N'écoutez plus nos chansons,
Ni ses ruisseaux, ni leurs sons
Enfans des roches hautaines.
Mais oyez le son divin
Du chalumeau Poictevin,
Renouvellant la mémoire
Du pasteur sicilien
Et du grand Italien
La vie et durable gloire.
Naguères vostre Berger,
Traversant d'un pied léger
Le dos chenu des montagnes,
Ramena les doctes Sœurs,
Abbreuvant de leurs douceurs
Les Poictevines compagnes.
C'est luy premier des Bergers,
Qui dedaignant les dangers
De l'envieuse ignorance
A ses vers osta le frain,
Les faisant d'un libre train
Galopper parmi la France.
Ses vers de fureur guidez,
Comme fleuves desbridez,

D'une audacieuse fuite
 Nos compagnes vont foulant,
 Mais les ruisseaux vont coulant
 Toujours d'une mesme suite.
 O qu'ils ont tardé souvent
 Et les ondes et le vent,
 Quand les Nymphes Poictevines
 Et les dieux aux pieds de bouc
 Trespignoient dessous le joug
 De ces cadences divines!
 Mais bien les troupeaux barbus
 Oyant des sommets herbus
 Ses aubades nonpareilles,
 Ont fait mille et mille sauts,
 Et les plus lourds animaux
 En ont chauni des oreilles,
 Ainsi le grand Thracien
 De son lut musicien
 Tiroit les pierres oyantes,
 Les fleuves esmerveillez
 Et des chesnes oreillez
 Les testes en bas ployantes.
 Heureux berger désormais,
 Tu seras pour tout jemaïs
 L'honneur des champs et des présés,
 L'honneur des petits ruisseaux,
 Des bois et des arbrisseaux,
 Et des fontaines sacrées :
 Pour sonner si bien tes vers
 Sur les chalumeaux divers
 Dont la douceur esprouvée
 Aux oreilles de bon goust,
 Coule plus doux que le moust
 De la première cuvée
 L'amour se nourrit de pleurs
 Et les abeilles de fleurs,
 Les prez aiment la rosée,
 Phœbus aime les neuf Sœurs,
 Et nous aimons les douceurs
 Dont ta Muse est arrousée.
 Ores, ores il te faut

Avec un stile plus haut
 Pousser la royale plainte,
 Jusqu'aux oreilles des Rois,
 Sacrant du pré Navarrois
 La fleur nouvellement sainte.
 Ainsi l'Arcadique Dieu
 Te favorise en tout lieu
 Et tes brebis camusettes,
 Ainsi à toy seulement
 Demeure éternellement
 L'homme des vieilles musettes.

ODE SUR LA NAISSANCE
 DU PETIT DUC DE BEAUMONT

Fils de Monseigneur de Vandosme, Roy de Navarre.

Enfant qui dessus ta face
 Portes escrit tout l'honneur,
 Dont les dieux, et le bon-heur,
 Des Rois serent la grace,
 Autant puisses-tu avoir
 De vertueuse accroissance,
 Que le ciel nous a fait voir
 De bon-heur à ta naissance.
 Le ciel garde des provinces,
 Le ciel protecteur des Rois,
 Qui au sceptre Navarrois
 Lia la fleur de nos Princes,
 Celuy mesme fut encor'
 Le seul auteur de ton estre.
 Pour faire le siecle d'or
 En ta naissance renaistre.
 Le Tygre au Tygre se mesle
 Le Lyon n'engendre pas
 Le Cerf qui a le cœur bas,
 Ni l'Aigle la Colombelle,
 Du bon grain vient le bon fruit
 En terre bien labourable :

Bon terroy bon vin produit,
 S'il a le ciel favorable.
 Pour nous donner tesmoignage
 Combien le conseil des dieux
 De tes couronnez ayeux
 Favorise le lignage,
 Le père sa bouche enfla,
 Et d'une longue halenée
 Sur ton visage souffla
 Ceste majesté bien née.
 Des dieux la grande Princesse,
 De Jupiter femme et sœur,
 T'a destiné possesseur
 D'une seconde richesse.
 Par elle un jour puisses-tu
 Dedans ta maison royale
 Favoriser la vertu
 Sous ta grand' main liberale.
 La vierge que la cervelle
 De Jupiter enfanta,
 Dedans ta mere planta
 Une autre Pallas nouvelle,
 Et le guerrier Thracien
 Du rouge fer de sa lance
 Grava sur le père tien
 Le pourtraict de sa vaillance.
 D'une prodigue largesse
 Ces deux leurs presents t'ont faits,
 Pour nous montrer les effects
 D'une vaillante sagesse.
 Qui de vangeresse main
 Desjà desjà te redonne
 Tout ce que l'Aigle Romain
 Usurpe sur ta couronne.
 Sur ta genereuse enfance
 Les freres chevaleureux
 Respandent le plus heureux
 De leur jumelle influence :
 De l'un le bras bien appris
 Gaigna la palme guerrière
 L'autre s'est donné le pris

De la poudreuse carrière.
Pour fredonner sur la Lyre
Phœbus ses doigts te donna,
Et sa sœur les façonna
Pour l'arc Turquois faire bruire.
De l'un la blonde beauté
Au chef de ton père habite,
De l'autre la chasteté
Dedans ta mere est écrite,
La divine Pasithée
Orna ta nativité
D'une douce gravité,
Qui n'est qu'aux Rois usitée,
Le Cyllenien mesla
Sa langue avecques la tienne,
Et Pithon l'emmiella
D'une fleur hymetienne.
Ce petit Dieu qui enflamme
Des dieux le plus furieux,
Enferma dedans tes yeux
Les semences de ta flamme.
Ces dons tu receus alors
Que la chaste Cyprienne
T'inspira par tout le corps
Une odeur Ambrosienne.
Voyant ton enfance blonde
Peinte de blanc et vermeil,
Je voy le nouveau Soleil
Tirant son chef hors de l'onde :
Et ta celeste beauté
Plaisir des dieux et des hommes,
Me repeint la nouveauté
Du beau printemps où nous sommes.
Crois donc, ô race divine,
Crois, ô royal enfançon
Pour escouter la chanson
De l'humble Lyre Angevine ;
A ta petite grandeur,
Je donne ces fleurs sacrées
Dont l'immortelle verdure.
Peint les rivages ascrées.

Dessus la rive de Loyre

Je nourris un verd laurier
 Pour faire un chapeau guerrier
 A l'honneur de ta victoire,
 Quand tu raviras le pris
 Dessus l'estrangere terre,
 Ayant sous ton pere appris
 Le dur mestier de la guerre.

Dedans les forests de Thrace

Se voit l'horrible manoir
 Dont le sommet triste et noir
 Les rays du soleil efface.
 De fer les colonnes sont,
 De fer les murs et les portes :
 Là leur demeure font
 De Mars les grandes cohortes :

Là les Ires rougissantes,

Là sont à visage blanc
 Les Peurs, qui n'ont point de sang :
 Là les fureurs palissantes :
 Là les Traysons vont celant
 Leurs pointes de sang trempées :
 Là est discorde branlant
 Deux meurdrieres espées.

Là se voit la Mort armée

Là sont les gemissemens.
 Les cris, les hennissemens,
 La poussiere et la fumée.
 Le fer, le sang et le feu
 Sont en ceste horrible bande :
 La vertu est au milieu,
 A qui fortune commande.

Mille crestes eslevées

Pendent là de tous costez
 Mille navires voutez,
 Et mille armes engravées.
 Là pend maint harnois voué,
 Le cuir, l'acier et la maille
 Et le métal enrouré
 Qui anime à la bataille.

Là se voit toute la troppe,

Le tonnerre et la fureur,
Dont l'espouvantable horreur
Menace toute l'Europe.
En ce terrible sejour
Tes parents demeurent ores ;
Tu y seras quelque jour,
Attens un petit encores.

Desjà l'ancre de Secile
Gemit sous les coups doublez
Des Cyclopes assemblez
A l'ouvrage difficile,
Dont leur maistre industrieux
Pour te guider aux alarmes,
D'un burin laborieux
Grave tes fatales armes.

Desjà mon regard se trouble.
Par le foudroyant escler
De ton tres luisant boucler
Plus fort que le sept fois double,
Et seul encor' assez fort
Pour un jour à la campagne
S'opposer au brave effort
De tous les bras de l'Espagne.

Le rond de l'ouvrage embrasse
D'un long ordre tous les Rois
De France, et les Navarrois,
Double tige de ta race,
Qui de son bruit nonpareil
Touche la double barriere
Où se borne du Soleil
Et l'une et l'autre carriere.

Ores Alençon, et ore
Bourbon, et le Vendomois,
Ores l'honneur d'Angomois
Ces riches portraits honore,
Entre tant de Rois je voy
Le grand Seigneur de la France
Qu'on nomme le premier Roy
Ennemi de l'ignorance.

C'est luy qui a fait revivre
Le plus heureux des Cesars,

Et tout ce qu'ont peu les arts
 En table, en marbre, et en livre,
 Mais paravant je luy voy
 Donter le mutin Suyse,
 Qui avait trahi sa foy
 Par execrable avarice.

Ici sous ce mesme Prince
 Ton jeune oncle s'est acquis
 Victoire du vieil Marquis
 Dessus l'estrange province
 Et là ton père puissant
 D'une entreprise hardie
 Va le Bourguignon chassant
 Loin, loin de la Picardie.

De l'autre costé de l'œuvre
 Un grand Prince belliqueur
 D'esprit, de force et de cœur,
 Indontable se descouvre,
 Ayant d'un secours humain
 Sauvé la gent Escossoise,
 Et remis dessous sa main
 Boulongue n'aguere Angloise.

Soudain son pouvoir qui vole
 Outre les monts enneigez,
 Garde les murs assiegez
 De Parme, et la Mirandole :
 Puis on luy voit traverser
 Les campagnes de Lorraine,
 Et sa victoire pousser
 Jusqu'à la rive Germaine.

Je voy les bandes Françoises
 Sur le champ Italien
 Et au bord Sicilien
 L'horreur des armes Gregeoises,
 Je voy le dos d'une mer
 Coupé de rames legeres,
 Et les ondes escumer
 Sous les Françoises galleres.

Je voy la Hongre Amazone
 Qui à la fureur de Mars
 Mille villages Picards

Cruellement abandonne,
Je voy l'orage abbatu
Qui menaçait la Champagne,
Par la prudente vertu
De la royale campagne.

Ici Charles et sa suite

Tremblant de se voir enclos,
Par deux fois monstre le dos
D'une vergongneuse fuite.
Là son ennemi vainqueur,
Quand plus on le favorise,
Par fainte, ou faute de cœur
Perd l'heur de son entreprise.

On voit encor' en arriere

Le Flaman se destourner,
Puis tout soudain retourner
Suivant sa brave guerriere :
Or' en luy voit envahir
Ceux que moins forts il espere,
Ores on le voit fuir
Devant les yeux de ton pere.

Là sont mille autres figures,

Ouvrages d'acier, et d'or :
Là se voit l'image encor'
De tes victoires futures,
Par le feuvre Lemmien
N'ignorant les destinées
Dans l'ancre Cyclopien
Divinement burinées.

Mais toy ne sçachant (peut-estre)

L'ouvrage que tu liras,
D'y voir t'esmerveilleras
Maint grand Prince ton ancestre
Puis l'approchant de ton flanc,
Tu pendras à ton espaule
L'honneur de son double sang,
Et la gloire de la Gaule.

J'entens pour toy, ce me semble,

Un fier cheval hennissant,
De qui le poids blanchissant
A ceux d'Achille ressemble :

Quoy ? tu rides ton beau front
 D'un œil desjà redoutable ;
 Atten les ans, qui feront
 Mourir ta force indontable.
 Assez tost l'horrible creste
 De ton Tymbre menaçant,
 A l'ennemi palissant
 Annoncera la tempeste :
 Pendant, d'une douce voix
 Ouvre ta levre jumelle,
 Et pren de tes petits doigts
 Ta nourrice à la mammelle.
 Le bras feuillu du lierre,
 Neuf fois d'un double cerceau
 Dessus ton royal berceau
 Ton chef ombrage et enserre,
 Viennent d'un doux fredonner
 Les abeilles sur ta couche,
 Viennent leur miel façonner
 Dessus les fleurs de ta bouche.
 D'un ris semblable à l'Aurore
 Voy l'arbre, qui t'a produit,
 Gros encor' d'un autre fruit,
 Que jà nostre siecle adore.
 Je voy dedans quelque mois
 Luire en l'une et l'autre enfance
 Les deux astres Vandomois
 Double ornement de la France.
 Ta grand'mere, devenue
 Un astre brillant, et beau,
 Fera luire son flambeau
 Sur ta jeunesse chenuë :
 Puis te guidant pas à pas
 Loin de la tourbe estonnée,
 T'eslevera par compas
 D'une aile bien empennée.
 Les vulgaires exercices,
 Les Sirenes des plaisirs,
 N'abismeront tes desirs
 Dedans le goufre des vices :
 Le canteleux et menteur,

Avec ses vaines merveilles,
D'un enchantement flateur
N'endormira tes oreilles.
Tu fuyras la vaine troppe
Et les bains accoustumez
De ces muguets parfumez,
Poursuyvons de Penelope :
Et ton royal entretien
Ne couvrira sous son ombre
Ces nais à manger le bien
Qui ne servent que de nombre.
L'entreprise, et la conduite,
L'honneur et l'utilité,
Avec la facilité,
Seront tousjours à ta suite :
Et ta vertu qui sera
De fortune bien vouluë,
En tous ses faits trouvera
L'occasion cheveluë
Puisse encor' ton bras robuste
L'honneur d'Hercule fouler,
Et ton bon heur s'égalier
A la fortune d'Auguste :
Et puisses-tu quelquefois
Vanger l'ancien outrage
Qui foule dessous ses loix
Le droit de ton héritage.
Cependant les destinées
Dessus leur fatal mestier,
D'un cours paisible et entier
Feront couler tes années
Et les neuf Sœurs qui seront
Les ailes de ta memoire,
Jusqu'au ciel te pousseront
Sur le resonnant ivoyre.
Pourquoy non ? la dextre agile,
Avecques les mesmes doigts,
Qui branleront mille fois
La barbe du grand Achille,
Pour enchanter ses ennuis,
Ou pour désaigrir son ire,

Trompoit la longueur des nuicts
Par les fredons de sa lyre.
Et quelle ame tant fâchée
Ne se sent ravir au ciel,
Lorsqu'elle goust le miel
D'une corde bien touchée ?
Les vers ne sont les appas
D'un cœur chagrin, ou avare,
Mais ils ne desplaisent pas
Aux oreilles de Navarre.
Tousjours l'ignorant mesprise
L'honneur qui luy est donné,
Mais l'esprit qui est bien né
Les bons esprits favorise :
Le tien qui sera soigneux
De suivre l'heur de sa race,
Ne sera point dedaigneux
Du bien que le ciel embrasse.
Dessus un antre sauvage
Ma lyre ces vers sonnoit,
Lorsque mon grand Roy tonnoit
Dessus le Germain rivage :
Ouvrant le chemin des cieux
Avecques la mesme dextre,
Qui mit au nombre des Dieux
Le Grec à la masse adextre.





A LA ROYNE DE NAVARRE

Que vous portiez le sceptre Navarrois
Et de Junon la majesté cogneuë,
A vous sans plus ceste gloire n'est duë,
Elle est commune à la Race des Rois.
Que la beauté la plus belle des trois
Qui au Troyen se monstra toute nue,
Jointe à l'honneur, en vous soit revenuë,
Nature aussi y demande ses droits.
Qu'à vous encor nostre France reserve
Le saint honneur de la docte Minerve
Le ciel se dit auteur de ce bon-heur:
Mais que parmy une telle hautesse
Vostre grandeur jusqu'aux moindres s'abbaisse
A vous, Madame, appartient cest honneur.
Si la vertu des beautez la plus belle,
Pour son loyer ne cherche que l'honneur,
Et si le los dont Phœbus est sonneur,
Seul a pouvoir de la rendre immortelle.
Ne doutez point que vous ne soyez telle,
Puisque le ciel de ce premier bon-heur
Est envers vous si liberal donneur,
Et qu'au second Apollon vous appelle.
Les Dieux ont faict un erreur seulement,
De n'avoir mis en vostre entendement,
Ou vos vertus, en quelque autre personne.
Car tel estant, vous n'avez que chanter
Digne de vous, et pouvez vous vanter
N'avoir aussi qui dignement vous sonne.

RESPONSE DE LA ROYNE

Que meriter on ne puisse l'honneur
 Qu'avez escript je n'en suis ignorante :
 Et si ne suis pour cela moins contente,
 Que ce n'est moy à qui appartient l'heur.

Je cognois bien le pris et la valeur
 De ma louange, et cela ne me tente
 D'en croire plus que ce qui se presente,
 Et n'en sera de gloire enflé mon cœur.

Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
 Honte je n'ay à vous et chacun dire,
 Que je me tiens plus contente du tiers,

Plus satisfaite, et encor' glorieuse,
 Sans meriter me trouver si heureuse.
 Qu'en puisse voir mon nom en vos papiers.

De leurs grands faits les rares anciens
 Sont maintenant contens et glorieux,
 Ayant trouvé Poëtes curieux
 Les faire vivre, et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire (et cela je maintiens)
 Qu'encor' ils ont un regret ennuyeux,
 Dont ils seront sur moymesme envieus,
 En gemissant aux champs Elysiens :

C'est qu'ils voudroyent (pour certain je le sçay)
 Revivre icy, et avoir un Bellay,
 Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté.

Car ce qui n'est sçavez si dextrement
 Feindre et parer, que trop plus aisément
 Le bien du bien seroit par vous chanté.

LE POÈTE

Que vostre nom se lise en mes papiers,
Cela ne peut augmenter vostre gloire,
Qui de la main des filles de Memoire
Avez receu les plus doctes lauriers.

Le mien sans plus, qui entre les derniers
Jusques ici a esté peu notoire
En vous louant, tasche avoir la victoire
Sur nos nepveux, et sur nos devanciers.

Mais que ce los (Madame) ne vous tente
De penser plus que ce qui se presente,
C'est ce qui fait vostre gloire augmenter.

Toute louange est pour vous trop petite.
Mais si mes vers sont de quelque merite,
C'est pour l'honneur qu'ils ont de vous chanter.

Le bien du bien seroit par moy chanté
Si dignement je vous pouvois chanter,
Et si pourrois encores me vanter
Qu'oncques ne fut plus bel œuvre enfanté.

Car vous louant vers la postérité
Nom de menteur je pourrois eviter,
Et si n'aurois la peine d'imiter
Pour feindre rien la docte antiquité.

Besoin n'aurois ny d'artifice user
Ny, comme Homere, aux fables m'amuser,
Pour vous louer, ains me contenterois

De mon esprit, sans imiter les vieux :
Car si moins qu'eux j'estois ingenieux,
Plus veritable aussi qu'eux je serois

C'est à moy seul à me glorifier
 En vous louant, si ce los vous aggrée :
 Car sans mes vers vostre gloire sacrée
 Peut et le temps et la mort deffier.

Mais j'y osé vostre los publier
 Pource qu'estant d'éternelle durée
 D'autant sera ma memoire assurée.
 Sans que jamais on la puisse oublier.

Combien que Dieu n'ait besoin qu'on le louë,
 De le louer, pourtant il nous advouë
 Et ne rejette en cela nostre foy :

Mes vers aussi, bien que n'avez que faire
 D'eux ny de moy, ne vous doivent desplaire,
 Car vous louant je fais ce que je doÿ.

LA ROYNE

Le papier gros et l'encre trop espesse,
 La plume lourde et la main bien pesante,
 Stile qui point l'oreille ne contente,
 Foible argument, et mots pleins de rudesse,

Montrent assez mon ignorance expresse,
 Et si n'en suis moins hardie et ardente
 Mes vers semer si sujet se presente :
 Et qui pis est, en cela je m'adresse

A vous, qui pour plus aigres les gouster,
 En les meslant avecques des meilleurs,
 Faites les miens et vostres escouter.

Telle se voit difference aux couleurs
 Le blanc au gris sçait bien son lustre oster
 C'est l'heur de vous, et ce sont mes malheurs.

LE POETE

Le seul penser me sembloit un vray songe,
 Et en l'oyant le trouvois incroyable :
 Ores voyant chose tant admirable,
 L'effait certain m'est presque une mensonge :
 Car tout esprit se travaille et se ronge
 Pour mettre en œuvre un escrit recevable.
 Et s'il le veut faire à jamais durable,
 Faut qu'un long temps en penser il se plonge.
 Mais vous (Madame) à peine avez receu
 L'opinion d'un ouvrage entreprendre,
 Qu'il est parfait aussitôt que conçu
 Et ne devez des ans secours attendre
 Pour vos escrits, si juger je l'ay sceu,
 Bien se parfait, meilleur ne se peut rendre.

Si de l'esprit, plus que du corps l'ouvrage
 Louer se fait et plus recommander,
 Puisque l'un doit par raison commander,
 L'autre obeir, comme estant en servage :
 Et si d'une art excellente l'usage
 Veut un temps propre à l'œuvre demander
 Pour la polir et tousjours l'amender,
 Tant qu'ait atteint au dernier avantage :
 Dont vient cela (Madame) que le cours
 Est de neuf mois aux enfans necessaire,
 Qui contre mort ne trouvent nul secours.
 Et vous soudain, de l'esprit sçavez faire
 Naistre tel fruit, qui ne craint le discours
 Des ans plus longs, ni ruine contraire ?

C'estoit beaucoup, et presque hors de creance,
 En un instant et penser et escrire,
 Escrits qu'on peut avecques plaisir lire.
 De grace pleins et de rare elegance :
 Mais c'est bien plus, j'en ay veu l'evidence,

En mesme temps oïr, parler et bruire,
 Mettre en l'esprit ce que l'oreille oit dire,
 Et composer vers de prime excellence.
 Vous tels effects (Madame) nous donnez
 Par les hauts biens qu'en vous le ciel assemble,
 Qu'heureusement en vertu maintenez,
 Dont vous vainquez vous et l'art ce me semble :
 Vous faisant plus que vous n'entreprenez :
 L'art parfaissant plusieurs choses ensemble.

L'honneur premier des Dames d'Ausonie.
 Qui par le monde a le los espandu
 De son dival et immortel rendu
 Par son clair chant de douceur infinie,
 Le plus grand pris (Madame) ne vous nie,
 Car terre et mer ont desja entendu
 De vostre esprit jusqu'au ciel estendu,
 Les sons hautains de parfaicte harmonie.
 Et qui plus est, vous passez l'excellence
 Du divin stile, et promptitude extreme
 De celle dont vous portez la semblance :
 Qui vous sera gloire unique et supreme
 Ne vous restant plus outre la puissance
 De vaincre rien, si ne vainquez vous mesme.

LA ROYNE

Le temps, les ans, d'armes me serviront
 Pour pouvoir vaincre une jeune ignorance,
 Et dessus moy à moy-mesme puissance
 A l'advenir, peut estre donneront.
 Mais quand cent ans sur mon chef doubleront,
 Si le haut ciel un tel aage m'avance,
 Gloire j'auray d'heureuse recompense
 Si puis atteindre à celles qui seront
 Par leur chef-d'œuvre en los tousjours vivantes :
 Mais tel cuider seroit trop plein d'audace,
 Bien suffira si pres leurs excellentes
 Vertus, je puis trouver petite place :

Encor' je sens mes forces languissantes
 Pour esperer du ciel tel heur et grace

LE POETE

Docte prelat, honneur de la Garonne,
 Carles, à qui le vif entendement
 Les hauts discours, le divin jugement
 Ont mis au chef la plus belle couronne :
 Soit que ta main divinement façonne
 Un vers latin qui tombe rondement,
 Soit un Toscan qui va plus lentement
 Soit un François qui doucement resonance.
 Inspire moy ceste divine ardeur,
 Pour dignement celebrer la grandeur
 De ceste docte et gentile Princesse :
 On pren plustost ceste charge sur toy,
 Puisque le ciel t'a donné plus qu'à moy,
 De jugement, d'esprit et de sagesse.

Je ne veux plus de ces poètes vieux
 Plaindre le sort, et la fortune amere :
 Je ne veux plus pauvre appeler Homere,
 Ni accuser les astres envieux :
 Je veux plustost faire venir des cieux
 Les doctes Sœurs, et dire que leur mere
 Fut une Royne, et Jupiter leur pere,
 Jupiter Roy des hommes et des Dieux.
 Tant qu'on voudra lon blasmera les Muses,
 Et ceux qui ont leurs sciences infuses ;
 Les Muses sont de la race des Rois :
 Roynes plustost elles sont, ce me semble
 Puisqu'une Royne avec elles s'assemble
 Et qu'Apollon s'est rendu Navarrois.

Si je la flatte, et si l'autorité
 Du nom royal que tout le monde admire,
 De ceste Royne (ô Carles) me fait dire
 Chose qui soit contre la verité :

Soit contre moy tout Parnasse irrité,
 De moy Phœbus pour jamais se retire,
 Et tout cela que chantera ma Lyre
 Soit ignoré de la posterité.

Je jure donc, et si je me perjure,
 Soit Jupiter vengeur de ceste injure,
 Que France n'a eu plus divin esprit
 Que ceste Royne, et que sa mere encore,
 Qui de ses vers nostre siecle redore
 N'a jamais rien plus doctement escrit.

Quand ceste Royne (ô Carles) que j'admire
 Au parangon des plus divins esprits,
 Auroit daigné œillader mes escrits,
 Egal aux Rois, je m'oserois bien dire.
 Mais avenant qu'elle daignast les lire,
 Sans autrement leur donner los et pris
 Si ne croyois-je avoir trop entrepris,
 Quand demi-dieu je me voudrois inscrire.
 Et si de bouche, encor' que sobrement
 Elle daignoit les louer seulement,
 Pareil aux Dieux je m'oserois bien croire.
 Si donc elle a daigné tant s'abaisser,
 Que mon honneur par ses escrits hausser
 Quel autre honneur pour esgaler ma gloire ?

C'est maintenant (ô Carles) que mes vers
 Esgaleront l'une et l'autre buccine :
 C'est maintenant que transformé en cygne
 Je voleray par ce grand Univers.
 C'est maintenant que par les champs ouvers
 Des bien-heureux, comm' un Orphée insigne,
 J'apparoistray, et que je seray digne
 Du dieu Phœbus, et de ses lauriers vers.
 Puisqu'il a pleu à celle que Navarre
 Nomme à bon droit son ornement plus rare,
 De m'honorer d'une plus digne voix
 Que ce qu'Auguste a chanté de Vergile,
 Et ce que dist sur le tombeau d'Achille
 Ce grand vainqueur des Perses et Gregeois.



LES DEUX MARGUERITES

Sus ma Lyre, desormais
Chante plus doux que jamais,
L'une et l'autre MARGUERITE.
Ce sont les deux fleurs d'eslite,
Où il faut cueillir ce miel
Des chansons dignes du ciel.
Jadis les Dieux transformoyent
En astres ceux qu'ils aimoyent.
Et si les vers sont croyables,
Les campagnes pitoyables
Grosses de sang et de pleurs,
Enfantoyent les belles fleurs.
Le ciel qui donne ses loix
Sous le sceptre des VALOIS,
A mis au rang des planettes
Les plus ardentes et nettes
Tous les rameaux bien-heureux
De ce tige plantureux.
Là est l'honneur d'Angoumois
CHARLES, et le grand FRANÇOIS,
FRANÇOIS et CHARLES encores,
Deux feux qui esclairent ores
Tout ainsi que les flambeaux
Des frères, qui sont jumeaux.
Du sang que j'ay tant loué,
Qui des Dieux est avoué,
Deux belles fleurs sont venûes
L'une vole sur les nûes
Qui a le ciel esclairci,
Et l'autre florit ici.
Ce diamant que voila
Est frère de cestuy-la :
Ces roses s'appellent roses,
Ces deux fleurettes descloses,
Qui se ressemblent ainsi,
Ont un mesme nom aussi.

Ne me vantez plus ô Grecs,
 De Narcisse les regrets,
 Ni la fleur de ses pleurs née :
 Ni l'ardeur Apollinée,
 Hyacint', dont le malheur
 Fit naistre une rouge fleur.

Ne me vantez plus aussi,
 Ni Phœbus, ni son Souci,
 Ni la fleur Adonienne
 Ni la Telamonienne,
 Ni celles, par qui Junon
 Acquit de mere le nom.

Ne me vantez le sejour,
 Qui voit revivre le jour,
 Ou du marinier sont quises
 Les Marguerites exquises :
 De la France le bonheur
 Surmonte l'indigne honneur.

Sus donc, ô François esprits,
 Donnez l'honneur et le pris
 A la Marguerite sainte :
 Faictes de sa mort complaincte,
 Par qui les avars cieux
 Ont ravi tout nostre mieux.

Dites comme elle avait eu
 L'honneur, l'esprit, la vertu,
 Qui tout nostre siecle honore :
 Et de celle dont encore
 Les jours ne sont revolus,
 Dites en autant, ou plus.

C'est de mes vers l'ornement :
 Seule qui divinement
 Anime, enhardit, inspire
 Les bas fredons de ma Lyre :
 C'est elle, et je sçay combien
 Mes chansons luy plaisent bien,

Si des premiers je n'ay pas
 Orné le Royal trespas,
 Aussi ma Muse est trop basse.
 Pour une première place :
 Et qui sçait si les derniers

Se feront point les premiers ?
Les artisans bien subtils
Anime de leurs outils
L'airain, le marbre, le cuyvre
Mais chacun ne peut pas suivre
Si haut et brave argument,
Comme un royal monument.
Cestuy son sepulchre a bien,
Et cestuy-ci a le sien :
Mais François, dont la memoire,
Seule tombe de sa gloire,
Par tout le monde s'estend,
Son sepulchre encor' attend.
L'edifice elabouré
Dont Mausole est honoré,
Les erreurs Dedaliennes,
Les pointes Egyptiennes,
Et tout autre œuvre parfait
En un jour ne fut pas fait
Qui a le stile assez haut,
Pour espuiser, comme il faut,
Une gloire si feconde ?
Le grand Monarque du monde
De tout peintre et engraveur
Ne cherchoit pas la faveur.
Si me puis-je bien vanter,
De faire ici rechanter
Des trois Angloises Charites,
Qui l'une des Marguerites
Portent aux astres plus hauts
En deux cens pas inegaux.
Les Dieux de nos liens jaloux
T'avoyent plantée entre nous,
Royale fleur de Navarre,
Et puis d'une main avare
T'arrachant de ces bas lieux,
Ils t'ont replantée aux cieux.
Là, le chaud et la froideur
Ne seichent point ta verdeur,
Verdeur que toujours evente.
Un Zephyre, qui doux vente

En ces lieux, où en tout temps.
 On voit rire le printemps.
 Là, de mille et mille esprits
 Qui volent par le pourpris,
 Le ciel qui sienne t'appelle,
 Ne voit une ame plus belle :
 Le ciel ne peut-il pas bien
 Reprendre ce qui est sien ?
 Le ciel t'a reprise donc,
 Nous laissant d'un mesme tronc
 C'est' autre fleur ta compagne,
 Et ta fille qui se baigne
 En ce labeur glorieux,
 Qui t'a mise au rang des Dieux.
 Permette le ciel ami,
 Qu'après un siecle et demi
 La fleur ici florissante
 A la fleur non perissante
 Puisse voler d'un prinsaut,
 Pour se rejoindre là-haut.
 Cependant nous qui vivons,
 Ces doux vers nous escrivons,
 Afin que de race en race
 L'immortalité embrasse
 La non mortelle valeur
 De l'une et de l'autre fleur.

ELEGIE

Non que d'excuse, ou feinte veritable,
 Me soit besoin en ma cause equitable :
 Non que je soye en doute de la foy
 Qui vous unit estroitement à moy :
 Non que je pense un trait de jalousie
 Estre fiché dans votre fantasie
 Pour tout cela, ou pour tel autre poinct,
 O le cœur mien je ne vous escri point :
 Mais bien pourtant que la ferme pensée
 Qui tient mon ame à la vostre enlacée,
 Ne me permet un seul ennuy sentir,

Ou un seul bien faut vous en advertir.
 Or sçachez donc qu'amour qui favorise
 D'un chaste cœur la louable entreprise,
 Au point heureux m'a n'aguere avancé,
 Dont vous m'avez maintesfois dispensé.
 Me remontrant or' l'estat de mon âge,
 Ores les jeux de fortune volage :
 Et combien nuit d'attendre au lendemain
 Ce qu'aujourd'huy se presente à la main.
 Vous me disiez (il m'en souvient encore)
 Bien que l'ennuy tout mon plaisir devore,
 Pour voir assez combien à l'advenir
 J'auroy pour toy de triste souvenir,
 Si veux-je bien te donner cognoissance,
 Que mon plaisir n'a point tant de puissance
 Sur ma raison, que ton avancement
 Je ne prefere à mon contentement.
 Or poursuy donq' (ami) ton avantage,
 Dont le moyen est le seul mariage.
 Ce bon conseil vous me donniez alors,
 Et moy après cent contraires efforts
 Persuadé de vostre advis honneste,
 Finablement à ce point je m'arreste,
 Qui n'a jamais contenté mon desir,
 Sinon d'autant que c'est vostre plaisir.

Aussi les cieux et les enfers je jure,
 Que pour ne faire à vostre amour injure,
 Jamais tel joug mon desir n'eust donté,
 Qu'il eust despleu à vostre volonté.
 Ce n'est un joug qui captive mon âme
 Tous le lien d'une impudique flamme :
 Ce n'est un joug qui donte mon desir
 Sous l'aiguillon d'un folastre plaisir :
 Mais c'est un joug d'amitié conjugale,
 Qui d'une foy honnestement egale
 Separe en deux cette chaste amitié,
 Dont vous avez la premiere moitié.

Ceste amitié que vous avez pour gage,
 Longtemps y a que l'eusses en partage,
 Et ce fut lors qu'amour et fermeté
 Me firent serf de vostre honnesteté.

L'autre moitié, celle qui l'a saisie,
 Croyez qu'elle a si bien esté choisie,
 Qu'autre ne peut mieux qu'elle meriter
 L'honneste amour que je vous veux porter.

L'une a été comme la plus âgée,
 Premièrement sur mon cœur partagée,
 Et sur luy mesme en mesme chasteté.
 Secondement un autre l'a esté
 Ne craignez donc que soyez dessaisie
 De vostre droit, ou qu'autre fantasie
 Puisse ravir ce cœur, qui n'est point mien,
 Si non d'autant que de vous je le tien.
 Cœur qui l'honneur si saintement regarde,
 Que l'honneur mesme en est la seule garde :
 Cœur qui ne peut gouter plaisir plus doux,
 Que tout haïr pour estre aimé de vous :
 Cœur qui ne peut sentir plus grand dommage
 Qu'estre affranchi du droit de vostre hommage.

Plustost les cerfs vivront parmi les eaux,
 Et les poissons, où vivront les oiseaux :
 Plustost sera la grande mer sans voiles
 Les bois sans ombre et le ciel sans estoilles,
 Et voirra l'on plustost le monde enclos
 Dedans le sein de son premier Caos,
 Que pour vertu en mon cœur imprimée
 Vostre vertu de moy soit moins aimée,
 Ou que d'un cœur honnestement lié
 L'honneste amour soit jamais oublié.
 Ains tout ainsi qu'un impetueux fleuve
 Plus furieux par un autre se treuve,
 Quand les deux cours en un cours assemblez
 Vont ravinant les arbres et les bleds,
 Pierres, maisons, bois et toute autre chose
 Qui au devant de leur fureur s'oppose :
 Ainsi l'amour qui en mon chaste cœur
 D'un autre amour prend nouvelle vigueur.
 Courra tousjours d'une si vive source,
 Qu'autre amitié n'arrestera sa course.

O doncq'heureux, heureux double lien,
 Qui deux esprits unis avecq' le mien,
 Double lien, qui d'une double force.

Plus fermement que la corde retorse
 N'estreint les fais, enchainés dedans moy
 Trois cœurs unis d'une éternelle foy :
 Soit à jamais ta puissance immortelle,
 Et puisse encor' dessus l'une et l'autre aile
 De ces deux cœurs, le mien si haut voler,
 Qu'autre amitié ne le puisse avaller.

Combien qu'un clou par l'autre se repousse,
 Ne pensez voir par aucune secousse
 L'accord premier entre nous commencé,
 Par le second estre desavancé :
 Car la vertu dont cestuy prit naissance,
 A cestuy-là donne encor' accroissance.

Le feu ne peut habiter nullement
 Avecques l'eau, son contraire element :
 Les animaux de diverse nature
 Ne prennent point ensemble nourriture :
 Mais un amour sagement entrepris,
 Qui sur vertu son fondement a pris,
 Ne craint jamais l'amour, qui luy ressemble,
 Car la vertu à la vertu s'assemble.

CHANSON

On peut feindre par le cizeau,
 Ou par l'ouvrage du pinceau
 Toute visible chose :
 Mais d'amour le seul poignant traict
 Vous peut figurer le portraict
 De ma tristesse enclose.

On peut diffinir au compas
 De tout ce qu'on voit ici-bas
 La forme en rond unie :
 Mais on ne sçauroit mesurer
 Le mal, qui me fait endurer
 Mon amour infinie.

Au centre, autour duquel se fait
 Du monde le cercle parfait,
 Toutes les lignes tendent :
 Et le divin de vos beautéz

Est le poinct où mes volontez
Egalement se rendent.
L'esprit infus en ce grand corps
Unit par differens accords
Et les cieux et la terre,
Et vos saintes perfections
Assemblent mes affections
Par une douce guerre.
Du chaud et de l'humidité
Procède la fécondité
Des semences du monde,
Et de ma violente ardeur
Jointe à vostre lente froideur,
Naist ma peine feconde.
Le mal d'un corps intemperé
Peut estre esteinct ou moderé
Par jus d'herbe ou racine,
Mais du trop de mon amitié
Ou la mort, ou vostre pitié,
Sera la medecine,
La gloire incite l'Empereur,
La richesse le laboureur
Le butin l'homme d'armes :
Mais tout le gain que je reçoÿ
De mon inviolable foy,
Ce sont soupirs et larmes.
Tout cela qu'on voit de mondain,
Suivant du ciel le cours soudain,
Se change d'heure en heure :
Mais le desir ambitieux
Qui me tire apres vos beaux yeux,
Tousjours ferme demeure.
La pierre dont le seul toucher
Guide l'aiguille du nocher,
Tousjours se tourne au Pole :
Et mon cœur de vos yeux touché
Ne peut si bien estre attaché,
Qu'apres eux il ne vole.
Le roc des flots marins battu
N'est jamais par eux abbatu,
Mais demeure imployable :

Et mon cœur plein de fermeté
 De mille peines tourmenté
 N'est jamais variable.
 La cire transformer se peut
 En telle image que lon veut,
 Non pas la gemme dure,
 Qui plustost se laisse briser,
 Qu'en autre portraict desguiser
 Sa premiere figure.
 Amour grava vostre beauté
 Au plus fort de ma loyauté
 De vous tant esprouvée,
 Et mon cœur si bien la reçoit,
 Qu'autre beauté, tant belle soit,
 N'y peut estre engravée.
 Tout cœur leger est incité
 Par les dons, ou l'auctorité
 Que le vulgaire adore :
 Mais le mien qui vous est acquis,
 Par or ne peut estre conquis,
 Qui par grandeur encore.
 Par force, mine, ou trahison,
 On peut gagner une maison,
 Tant soit-elle tenable :
 Mais la forteress' de mon cœur
 Dont vostre œil fut le seul vainqueur
 S'est rendue imprenable
 Il ne faut muraille ou rempart
 Pour garder qu'un autre y ait part,
 Car soyez asseurée
 Que plus ferme et entiere foy
 De loyal sujet à son Roy
 Ne fut oncques jurée.
 Quant à celle que je vous doy,
 Croyez que vous estes de moy
 Encore mieux servie,
 Et que pour vostre honneur garder,
 Je voudrais le mien hazarder,
 Qui m'est plus que la vie.
 Si vous traitez si mal celuy
 Qui vous a plus chere que luy,

Que pourriez-vous pis faire
 A vostre cruel ennemi,
 Ou celuy qui sous nom d'ami
 Vous seroit adversaire ?
 Toutefois si mon desplaisir
 Peut contenter vostre desir.
 Soyez moy pitoyable
 Ou comme bon vous semblera,
 Jamais rien ne me desplaira
 Qui vous soit agreable.

DIALOGUE
 D'UN AMOUREUX ET D'ÉCHO

Piteuse Echo, qui erres dans les bois,
 Respons au son de ma dolente voix
 D'où ay-je peu ce grand mal concevoir,
 Qui m'oste ainsi de raison le devoir ?
 De voir.
 Qui est l'auteur de ces maux venus ?
 Venus.
 Comment en sont tous mes sens devenus ?
 Nuds.
 Qu'estoy-je avant qu'entrer en ce passage ?
 Sage.
 Et maintenant, que sens-je mon courage
 Rage.
 Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souvent ?
 Vent.
 Que suis-je donq' lorsque mon cœur en fend ?
 Enfant.
 Qui est la fin de prison si obscure ?
 Cure.
 Di-moy, qu'elle est celle pour qui j'endure ?
 Dure.
 Sent-elle bien la douleur qui me poingt ?
 Point.
 O que cela me vient bien mal à point !
 Me faut-il donq' (ô débile entreprise)

Lascher ma proye avant que l'avoir prise ?
 Si vaut-il mieux avoir cœur moins hautain,
 Qu'ainsi languit sous espoir incertain.

*AU SEIGNEUR DE LANSAC
 AMBASSADEUR POUR LE ROY A ROME*

Celuy qui touche du miel
 Dont le Ciel
 Oingt une diserte langue,
 Ne sent couler dans son cœur
 La liqueur
 D'une si douce harangue :
 Croyez que d'un triple fer
 De l'Enfer
 Trois fois retrempé en l'onde
 Son cœur durement charmé
 S'est armé
 Pour combattre la faconde.
 Bien malade est l'estomac,
 O Lansac !
 Lansac, l'honneur de Saintonge,
 Lequel ne peut avaller
 Ton parler
 Qui jusqu'en l'âme se plonge.
 Pour n'ouyr l'humaine voix
 Quelquefois
 L'aspic son oreille bouche :
 Il est plus sourd qu'un serpent,
 Qui se pend
 A la chesne de ta bouche.
 Plus douce estoit la rancueur,
 Qu'en son cueur
 Junon tenoit recelée :
 Plus encores estoit doux
 De courroux
 Du brave fils de Pelée.
 Les presens d'Agamemnon,
 Ni le nom

Des plus nobles de l'armée,
 Ni leur haranguer si long
 Ne scent onq'
 Doubter son ire enflammée :
 Et toutefois l'Ancien,
 Thracien,
 Par sa douceur incroyable,
 Addoucit bien, ce dit-on,
 De Pluton
 Le courage impitoyable,
 Aussi, est-il entre nous
 Rien plus doux,
 Qu'une oraison douce et belle !
 C'est l'enchanteresse voix,
 Qui les bois
 Faisoit courir après elle.
 L'ire porte à son talon
 L'aiguillon,
 Dont plus tormentez nous sommes :
 Mais rien, tant que l'orateur,
 N'est domteur
 De ce, qui domte les hommes.
 Il peut faire au dos fuitif
 Du craintif
 Tourner visage aux alarmes :
 Il peut au milieu des dards
 Aux soldats
 Du poing arracher les armes.
 Qu'est plus saint entre les Rois
 Que les droits
 De ceste charge honorable ?
 Mesme aux plus barbares lieux
 Où des Dieux
 Le nom est moins venerable.
 Celuy sagement eslent
 Qui voulut
 Pour son orateur t'eslire :
 Il avoit cogneu en toy
 Et la foy,
 Et la force de bien dire.
 A quoy pourray-je egaler

Ton parler
 Fors à l'œuvre d'une abeille ?
 Si doux ne glissoit encor'
 De Nestor
 La grand' douceur nonpareille,
 Tel que la nege roulant'
 S'escoulant'
 Sur le dos de la montaigne,
 Enfle l'orgueil des ruisseaux,
 Dont les eaux
 Tempestent sur la campagne.
 S'ouit tonner quelquefois
 Le Gregeois,
 De qui le parler agile
 Emporta, malgré l'effort
 Du plus fort
 L'honneur des armes d'Achille.
 Les cœurs les plus obstinez
 Estonnez
 Du bruit de telle merveille,
 Se ranjoyent dessous les loix
 De sa voix
 Qui les tiroit par l'oreille.
 Les Dieux ne respandent pas
 Icy bas
 Sur tous une mesme grace :
 Ils t'ont donné le pouvoir
 D'esmouvoir,
 Propre ornement de ta race.
 Le grand Jules est tesmoin
 De quel soin
 Pour le bien de ta province,
 D'un œil sans cesse veillant,
 Travaillant
 Tu fais service à ton Prince.
 Jamais le nepveu d'Atlas
 Ne fut las
 D'ailer sa plante legere,
 Pour annoncer çà et là
 Ce qu'il a
 En mandement de son Pere.

Ores sa verge charmant
 Va fermant
 Les yeux de l'homme qui veille :
 Ores d'un sommeil de mort
 Les endort
 Oré ouvre l'œil, qui sommeille.
 Par elle descendre il peut
 Quand il veut,
 Jusqu'aux ombres incogneues,
 Par elle il chasse le vent
 Et se fend
 Un beau chemin par les nûes.
 Aussi celuy qui des Dieux,
 D'un clin d'yeux,
 Rend la puissance estonnée,
 Sous l'oyseau Cylenien
 Ne fut rien,
 Qui soit de haute menée.
 Ce Dieu t'a donné encor'
 Le thresor
 De sa langue bien apprise
 Te puisse-t-il tousjours aider,
 Et garder
 Chacune tienne entreprise :
 Et face le Philien,
 Qu'un lien
 Éternellement enserre,
 D'une inviolable foy
 Nostre Roy
 Au grand successeur de Pierre.

*AU REVERENDISSIME
 CARDINAL DU BELLAY ET AU SEIGNEUR
 DE LANSAC AMBASSADEUR
 POUR LE ROY A ROME*

ESTRENES

Du chef le plus digne,
 Du chef plus insigne

De pourpre vestu,
 La toute vertu
 Puisse ceste année
 Se voir estrenée
 Du pere à deux chefs,
 Qui porte les clefs,
 Pour donner entrée
 A la Vierge Astrée,
 Etrefaire encor'
 Ce beau siecle d'or,
 Qui doroit la terre,
 Avant que la guerre
 Eust par art d'enfer
 Emoulu le fer,
 Ouvrant de main forte
 La grand'double porte
 Du clavier de l'An.
Mais Dieu doit que JAN
 En JANUS enserre
 Ceste horrible guerre
 Fille du Caos,
 Luy serrant au dos
 Les mains enchainées,
 Les mains condamnées,
 Aux fers, jusqu'à tant
 Que de là sortant
 On chassa d'Europe
 L'infidelle troppe.
 Ce grand bon heur tien,
 O peuple Chrestien,
 Pend de l'entreprise
 Du chef de l'Eglise.
Descende des cieux,
 Le Courier des Dieux,
 R' amenant la belle,
 Que Paix on appelle,
 Paix, fille de Dieu,
 Paix, qui au milieu
 Des cruels alarmes
 Arrache les larmes
 Du poing des soldars

En despit de Mars,
 Qui ores se baigne
 Au sang de l'Espagne,
 Et du fier Germain,
 Tremblant sous la main
 Du Roy le plus juste,
 Qui depuis Auguste
 Fut onq' couronné,
 Roy du ciel donné.
 Le ciel donc nous face,
 LANSAC, tant de grace,
 Que le PERE SAINT,
 Jusqu'aux Enfers craint,
 Chasse la furie
 Dont la seigneurie,
 D'un cours effrené
 A jà trop regné
 Dessus les provinces
 Aux cœurs des grands Princes.
 Si ce grand bien-fait
 Par toy nous est fait,
 BELLAY fera dire
 Aux nerfs de sa lyre
 Un chant immortel,
 Offrant sur l'autel
 Sainct à la Memoire
 Ce vœu, pour ta gloire.
 C'est que le bon-heur,
 Le gain et l'honneur
 Tousjours favorise
 A ton entreprise,
 Et qu' à ton retour,
 Le plus digne Tour
 Que ton Prince donne,
 Ton col environne.

AU SEIGNEUR ROBERT DE LA HAYE

POUR ESTRENES

Ores, que l'an dispos,
 Qui tourne sans repos

Par une mesme trace,
Nous figure en son rond
Du pere au double front
Et l'une et l'autre face :
Amy, pour toy je veux
En poëtiques vœux
De la nouvelle année
Le jour solenniser,
Afin d'eterniser
Nostre amour nouveau née.
Je t'offriroy les dons,
Qui furent les guerdons
Des plus vaillants de Grece :
Ou l'or malicieux
Qui tenteroit les yeux
D'une chaste Lucrece :
Je t'offriroy encor'
L'ambitieux thresor,
Que le marchand avare
Au plus près du matin
Pille pour son butin
Au rivage barbare :
Mais tant et tant de biens,
Que je desire tiens
Ne sont en ma puissance :
Et l'avare souci
N'appauvrit point aussi
Ta riche suffisance.
Si ma main eust acquis
Le savoir tant exquis
D'un Lysippe, ou Appelle
Tu devrois au pinceau,
Au marbre, et au ciseau,
Ta louange plus belle.
Je n'oubliroy ici
Ton Sybilet aussi
Dont le docte artifice
Nous rechante si bien
Du Roy Mycenien
Le triste sacrifice.
Mais la Muse et les Dieux

Ne t'ont fait studieux
 D'une peinture morte,
 Et puis contre le temps
 En mes vers tu attens
 Une image plus forte.
 Mais que di-je en mes vers ?
 Les tiens, qui l'univers
 Rempliront de leur gloire,
 Sur le marbre des cieux
 Engraveront trop mieux
 Le vif de ta memoire.
 Tes phalenes tant doux
 Qui coulent entre nous
 Mille graces infuses,
 De nous sont adorez
 Pour estre redorez
 Du plus fin or des Muses.
 Tu vivrois par les sons
 Des plus hautes chansons
 Si je sçavois eslire
 L'inimitable voix,
 Que le grand Vandomois
 Accorde sur sa Lyre.
 Quels parfaicts artisans
 N'ont bien donné dix ans
 Au rond de leur science ?
 Qui veut ravir le pris,
 Doit estre bien appris
 Par longue experience.

ESTRENES

A. D. M. DE LA HAYE

Je fay present de fleurettes descloses
 A Flore mesme, et à Venus de roses,
 Quand par ces vers peu florissans j'essaye
 Faire florir la florissante Haye :
 Qui par l'hyver de son aage touchée,
 Comme ces fleurs, ne se verra seichée :

Mais florira trop mieux, que la couronne
De son Printemps, qui maintenant fleuronne.

Excusez donc ma puissance peu haute
Imitant ceux qui, n'ayant de rien faite
Prennent en gré l'humble present des hommes,
Mesmes le Dieu de ce mois où nous sommes,
Clavier de l'an, qui rien plus ne demande
Que miel et palme et figues pour offrande.
Le cœur sans plus les Deitez contente :
Et c'est le don lequel je vous presente.

DISCOURS AU ROY
SUR LA TRESVE DE L'AN M. D. LV.

SONNET

Le Ciel voulant tirer d'une rigueur cruelle
Une humaine douceur, d'un orage un beau temps,
D'un hyver froidureux un gracieux printemps,
Et d'une longue guerre une paix éternelle,
Permit que le discord, d'une fureur nouvelle
Vint arracher des mains des deux Rois plus puissans
La Tresve qui entre eux devoit durer cinq ans,
Pour apres assopir toute vieille querelle.

Puis donc que le ciel veut se montrer plus benin
Et qu'il a contre nous vomit tout son venin ;
Recevons desormais le bien qui se presente :
Renoüons cest accord d'une plus forte main,
Prenons l'heure aux cheveux, l'homme r'appelle en vain
La sourde Occasion, alors qu'elle est absente.

Comme on voit de chasseurs une bande peureuse,
Trouvant du fier Lyon la femme genereuse,
Avecques ses petits, de la frayeur qu'elle a,
Sans passer plus avant, se retirer de là,
Et puis se rassurant d'une tremblante audace,
S'approcher peu à peu pour luy donner la chasse,
Faire une longue enceinte, et de cris et d'abois
Ressonner tout autour les antres et les bois :

Et comme à ce grand bruit la magnanime beste
Craintive pour les siens, vient à lever la teste,

D'un horrible regard rouans ses yeux ardents,
 Et d'un horrible son faisant cracquer ses dents,
 S'eslance tout à coup, et du premier rencontre
 Renverse en foudroyant tout ce qu'elle rencontre,
 Desmembre les veneurs, rompt les espieux serrez,
 Et deschire en passant les toiles et les rets,
 Puis tourne en sa tesniere, et sent en son courage
 Combattre en mesme temps et l'amour et la rage.

La rage, qui la poingt d'une juste fureur,
 Veut qu'elle emplisse tout et de sang et d'horreur,
 Mais l'amour la retient : et bien que sa nature
 Genereuse de soy, mal-volontiers endure
 Qu'on ose de si pres sa caserne approcher,
 Se contient toutefois au creux de son rocher,
 Remasche sa fureur, et quoy qu'elle desire,
 Regarde ses petits au milieu de son ire.

Ainsi quand l'Empereur, Sire, fit ses efforts
 Pour prendre des François les villes et les forts,
 Et quand dardant par tout les foudres de la guerre,
 Il arma contre vous l'Espagne, et l'Angleterre
 Les forces d'Italie, et tout ce que sa main
 Domine sur les bords du grand fleuve Germain,
 Vous luy fistes sentir des la premiere atteinte,
 Combien vostre grandeur commande sur la crainte
 Et combien la vertu peut au cœur d'un grand Roy,
 Quand il a, comme vous, la fortune pour soy.

Vous reprintes Bolongne, et gardastes l'Escosse.
 Et guidant vers le Rhin une armée plus grosse
 Monstrastes votre force, et vostre pieté.
 Gardant de vos ayeux l'antique liberté.
 Vous conquistes la Corse, et par le navigage
 De France en Italie assurant le passage,
 Fistes voir à Cesar que vous pouviez armer,
 Aussi bien comme luy, et la terre et la mer.

Depuis sur le Sienois, d'une force rusée,
 Tenant de l'ennemi la puissance amusée,
 Bourgongne et le Piedmont vous bornastes plus loin,
 Mettant, comme prudent, vostre principal soin
 A prendre ce qui est à garder plus facile,
 Et ne faire bien loin une guerre inutile.
 Voilà de vos neuf ans le sommaire discours,

Qui sans voir leur bon heur entrerompre son cours,
 Se peuvent egaler au long aage des Princes,
 Qui ont comme vous, Sire, augmenté leurs Provinces.

L'Empereur est tesmoin, et le sont comme luy
 Ceux qui ont travaillé pour vous donner ennuy,
 De quel meur jugement, et prompte diligence
 Vostre vertu s'anime à la juste vengeance,
 Combien de vos desseins les secrets sont couvers,
 Mesmes faisant la guerre en tant de lieux divers,
 Combien de bons soldats vos bandes sont fournies,
 Et comment vous tenez vos frontieres garnies
 De villes et chasteaux, tousjours sur l'estranger
 Repoussant loin de vous la perte et le danger.

Ce que voyant Cesar, et perdant l'esperance
 D'enjamber plus avant sur les bornes de France,
 A choisy pour le mieux d'oublier la rancueur
 Qui avoit si long temps regné dedans son cœur,
 Et pour n'entretenir une guerre si chere,
 A reçu de la paix l'heureuse messagere,
 La tresve bien-heureuse, et profitable à tous,
 Mais plus utile à luy, et plus louable à vous :
 Plus utile, d'autant qu'en seureté plus grande
 Il jouist du repos, que son aage demande :
 Et plus louable à vous, d'autant que le bon heur,
 SIRE, vous asseuroit de remporter l'honneur,
 Et vous avez trop plus, tenant jà la victoire,
 Prisé le bien public, que vostre propre gloire.

Celuy vrayment celuy est doublement vainqueur,
 Vainqueur de son haineux, et de son propre cœur,
 Qui peut durant le cours de sa bonne fortune
 Suivre de la vertu la trace non commune.
 « Fascheuse de nature est toute adversité,
 « Mais trop plus dangereuse est la felicité.
 Le cheval furieux ayant le mords pour guide,
 Tousjours en sa fureur ne dedaigne la bride,
 Le navire agité des vents impetueux
 Ne succombe tousjours aux flots tempestueux.
 Et le cours du torrent tombant de la montagne
 S'allente quelquefois au plain de la campagne.
 Mais voir un jeune Roy heureusement vaillant,
 Contre un autre grand Roy pour l'honneur bataillant,

Refréner sa fureur, SIRE, c'est une chose,
Qui d'un moindre que vous au pouvoir n'est enclose.

Nul, je ne diray point de nos esprits François,
Mais bien fust-ce un Virgile, ou celuy des Gregeois
Qui a le mieux chanté, d'une assez digne gloire
Pourroit de vos hauts faicts celebrer la memoire,
Mais cest acte dernier (SIRE, pardonnez-moy)
Je ne sçay quoy plus grand et plus digne d'un Roy,
Nous fait louer en vous. Car la gloire bellique
Jusqu'aux moindres soldats se rend quasi publique,
Et n'est propre à un seul. Et, à la vérité,
La vertu des soldats, et l'opportunité
Ou du temps, ou du lieu, les vivres, et les armes,
Et l'argent, qui souvent fait plus que les gendarmes
Y servent de beaucoup : et sur tout, le hazard
Au fait de la victoire a la plus grande part.

Mais ici de l'honneur qu'à bon droit on vous donne,
Qui est certes beaucoup, rien n'en touche à personne,
Il n'appartient qu'à vous, et n'y demande rien
Ceste la mesme encor', qui fait tout estre sien,
Ceste dame Fortune, à qui pour sa puissance
Dont les divers effets nous donnent cognoissance,
Sans en sçavoir la cause, on a d'antiquité
Donné jusqu'aujourd'huy tiltre de deité.
Car avec la bonté d'un Prince magnanime,
Qui, quand plus la fureur à la guerre l'anime,
Pour le commun salut se rend plus addouci,
Le hazard n'a que voir, ni la fortune aussi.

Donques autant de fois qu'en nos vers ou histoires
Vos nepveux reliront vos heureutes victoires,
Ils s'emeveilleront, et de quelle vertu,
Et de quel heur encor' vous aurez combattu
Contre un tel ennemi. Mais autant de fois, SIRE,
Que vos sujets viendront, je ne dis pas à lire,
Mais sentir la pitié dont vous avez usé,
Sans avoir, inhumain de leur sang abusé,
Ils vous adoreront et en chasque province
Serez tenu pour Dieu, et non pas pour un Prince.
On vous tiendra pour Dieu : car quelle chose aux Dieux
Approche de plus pres, qu'un Roy victorieux,
Un Roy sage, constant, fort, magnanime, et juste,

Plus humain que Trajan, et plus heureux qu'Auguste.

Vous pouviez regagner, voire en bien peu de temps
Ce que votre ennemi depuis vingt ou trente ans
Usurpe dessus vous : mais votre bonté, Sire,
Qui plus au bien public, qu'à sa grandeur aspire,
Pour laisser reposer de leurs travaux passez
Vos peuples et voisins de la guerre laissez,
Est venuë arracher au milieu des alarmes,
Des mains de vos soldats, la fureur et les armes.

Car vous n'avez plustôt aperçu l'Empereur
Incliner à la Paix, que soudain la fureur
S'est éteinte dans vous au plus fort de l'affaire :
Et content d'avoir peu douter votre adversaire,
Avez douté vous-mesme : et pour le commun bien
Vous estes souvenu d'estre Roy très-Chrestien :
Non un Jules Cesar, un Pyrrhe, un Alexandre,
Qui ne prenoient plaisir qu'à sang humain espandre.

Aussi ne seront pas vos gestes engravez
En cuyvre seulement, ou marbres eslevez
En colonnes, en arcs, en superbes trophées,
Ornez pompeusement d'armes bien estoffées :
Ils seront engravez aux cœurs de nos nepveux,
Qui parleront de vous, et d'offrandes et vœux
Feront à votre honneur une feste Chrestienne,
Non point une hecatombe à la mode payenne.
Ils parleront de vous, et n'oublieront aussi
Le prelat de Lorraine, et ce Mommorenci,
Le grand Mommorency, le Nestor de la France,
Qui sçait au bon conseil marier la vaillance,

Ils diront que ces deux sous votre majesté
Les principaux auteurs de la tresve ont esté,
L'un armant par deçà le successeur de Pierre,
Pour estonner les cœurs trop amis de la guerre,
Et l'autre par delà contraignant le moins fort
De chercher à la fin les moyens de l'accord.

Parle donc qui voudra de la chauve deesse,
Qui deux fois aux cheveux empoigner ne se laisse.
Discoure sur Milan, qui voudra discourir,
Sur Naples, et sur ceux qu'on devoit secourir,
Sur le danger de voir paisible l'Angleterre,
L'empire hereditaire, et tout ce que la guerre

Empeschoit à Cesar : discours passionnez
 De gens qui seulement à leur profit sont nez,
 Et non pas de Chrestiens, votre majesté, Sire,
 Qui, comme la lionne en sa fureur desire
 De conserver les siens, non les laisser perir,
 Et ne veut par leur sang la victoire acquerir
 A remis son laurier, son triomphe, et sa gloire,
 En la main de celuy qui donne la victoire,
 En la main de celuy qui voyant la bonté,
 Dont vainqueur vous avez vostre appetit donté
 Vous donnera sa grace, et le ciel en partage,
 Et juste vous rendra vostre propre heritage.

Sire, si vostre loz d'une Iliade entière
 Ne donnoit à chacun assez ample matière,
 Sans d'autres argumens son poëme allonger,
 J'irois avec Ascrée en Parnasse songer
 Cent mille inventions pour blasmer la Discorde,
 Et louer ceste-là qui les Princes accorde,
 La paix fille de Dieu, nourrice des humains,
 Qui forma ce grand Tout, et de ses propres mains
 Desbrouilla le Chaos, où d'une horrible guerre
 Ensemble combattoient le feu, l'onde, la terre,
 Et cest autre element qui nous fait respirer :
 Puis contre Juppiter je ferois conspirer
 Ceux qui jusques au ciel les montagnes hausserent
 Et les premiers ça bas la guerre commencerent.

Et puis de siecle en siecle, aux Perses et Gregeois
 Aux Romains et aux Gots, aux Germains, et François
 Deduisant mon propos, je chanterois les guerres,
 Que tant sur leurs voisins, qu'aux plus lointaines terres
 Vos ancestres ont mis heureusement à fin :
 Puis je viendrois à vous, et d'un chant plus divin
 Descrirois vos vertus belliques et civiles :
 Combien vous avez prins de chasteaux et de villes
 Repoussé d'ennemis tousjours victorieux
 Faisant en mesme temps la guerrè en divers lieux,

Après je vous mettrois sur un siege d'yvoire
 En habit triomphal dans un char de victoire
 Trainé pompeusement. Mais après vos charrois
 Je ne ferois marcher les Princes et les Rois,
 Les bras liez au dos à la mode Romaine,

Triomphe des Gentils. La discorde inhumaine
Aux tresses de serpens, les filles de la Nuit,
Et l'horreur de Belonne à la guerre conduit,
Marcheroit apres vous honteusement captive.

La paix iroit devant, et d'un rameau d'olive
Umbrageant ses cheveux feroit au premier ranc
Chacune en son habit, cheminer flanc à flanc,
Vostre France et l'Espagne avec toute leur troppe,
Et la plus grande part des provinces d'Europe,
Qui d'un commun accord vostre enseigne suyvant
Chrestiennes conduiroient leurs forces en Levant.
Et de là recouvrant nos pertes anciennes,
Rapporteroient ici leurs enseignes payennes,
Que vostre majesté planteroit de sa main
Dessus le grand portail du saint temple Romain.

Voilà les premiers traits de ma riche peinture,
Si j'avois tant amis les cieux et la nature,
Qu'en mes tableaux je peusse au vif représenter
Quelque chose qui peust vostre esprit contenter
Mais l'ennuy qui me ronge avec la tyrannie
De celle que les Grecs ont appellé Penie,
Et mil autres malheurs qui me suyvent de loin,
Pour n'avoir jamais eu des richesses grand soin,
Allentent ma fureur, SIRE et font que mon ame
Ne ressent plus l'ardeur de sa première flamme

Je ne veux point ici, pour un hymne borner
D'art plus elabouré vos louanges orner :
Je laisse aux plus sçavans, qui la charge en ont prise,
Le travail et l'honneur d'une telle entreprise,
Pour ne vous faire tort et tomber sous le fais
Dont chargerait mon dos la grandeur de vos faits :
Bien iray-je apres eux de vos vertus belliques,
Et des autres vertus recueillant les reliques,
De loin suyvant leurs pas, comme on voit le greneur
Recueillir les espics apres le moissonneur.

HYMNE AU ROY
SUR LA PRINSE DE CALAIS

Sire, ce grand Monarque et magnanime Prince,
 Qui fit de tout le monde une seule province,
 Qui de liens de fer la guerre emprisonna,
 Qui le surnom d'Auguste aux Empereurs donna,
 Qui refit l'aage d'or, et duquel on peut dire
 Que le grand Roy des Roys nasquit sous son Empire,
 Avec tout ce grand heur si heureux ne fut point,
 (Et qui, sinon les Dieux, est heureux de tout point ?)
 Qu'à la felicité d'une si grande gloire
 Le malheur d'un Varrus n'ostast une victoire.
 Mais par un tel malheur il ne perdit le cœur,
 Ains arrachant la palme à l'ennemi vainqueur,
 Avec une victoire et plus grande et plus prompte
 Luy remit sur le front la vergongne et la honte.
 SIRE, vous avez fait comme cest Empereur
 Qui ne vous estonnant d'une courte fureur,
 Mais reprenant au poil la fortune tournée,
 Qui vous ayant frustré de l'heur d'une journée,
 Pensoit par un malheur tout vostre heur vous oster
 Avez imité l'arc qui se laisse vouter,
 Puis d'un effort plus grand tout soudain se devoute,
 Vendant le mal reçu plus cher qu'il ne luy couste.

Le malheur envieux et dessus le grand heur
 De vos heureux succez, et sur vostre grandeur,
 Qui sembloit s'estre fait la fortune servile,
 Vous avoit fait sentir la perte d'une ville,
 Pour rompre vostre cours, et pour nous faire voir,
 Combien sur les humains le fort a de pouvoir :
 Mais la vertu qui est vostre fidele escorte,
 Voulant sur le destin se monstrier la plus forte,
 A combatu pour vous, triomphant du malheur,
 Qui vouloit triompher de votre grand'valeur.

Car ce qu'auparavant durant que la fortune
 Sembloit à vos desseins estre plus opportune,
 On n'osoit esperer, SIRE, vous l'avez fait,
 Et avez nostre espoir devancé par l'effait.
 Vous avez prins CALAIS deux cents ans imprenable,

Monstrant qu'à la vertu rien n'est inexpugnable
 Lorsqu'elle est irritée et que la passion
 Luy fait imiter l'ire et le cœur du Lion :
 Qui au commencement de sa queue se flatte,
 Et couche de son long sur l'une et l'autre patte
 S'irrite lentement : mais si du chien mordant
 Ou d'un autre animal il a senti la dent,
 Il se jette en fureur et à course elancée,
 Deplie tout d'un coup sa cholere amassée,
 Dechire l'ennemi aux ongles et aux dents,
 Allume de ses yeux les deux flambeaux ardents,
 Remasche sa fureur, et d'un regard horrible
 Fait cracquer lentement sa machoire terrible.

SIRE, vous ne pouvez estant si courageux,
 Ne vous sentir du tort du destin outrageux,
 Qui parmi tant d'honneurs de triomphes et gloires,
 Et parmi les lauriers de si hautes victoires,
 A bien osé mesler le regret et souci.
 Qui nous a pour un temps fait baisser le sourci.
 Mais vous ne sentiriez si parfaite allegresse,
 Si devant vous n'eussiez espruvé la tristesse :
 Et peut estre qu'encor' vous n'eussiez attenté,
 Cela que de long temps vous aviez projeté,
 Espiant le moyen et le temps plus propice,
 Si la nécessité n'eust trouvé l'artifice.

L'ire qui vous esmeut, voyant le cruel Mars
 Se baigner furieux au sang de vos soldars,
 Vous fit attacher l'aile au dos de la vengeance,
 Et remettre en leur lieu les bornes de la France,
 Qui deux cens ans, et plus, honteuse lamentoit,
 Comme un corps mutilé, le dueil qu'elle sentoit,
 D'estre sans un CALAIS, et voir l'audace Angloise,
 Braver si longuement la puissance Françoisse.

Mais, à qui faut-il, SIRE, attribuer l'honneur
 D'une si grand' victoire, et d'un si grand bon-heur,
 Fors à DIEU, et à vous, qui d'une telle prise
 Avez premierement desseigné l'entreprise,
 Contre l'advis de ceux qui n'avoient bien pensé
 Ce que sans y penser vous n'avez commencé ?

Ils ne cognoissoyent bien vostre fortune heureuse,
 Et si ne cognoissoyent la vertu valeureuse

De ce Prince Lorrain, qui d'un grand Empereur
 Avoit soustins à Metz la force et la fureur :
 Qui avoit à Renti dessous vostre conduite
 Rompu vostre ennemi, et mis Cesar en fuite :
 Qui pour sauver l'estat du grand Prestre Romain
 Avoit passé les Monts, et planté de sa main
 Sur le champ ennemi les enseignes de France,
 Qu'en France il rapporta contre toute esperance,
 Et contre le proverbe usurpé longuement,
 Qui dit que l'Italie est nostre monument.

On vante de Cesar la prompte diligence,
 Mais si lon juge bien de quelle vigilance,
 Ce Prince a ramené, quand moins on l'esperoit,
 Ce qu'un si long chemin n'agueres separoit :
 Mis une armée aux champs, et en si peu d'espace
 Prins en telle saison une imprenable place,
 Dont son fort le plus fort vostre ennemy faisoit
 Ce que parlant de soy Cesar mesme disoit,
 Cestui-ci le peut dire à bon droit (ce me semble)
 Je suis venu, j'ay veu, j'ay vaincu tout ensemble.

Si vostre Majesté ne discourroit assez
 De vos pauvres sujets les dommages passez
 Au moyen d'un CALAIS, le passage ordinaire
 Du furieux Anglois, vostre antique adversaire,
 Je deduirois ici les guerres et combats
 Depuis deux cens dix ans et ne me tairois pas
 De la commodité qu'Espagne et l'Angleterre
 Avoyent par ce moyen de vous faire la guerre :
 Combien la Flandre y perd, et de quel large tour
 Il luy faut désormais naviguer à l'entour
 De ceux qui le soleil voyent se cacher en l'onde
 Qui or' plus que jamais sont separez du monde.

Mais ce discours là, SIRE, est un discours commun,
 Et qui, sans que j'en parle, est notoire à chacun.
 Je diray seulement que de ceste victoire
 Il semble que le ciel vous reservoit la gloire
 Pour estre celuy seul, qui devoit quelquefois
 Sur Philippe venger Philippe de Valois.
 Aussi ne falloit-il qu'un moindre que vous, SIRE,
 Nous rendist un CALAIS duquel vous pouvez dire,
 Que l'ayant regaigné, vous n'aurez pas moins fait

Que si vous eussiez mesme en bataille defait
 Les forces de l'Anglois, qui du sceptre de France,
 En perdant son CALAIS a perdu l'esperance.
 Ici je vous suppli mettre devant vos yeux
 Tous ces vieux Rois François vos antiques ayeux,
 Ce grand FRANÇOIS sur tous dont l'ombre venerable
 Entre les ombres tient le lieu plus honorable :
 Quel aise pensez-vous, qu'ont senti ces esprits,
 Oyant bruire là bas, que CALAIS estoit pris.

Il me semble de voir ceste troupe legere
 En un rond assemblée autour de vostre pere,
 Et luy s'esjouissant que son fils ait l'honneur
 D'avoir rendu CALAIS à son premier Seigneur.

J'oy d'un autre costé la lamentable noise,
 Et les gemissemens d'une grande troppe Angloise
 Laquelle en maugreant d'une execrable horreur,
 Invoque des Fureurs la plus grande Fureur,
 Contre ceste Furie et cruelle Megere,
 Du sexe feminin l'eternel vitupere.

Je voy sortir d'enfer les filles d'Acheron,
 Qui leurs serpens tortus lacent à l'environ
 Du col de l'inhumaine, au fond de son courage
 Respendant le venin de leur plus grande rage.
 Je voy dessus son chef tomber l'ire des cieux,
 Le peuple mutiné, et vous victorieux.

SIRE, parmi le bruit et publique allaigresse
 Du peuple vous louant, j'ay pris la hardiesse
 De vous offrir ces vers auxquels l'affection
 Ne m'a laissé donner ceste perfection
 Qu'on voit en ces escrits, que l'on a de coustume
 De repolir souvent et mettre sus l'enclume :
 Suppliant humblement vostre grand' Majesté
 D'estimer le présent selon la volonté.
 De qui le vous presente, en imitant l'exemple
 De Dieu, duquel en vous l'image lon centemple.

EVOCATION DES DIEUX
TUTELAIRES DE GUYNES

Quiconques soient les Dieux qui defendent la terre,
 Les temples, les maisons, le peuple d'Angleterre,
 Et celuy par sus tous qui s'est fait de ce lieu
 Le principal patron, et tuteur Dieu,
 Je vous prie, et supplie en devotion grande,
 Et vous requiers pardon de ce que je demande :
 C'est qu'en proye et butin vous laissiez aux François
 Les temples, les maisons, la terre des Anglois :
 Que vous sortiez sans eux, et qu'en leurs cœurs empreinte
 Ne demeure sinon une effroyable crainte,
 Une peur, un oubli, et que partant d'ici,
 En France avecques moy vous en veniez aussi ;
 Qu'agreables vous soyent plus que ceux d'Angleterre
 Les temples des François, leurs maisons et leurs terres :
 Que gardes vous soyez de France à ceste fois,
 De mon Prince et de moy, et du temple François
 Si vous faites ainsi, je vous promets et vouë,
 Et du vœu que je fais, la France m'en avouë,
 De vous bastir un temple, et par jeux solennels
 Rendre au peuple François vos honneurs eternels.

EXECRATION
SUR L'ANGLETERRE

Mânes, ombres, esprits, et si l'antiquité
 A donné d'autres noms à vostre déité,
 Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
 Le Chaos, et la Nuict, et tout ce qui habite
 A la gueule d'Enfer, la Rage, la Fureur,
 Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
 Afin que vous mettiez une peur, une fuite
 Et tout ce que la Peur traîne encor' à sa suite,
 Aux Anglois, en leur Rome, en tous leurs ennemis
 Qui contre les François en armes se sont mis :

Et à fin que les forts, les villes, les villages,
 Les temples, les maisons, les sexes et les aages,
 De ceux-là que j'entens, vous soyent à ceste fois
 Par toutes maudissans les execrables loix,
 Vouez et consacrez, je les consacre et vouë,
 Et du vœu que je fais, la France m'en advoüe.

Je les consacre donc pour le bien de mon Roy
 Pour tous ses alliez, pour la France, et pour moy :
 Afin que tout le mal, l'orage, la tempeste,
 Qui nous peut menasser, tombe dessus leur teste :
 Que nous demeurions saufs, nos femmes, nos enfans :
 Que nous en retournions vainqueurs et triomphans.
 Et chargez de butin, et que nostre victoire
 Soit pour jamais sacrée au temple de Memoire.
 Qu'Angleterre, et sa Royne, et tous ses alliez
 Ayans les bras au dos honteusement liez,
 Marchant la teste bas prisonniers de mon Prince :
 Que tributaire soit à jamais leur province,
 Et regnent à jamais nos enfans et nepveux
 Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux,

Si vous faites ainsi Styx, Acheron, Cocyte,
 L'Erebe, le Chaos, et tout ce qui habite
 A la gueule d'Enfer, la rage, la fureur
 Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
 Je vous promets et vouë, à la mode Romaine,
 Immoler trois aigneaux frisez de noire laine.

LES FURIES

CONTRE LES INFRACTEURS DE FOY

Lors que du pere occis l'ombre si mal vengée,
 Au plus profond de Styx pour ses forfaits plongée,
 Sceut l'infame traité et la parjure foy
 Qui pour suivre Cæsar a fait laisser le Roy,
 Elle arracha sa barbe et de fureur contrainte
 Tirant son chef de l'eau, fait ainsi sa complainte :

Enfans, que pour enfans je n'avouroy, sinon
 Que vos faits malheureux sont dignes de mon nom ;
 Estoit-ce doncq', enfans, ceste belle vengeance

Dont vous deviez donner à ma mort allégeance ?
 Est-ce là la pitié, que le devoir commun
 Et nature ont gravée en l'ame d'un chacun,
 De conserver la vie à qui nous l'a donnée ?
 Loy des Dieux immortels aux hommes ordonnée,
 Si, lasches, vous craigniez de tomber au danger
 De vostre propre mort pour la mienne venger,
 Deviez-vous, malheureux, pour croistre vostre terre
 Changer en paix honteuse une honorable guerre ?
 Trahir ce noble roy, dont ingrats vous tenez
 Plus de bien, que de moy, de qui vous estes nez ?
 Et cruel vous jeter, éternel vitupere,
 Entre les bras souillez du sang de vostre pere,
 Que vous avez occis, vous estant faits amis
 De ceux, qui l'homicide ont justement commis.
 Justement avoyent-ils commis cest homicide
 Mais vous, y consentans, l'avez fait parricide
 Dignes (si jamais nul digne se peut nommer)
 Que dans un sac de cuir on vous jette en la mer.
 Ha que vous donnez bien par vos faits tesmoignage
 De vostre naturel, et de vostre lignage !
 Vostre meschante vie, et vos mœurs depravez,
 L'une et l'autre Venus, dont user vous scavez
 Vostre traistre soub-ri, vostre double faintise
 Vostre orgueil, vostre envie et vostre convoitise,
 Monstrent, qu'autre que moy, jadis si monstrueux
 Ne pouvoit engendrer monstre si tortueux.

Le ciel pour faire voir qu'il a bien la puissance
 De changer ès enfans la loy de la naissance,
 Aussi bien que le lis peut naistre d'un fumier,
 La rose d'un buisson, comme un bon jardinier,
 Qui sur un tronc sauvage, ou sterile de soy,
 Ente quelque bon fruict, avait produit de moy
 Un enfant vertueux ; mais la Parque fatale
 Ne fut d'un si grand bien longuement liberale,
 Retirant, comme un don avarement offert
 Ce qu'à peine elle avoit au monde descouvert.

A fin qu'après ma mort ce seul confort je n'eusse,
 Et que d'un seul bien-faict vanter je ne me peusse :
 Ell' fit devant ses jours mourir cruellement
 Celuy qui meritoit vivre éternellement :

Et vous laissa meschans, dignes fils d'un tel pere,
 Pour estre de mon sang éternel vitupere
 Et pour monstrier que j'ay en tous faits vicieux
 Surmonté nostre temps, et tous les siècles vieux
 Tout ce que par nature on peut savoir de vice,
 Et tout ce qu'on en peut forger par artifice,
 Tout ce que Caligule en délices avoit :
 Tout cela que Neron de volupté scavoit.
 Et si la fable Grecque, ou la Romaine histoire
 De quelque plus meschant deteste la memoire,
 En moy seul se trouva : mais oncques je ne fis
 Si grand' meschanceté, que d'engendrer tel fils,
 Dont l'un qui corrompu des pieds jusqu'à la teste
 Ne laisse sur son corps un seul endroit honneste
 Tout cela que la Grece eut oncq' de vanité
 Et ce qu'oncques l'Afrique eut d'infidelité
 Caché dedans son cœur : l'autre a joint à ce vice
 Les mimes d'un bouffon, digne d'un tel office
 Non du tiltre qu'il a : l'autre voluptueux
 Comme Héliogabale en ventre monstrueux,
 Comme un Sardanapale, ou comme un Epicure,
 Et si pour se nourrir d'une semblable cure,
 Quelqu'autre a mérité cest honorable lieu,
 Monstre bien qu'il a fait de son ventre son dieu.

Que Rome hardiment ne me vante plus ores
 Ses braves Scipions, ne ses Graches encores,
 Ses Metelles vaillans, ses sages Fabiens,
 Ses Brutus, ses Catons, ny ses Fabriciens :
 Car en ses trois elle a plus de vices fait naistre,
 Qu'és autres de vertus. Le siege du grand prestre,
 Ce fameux Vattican, et tout ce beau sejour,
 Où je soulois t'ouir de la clarté du jour,
 Est encores souillé de leurs pechez énormes.
 Et qui jamais a veu trois monstres tant difformes
 Si cent langues j'avois, cent bouches et cent voix
 Aussi dure que fer, raconter ne sçaurois
 En combien de façons d'horrible forfaiture
 Ils ont offensé Dieu, le monde, et la nature :
 Mais cest acte dernier fait que ces eshontez
 Se sont (comme lon dit) eux-mesmes surmontez :
 Traistres, cruels, ingrats: car en vous (ce me semble)

Ces trois belles vertus se rencontrent ensemble.

Ne vous souvient-il plus de la bénignité,
 Et de l'honneste accueil, de vous non mérité,
 Dont le Roy magnanime, et pitoyable Prince,
 Vous reçeut fugitif dans sa belle province ?
 Pour vous en camp marchant ne craignant hasarder
 Ses estats et subjects, pour les vostres garder.
 Où sont les Dieux jurez, où est la foy promise ?
 Si telle lascheté aux hommes est permise,
 De quoy te sert la foudre, ô grand pere des Dieux
 Peux-tu souffrir cecy, et le voir de tes yeux ?
 Ta main, pere, ta main ne fut pas ocieuse
 Quand pour damner icy ceste ame vicieuse,
 D'une honteuse mort en piece detranché,
 Je receu le loyer digne de mon peché,
 Pourquoi donc maintenant ; pourquoi cesse ta foudre
 A punir ces meschans, et les briser en poudre ?
 Ces avarés meschans, qui ont faict sur ma mort
 Le vergongueux marché de leur parjure accord ?

Mais tu ne pouvois mieux de ton ardent orage
 Venger de ces felons le sacrilege outrage,
 Qu'en leur ostant le sens, et leur sillant les yeux.
 Pour, aveuglez, ne voir leur mal pernicieux.
 Les pauvres aveuglez, bien ont-ils prins la voye
 De leur perdition, de s'estre faits la proye
 Contre Dieu, contre droict, et contre la raison
 Du plus grand ennemy qu'eust oncques leur maison,
 Qui comme il fit de moy, punira leur meschance
 Et fera de ma mort luy-mesme la vengeance.
 Je leur predis cecy, et leur mauvaise fin
 Fera voir que je suis veritable devin
 Car celuy qui tout voit, et d'egale balance
 Scait peser justement le bien-faict et l'offense,
 Attend pour quelque temps, et puis la tardité
 De la peine compense avec la gravité
 Adoncques vous croirez ce que je ne creus onques
 Jusques à maintenant, vous le croirez adoncques,
 Qu'il y a quelque Dieu, et que toute action
 Doit avoir à la fin sa retribution.

Pour moy ce grand Pasteur, que le sens et l'usage
 Avoyent fait de son temps estimer le plus sage,

S'engrava sur le front un reproche eternel,
Quand se laissant mener d'un amour trop charnel,
De deux grandes citez il despouilla l'Eglise
Pour fonder un estat venu de bastardise :
Et pour vous malheureux fut troublé sans propos
De la Chrestienté le publique repos.
Quand pour vostre querelle on voit toute l'Europe
Se diviser en deux et l'une et l'autre troppe
Au sang de l'Italie ensanglanter sa main
Et tout pour le peché du grand Prestre Romain,
Qui devant que mourir pour loyer de sa faute
Se trouvant abusé de sa finesse caute,
Vit tomber sur mon chef la vengeance des cieux,
Et sortir de mon corps le feu pernicieux,
Qui depuis embrasa et la France et l'Espagne,
Faisant d'un rouge lac ondoyer la campagne
Où sont les murs de Parme, et tout ce bord cogneu
Que baigne de ses flots Eridan le cornu.
Aussi ne fallait-il qu'un corps si plein de vice
Eust après son trespas autre funèbre office
Que le sang, et le feu, et tout ce que l'enfer
Apporte avecques soy la licence du fer.
Que je sens maintenant forcener dans mon ame
Comme estant le tison de la fatale flamme
Que vous avez soufflé, et qui ne cessera,
Tant que de ceste race un seul vivant sera.
Que cela, que je dy veritable se treuve,
Vostre dernier traicté en fait certaine preuve,
Traicté fait sur le poinct, que l'Espagnol mutin,
Ardent, comme autrefois, de ravir le butin,
Et de fouler aux pieds l'honneur du saint College
Imita des Geans la guerre sacrilege,
Ha que vous sceutes bien espier la saison
D'enfanter à propos la feinte trahison :
De longue main conceuë, à fin que le passage,
Qui seul peut garentir de l'Espagnol outrage,
Le vicaire de Dieu, ne fust ferme aux François,
Protecteurs de l'Eglise et de ses saintes loix.
Mais vous n'avez rien fait, que vous charger de crime.
Car d'un prince Lorrain la vertu magnanime
S'ouvrira, maugré vous, avec le fer en main

Le chemin pour conduire au rivage Romain
 Le secours attendu : lors vostre juste peine
 Vous fera voir combien vostre entreprise est vaine :
 Et combien vostre cœur envieux du grand heur
 De ceux qui vous sembloient fouler vostre grandeur,
 S'est lourdement deceu d'abandonner le Prince,
 Qui seul pouvoit garder vous et vostre province :
 Et qui seul vous fera, non moins juste que fort
 Revomir tout cela, que vous tenez à tort.

Or allez maintenant, et faites entreprise
 De permettre chez vous le siege de l'Eglise,
 Dont fut si longuement indigne possesseur,
 Celuy, qui s'acheta pour l'honneur de sa sœur
 L'honneur du saint chapeau, et la triple couronne
 Qui du plus grand Pasteur les temples environne.
 O grandeur bien fondée, et qui de main en main
 Merite d'estre assise au saint throsne Romain :
 Mais vous ne verrez plus c'est heur en vostre race :
 Ains privez de support, de faveur, et de grace,
 De chapeaux et d'estats, vous verrez douloureux.
 Payer le chastiment de vos faits malheureux.

O grand portier du ciel, ô successeur de Pierre,
 Qui seul dessous tes clefs pour renfermer la guerre
 Ou la faire sortir, pere que songes-tu ?
 Si tu es (comme on dict) tant amy de vertu,
 Pourquoi vit si longtems cette hydre tant feconde,
 Que, comme un autre Hercul, tu n'en purges le monde ?
 Si de l'homme mondain tu as quelque soucy,
 Quel triomphe attends-tu plus grand que cestuy-cy ?
 Si tu veux faire à Dieu agreable service
 De quoy luy peux-tu faire un plus beau sacrifice ?
 Et si de ta maison tu quiers la seureté,
 Que peux-tu faire mieux pour ta prosperité ?

O toy, qui dois monstrier, pour estre fort et juste,
 Qu'on ne te nomme à tort et Cæsar et Auguste.
 Si du pere meschant tu punis le forfait,
 Pour la terre purger d'un monstre tant infect.
 Que n'esteins-tu encor d'une vengeance egale
 D'un si malheureux sang la semence fatale ?
 Si tu permets, Cæsar, repulluler de moy
 Un si meschant reject, chacun dira de toy,

Que tu as abusé du tiltre de justice
 Pour ravir mon estat, non pour punir mon vice.
 Et toy Prince, qui as le nom de Tres-chrestien,
 Si tu veux qu'à bon droict ce beau tiltre soit tien,
 Seras-tu protecteur, non des Mahometistes,
 Mais de ces faux Chrestiens de race d'atheistes ?
 Esperes-tu trouver quelque fidelité
 En ceux qui dans leur cœur n'ont point de Deité ?
 Tu as fait (ô grand Roy) par ta sage vaillance,
 Cela que devant toy ne fait onq' Roy de France,
 Mais tu ne feras rien ny si digne d'un Roy,
 Si digne d'un Chrestien, ny si digne de toy,
 Que si ta Majesté, pour le commun service,
 Extirpe ces meschans, qui par leur artifice
 (Tant ils sont imprudens) voudront pour s'excuser,
 De leurs fausses raisons ta justice abuser,
 Si tu prestes l'oreille au decevant langage,
 Dont ils savent farder leur langue et leur visage.
 O Prince Catholique, ô bon Roy des Romains,
 O Roy de Dannemarc, et vous peuples Germaines,
 O Princes Electeurs, ô superbes provinces,
 Qui avez pris le nom de Correcteurs des Princes,
 O sage Republique, ô la Religion,
 Recevez-vous, Seigneurs, telle contagion ?

Je parle encor à toi, ô grand Prince d'Asie,
 Bien que la loy de Christ n'ait ton ame saisie,
 Et que de Mahomet la douce vanité,
 Ait planté dans ton cœur une autre Deité,
 Si ni croy-je pourtant ta nature estre telle,
 Que tu n'ayes sentiment de la loy naturelle,
 Donc si quelque justice est jointe à ton erreur
 (Comme on dit que tu as les vices en horreur)
 Permettras-tu, Seigneur, que dessous ton Empire
 Le meurtrier de son pere à garant se retire,
 Et que la mesme loy, qui fit devant tes yeux
 Honteusement mourir ton fils seditieux,
 Se monstre pitoyable envers la forfaiture
 De ceux qui ont rompu tous les droits de nature ?

Je sçay, meschant, je sçay (car je cognoy en moy
 Ce qu'encores en vous recognoistre je doy)
 Je sçay que vous n'aurez (suivant vos vieilles ruzes)

Faute de beaux discours, et de belles excuses.
 Pour abuser ceux-là, qui leur juste courroux
 Voudront à la vengeance animer contre vous :
 Mais Dieu ne permettra (race ingrate et meschante)
 Que vostre beau parler les oreilles enchante,
 Il ne permettra point que telle verité
 Demeure ensevelie en longue obscurité,
 Il decouvrira tout, et son œil qui prend garde
 Aux œuvres d'un chacun, vous fera (quoy qu'il tarde)
 Voir qu'un nouveau tourment punit un vieux peché,
 Et que rien devant luy n'est couvert ni caché.

Cependant, si l'Enfer et Pluton m'en advouë,
 Enfans denaturez, je vous consacre et vouë
 Avecques tous les vœux pleins d'execrable horreur
 Dont peut maudire un pere en sa juste fureur :

Jamais ne puissiez-vous jouyr de vostre terre
 Sans crainte, et sans envie, et celle mesme guerre,
 Qui arma la fureur des deux freres Thebains,
 Vous puisse encor un jour, mettre le fer ès mains.

Jamais ne soyez vous recueillis d'aucun Prince
 Mais tousjours fugitifs de province en province !
 Et mendians secours, soyez envers chacun
 D'injure et de risée un argument commun.

Tousjours la pauvreté vous suive par le monde,
 Et vostre vie soit errante et vagabonde :
 Afin que d'un chacun par vous soit entendu,
 Que le bien mal acquis est plus mal despendu.

Partout où vous irez avecques vous chemine
 Et la peste, et la guerre, et la pasle famine :
 Et où vous ne serez, l'abondance et bon heur,
 De leur corne plus riche espandent tout l'honneur.

Pour vous l'air se corrompe, et le feu s'amortisse :
 La terre se desseiche, et la mer se tarisse ;
 Et pour vous le soleil couvert d'obscurité
 Ne departe aux humains sa chaleur et clarté,

Autant soit vostre vie à vous-mesme ennuyeuse,
 Comme elle est à chacun à bon droit odieuse,
 Mais jamais n'ayez vous les astres tant humains
 De recevoir la mort que par vos propres mains.

Les rages de Panthée, et les fureurs d'Oreste
 D'Edipe, d'Agané, d'Athrée, et de Thieste,

Vous soyent tousjours à dos, et jamais dans vos yeux
 Ne permettent couler le doux present des cieux :
 Mais dessus vostre cœur, et dans vostre courage
 Préparant de leurs mains le venin et la rage,
 De leurs gros lezards verts vous facent jour et nuit
 Porter devant vos yeux la peine qui vous suit.

Nulle foy, nulle amour, nulle ferme alliance,
 Demeure en vos maisons, mais toute defiance,
 Toute crainte et soupçon, toute meschanceté,
 Tout inceste y habite, et toute impieté,
 Du pere envers le fils, du fils envers le pere,
 Du frere vers la sœur, de la sœur vers le frere,
 Jusqu'à tant que les uns ayent les autres defaits,
 Et tousjours y pullule un hydre de forfait.

Ce malheur entre vous passe de race en race,
 Afin que de ma mort la vengeance se face.

Sur vous, sur vos enfans, et dessus vos nepveux,
 Sur les fils de leurs fils, et ceux qui naistront d'eux,
 Je verray tout cela, et au fond de ce gouffre
 Où pour mes vieux pechez je brusle en feu de souffre
 Au milieu des tourmens (oubliant ma douleur)
 Je me resjouiray de voir vostre malheur.

Ici l'ombre se teut, et à teste panchée
 Au fond du lac ombreux soudain s'est recachée,
 Laisant à ses enfans un presage asseuré
 Du malheur qui les suit pour avoir parjuré,
 Et pour avoir souillé d'une tache eternelle
 Leur sang et leur maison par la mort paternelle.

LA COMPLAINTÉ DU DESESPÉRÉ

Qui prestera la parole
 A la douleur qui m'affole ?
 Qui donnera les accens
 A la plainte qui me guide,
 Et qui laschera la bride
 A la fureur que je sens ?
 Qui baillera double force

A mon ame, qui s'efforce
De souspirer mes douleurs ?
Et qui fera sur ma face
D'une larmoyante trace
Couler deux ruisseaux de pleurs ?
Sus mon cœur ouvre ta porte
A fin que de mes yeux sorte
Une mer à ceste fois.
Ores faut que tu te plains,
Et qu'en tes larmes tu baignes
Ces montaignes et ces bois.
Et vous mes vers dont la course
A de la premiere source
Les sentiers abandonnez.
Fuyez à bride avallée,
Et la prochaine vallée
De vostre bruict estonnez.
Vostre eau, qui fut claire et lente
Ores trouble et violente,
Semblable à ma douleur soit,
Et plus ne meslez vostre onde
A l'or de l'arene blonde,
Dont vostre fond jaunissoit.
Mais qui sera la premiere ?
Mais qui sera la derniere
De vos plaintes ? O bons Dieux !
La furie qui me dompte
Las, je sens qu'elle surmonte
Ma voix, ma langue et mes yeux.
Au vase estroit, qui degoutte
Son eau qui veut sortir toute,
Ores semblable je suis :
Et faut, ô plainte nouvelle !
Que mes plaincts je renouvelle
Dont plaindre assez je ne puis.
Quand toutes les eaux des nûes
Seroient larmes devenûes,
Et quand tous les vents cognus
De la charette importune
Qui fend les champs de Neptune,
Seroient souspirs devenus :

Quand toutes les voix encores
Complaintes deviendroyent ores,
Si ne me suffiroyent point
Les pleurs, les souspirs, le plaindre,
A vivement contrefeindre
L'ennuy, qui le cœur me poingt.

Ainsi que la fleur cueillie
Ou par la bize assaillie
Perd le vermeil de son teint,
En la fleur du plus doux aage
De mon pallissant visage
La vive couleur s'esteint.

Une languissante nûe
Me sille desjà la vue,
Et me souvient en mourant
Des douces rives de Loyre,
Qui les chansons de ma gloire
Alloit jadis murmurant.

Alors que parmi la France
Du beau Cygne de Florence
J'allois adorant les pas,
Dont les plumes j'ay tirées,
Qui des ailes mal cirées
Le vol n'imiteront pas.

Quel bois, quelle solitude,
Tesmoin de l'ingratitude
De l'archer malicieux,
Ne resonance les alarmes
Que les amoureuses larmes
Font aux esprits vicieux.

Les bleds ayment la rousée
Dont la plaine est arrousée :
La vigne ayme les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes
Les complaintes et les pleurs.

Mais ia douleur vehemente,
Qui maintenant me tourmente,
A repoussé loin de moy,
Telle fureur insensée
Pour entrer en ma pensée

Le traict d'un plus juste esmoy :
Arriere plaintes frivoles
D'un tas de jeunesses folles :
Vous ardents souspirs enclos,
Laissez ma poitrine cuite,
Et traînez à vostre suite
Mille tragiques sanglots.
Si l'injure dereglée
De la fortune aveuglée,
Si un faux bonheur promis
Par les faveurs journalieres,
Si les fraudes familiares
Des trop courtisans amis :
Si la maison mal entiere
De cent procez heritiere,
Telle qu'on la peut nommer
La galere desarmee,
Qui sans guide et mal ramée
Vogue par la haute mer :
Si les passions cuisantes
A l'ame et au corps nuisantes,
Si le plus contraire effort
D'une fiere destinee,
Si une vie obstinee
Contre un desir de la mort :
Si la triste cognoissance
De nostre fresle naissance,
Et si quelque autre douleur
Geinne la vie de l'homme,
Le mérite, qu'on me nomme
L'esclave de tout malheur.
Qu'ay-je depuis mon enfance
Sinon toute injuste offense
Senti de mes plus prochains ?
Qui ma jeunesse passée
Aux tenebres ont laissée,
Dont ores mes yeux sont pleins.
Et depuis que l'aage ferme
A touché le premier terme
De mes ans plus vigoureux,
Las, hélas, quelle journée

Fut onq' si mal fortunée
Que mes jours les plus heureux ?
Mes os, mes nerfs, et mes veines
Tesmoins secrets de mes peines,
Et mille soucis cuisans,
Avancent de ma vieillesse
Le triste hyver, qui me blesse
Devant l'esté de mes ans.

Comme l'Automne saccage
Les verds cheveux du boccage
A son triste advenement,
Ainsi peu à peu s'efface
Le cresse honneur de ma face
Veuve de son ornement.

Mon cœur jà devenu marbre
En la souche d'un vieil arbre
A tous mes sens transmuez :
Et le soir, qui me desrobbe,
Me fait semblable à Niobe
Voyant ses enfans tuez.

Quelle Medée ancienne
Par sa voix magicienne
M'a changé si promptement ?
Fichant d'aguielles cruelles
Mes entrailles et mouëlles
Serves de l'enchantement ?

Armez-vous contre elle donques
O vous mes vers, et si onques
La fureur vous enflamma,
Faites luy sentir l'iambe,
Dont contre l'ingrat Lycambe.
La rage Archiloq' arma.

O nuit ! ô silence ! ô lune,
Que ceste vieille importune
Ose du Ciel arracher !
Pourquoy ont la terre, et l'onde,
Mais pourquoy a tout le monde
Conspiré pour me fascher ?

Ni toute l'herbe cueillie
Par les champs de Thessalie,
Ni les murmures secrets,

Qui la verge enchanteresse,
 Dont la Dame vengeresse
 Tourna les visages Grecs :
 Ni les flambeaux, qu'on allume
 Aux obseques, ni la plume
 Des mortuaires oyseaux,
 Ni les œufs qu'on teint et mouille
 Dans le sang d'une grenouille,
 Ni les avernales eaux :
 Ni les images de cire,
 Ni ce, qui l'Enfer attire,
 Ni tous les vers enchantez
 Par la vieille eschevelée
 D'une voix entremeslée
 Six et trois fois rechantez :
 Ni le monstrueux breuvage
 Meslé avecques la rage
 Qui s'enfle au front des chevaux,
 Ni les furies ensemble
 Enfanteroyent (ce me semble)
 Le moindre de mes travaux.
 Moindre feu ne me consume,
 Et moindre peste ne hume
 La tiede humeur de mes os
 Que l'herculienne flamme
 Ayant le don de sa femme
 Engravé dessus le dos.
 Les flots courroucez, qui baignent
 Leurs rivages, qui se plaignent
 Ne sont plus sourds que je suis :
 Ni ce peuple qui habite
 Où le Nil se precipite
 Dedans la mer par sept huis.
 Les vents, la pluie, et l'orage,
 N'exerce plus grand outrage,
 Sur les monts et sur les flots,
 Que l'eternelle tempeste,
 Qui brouille dedans ma teste
 Mille tourbillons enclos.
 Comme la fole prestresse,
 A qui le Cynthien presse

Le cœur superbe et despit,
Herissant sa chevelure
Contre-tourne son allure
Par un mouvement subit :
Ainsi avecq' noire mine
Tout furieux je chemine
Par les champs plus esloignez,
Remaschant d'un souci grave
Mille fureurs, que j'engrave
Sur mes sourcils renfrongnez.
Tel est le Thebain Panthée
Quand son ame espouvantée
Voit le soleil redoublé :
Tel, le vengeur de son pere
Quand les serpens de sa mere
Luy ont son esprit troublé.
D'une entre-suyvante fuite
Il adjourne, et puis ennuite :
L'an d'un mutuel retour
Ses quatres saisons rameine :
Et apres la Lune pleine,
Le croissant luit à son tour,
Tout ce que le ciel entourne,
Fuit, refuit, tourne et retourne,
Comme les flots blanchissans,
Que la mer venteuse pousse,
Alors qu'elle se courrousse
Contre ses bords gemissans.
Chacune chose decline
Au lieu de son origine ;
Et l'an qui est costumier,
De faire mourir et naistre,
Ce qui fut rien avant qu'estre
Reduit à son rien premier,
Mais la tristesse profonde,
Qui d'un pié ferme se fonde
Au plus secret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouvelle vigueur.
Ainsi la flamme allumée,

Que les vents ont animée,
 Forçant cruellement
 En mille poinctes s'eslance,
 Dedaignent la violence
 De son contraire element.
 Quand l'obscurité desserre
 Ses ailes dessus la terre.
 Et quand les presens des Dieux
 Pour emmieller la peine
 De toute la gent humaine
 Charme doucement les yeux.
 Lors d'une horreur taciturne
 Dessous le voile nocturne
 Tout se fait paisible et coy :
 Toute maniere de beste
 Au sommeil courbe la teste
 Dedans son privé requoy.
 Mais le mal qui me resveille
 Ne permet que je sommeille
 Un seul moment de la nuict.
 Sinon que l'ennuy m'assomme
 D'un espouventable somme
 Qui plus que le veiller nuit
 Puis quand l'aube se descouche
 De sa jaunissante couche
 Pour nous esclairer le jour,
 Avec moy s'esveille à l'heure
 Le soin rongeard, qui demeure
 En son familier sejour.
 Où tout cela, que lon nomme
 Les bienheuretez de l'homme,
 Ne me sçauroit esjourr,
 Privé de l'aise qu'apporte
 A la vie demi-morte
 Le doux plaisir de l'ouyr,
 Et si d'un pas difficile
 Hors du triste domicile
 Je me traîne par les champs
 Le souci, qui m'accompagne,
 Ensemence la campagne
 De mille regrets tranchans.

Si d'avanture j'arrive
Sur la verdoyante rive,
J'essourde le bruit des eaux :
Si au bois je me transporte,
Soudain je ferme la porte
Aux doux gosiers des oiseaux
Jadis la tourbe sacrée
Qui sur le Lojr se recrée
Me daignoit bien quelquefois
Guider autour des rivages,
Et par les antres sauvages,
Imitateurs de ma voix :
Mais or' toute espouventée
Elle fuit d'estre hantée
De moy despit et felon,
Indigne que ma poitrine
Reçoive sous la courtine
Les saints presens d'Apollon.
Mesmes la voix pitoyable.
Dont la plainte larmoyable
Rechante les derniers sons,
Dure et sourde à ma semonce
Desdaigne toute responce
A mes piteuses chansons.
Quelque part que je me tourne,
Le long silence y sejourne
Comme en ces temples devots,
Et comme si toutes choses
Pesle-mesle estoyent r'encloses
Dedans leur premier caos.
Mettez-moy donq' où la tourbe
Du peuple estonné se courbe
Devant le sceptre des Rois,
Et en tous les lieux encore,
Où plus la France decore
Et ses armes et ses loix :
Mettez-moy, où l'on accorde
La contre-accordante corde
Par les discordans accords,
Et où la beauté des Dames
Souffle les secrettes flammes

Qui bruslent dedans le corps :
 Mettez-moy (si bon vous semble)
 Où la Dalienne assemble
 Sa bande apprise au labeur,
 A cri, à cor, et à suite
 Pressant la legere fuite
 Des cerfs ailez par la peur :
 Mettez-moy où Cytherée
 En la saison alterée
 Sa jeune troppe conduit
 Et sans craindre la froidure
 Dessus l'humide verdure
 Rale au serain de la nuict :
 Mettez-moy là, où florissent
 Les arbres, qui se nourrissent
 Au beau sejour d'Alcinois,
 Et là, où le riche automne
 D'une main prodigue donne
 L'honneur du front d'Achelois ;
 Mettez-moy, où plus abonde
 Tout ce que plus en ce monde
 Contente l'humain desir :
 Si ne pourray-je en tel aise
 Trouver plaisir, qui me plaise,
 Que l'obstiné desplaisir.
 Helas, pourquoy tant s'augmentent
 Les malheurs, qui me tourmentent
 Desespéré d'avoir mieux ?
 Ou pourquoy à les accroïstre,
 Par trop les vouloir cognoïstre,
 Suis-je tant ingenieux ?
 Heureux, qui a par augures
 Preveu les choses obscures :
 Et trop plus heureux encor',
 En qui des Dieux la largesse
 A respandu la sagesse
 Des cieux le plus beau thresor.
 Combien (si nous estions sages)
 Se demonstrent de presages,
 Avant-coueurs de nos maux ?
 Soit par injure celeste,

Par quelque perte moleste,
 Ou par mort des animaux ?
 Mais la pensée des hommes,
 Pendant que vivans nous sommes,
 Ignore le sort humain :
 La divine prescience
 Par certaine expérience
 Le tient clos dedans sa main.

Seroit point déterminée
 Quelque vieille destinée
 Contre les esprits sacrez ?
 Mille, qui dessus Parnaze
 Beurent de l'eau de Pegaze,
 Ont fait semblables regrets.

De la Lyre Thracienne,
 Et de l'Amphionienne
 Les malheurs je ne diray :
 De l'aveuglé Stesichore
 Et du grand aveugle encore
 Les labeurs je n'écriray.

Je tais la mort d'Euripide,
 Et la tortuë homicide.
 Je laisse encore la faim
 De ce miserable Plaute,
 Et les peines de la faute
 De l'amoureux escrivain.

Seulement me plaist écrire
 Comme le Dieu, qui inspire
 Le troupeau musicien,
 Mortel, sous habit champestre,
 Sept ans les bœufs mena paistre
 Au rivage Amphrysien.

Maudite donq' la lumière,
 Qui m'esclaira la première,
 Puisque le ciel rigoureux
 Assujettit ma naissance
 A l'indontable puissance
 D'un astre si malheureux.

O Dieux vengeurs, que l'on jure,
 Dieux, qui punissez l'injure
 D'une rompue amitié

Si les devotes prieres
 Pour les injustes miseres
 Vous esmeuvent à pitié,
 Las, pourquoy ne se retire
 De moy ce cruel martyre,
 Si mes innocentes mains
 Pures de sang, et rapines,
 Ne furent oncques inclines
 A rompre les droits humains ?
 Je ne suis né de la race,
 Qui dessus les monts de Thrace,
 O Dieux, s'arma contre vous,
 Ni de l'hoste abominable,
 Qui pour son forfait damnable
 Accreut le nombre des loups.
 Je n'ay hanté le college
 De ce larron sacrilege
 Qui fut premier inventeur
 De feindre la cognoissance
 De vostre divine essence
 Par un visage menteur.
 Je ne suis né de la terre,
 Qui en la Thebaine guerre,
 Huma le sang fraternel,
 Dont le mutuel outrage
 Tesmoigna l'aveugle rage
 De l'inceste paternel.
 D'une cruauté nouvelle
 Je n'ay rompu la cervelle
 De mon pere, et si n'ay pas
 De ses entrailles saillantes
 Rempli les gorges sanglantes
 Par un nocturne repas.
 Si mon innocente vie
 Ne fut oncques asservie
 Aux serves affections :
 Si l'avare convoitise,
 Si l'ambition n'attise
 Le feu de mes passions :
 Si pour destruire un lignage,
 Par escrit, ou tesmoignage,

Ma langue n'a point menti :
Si au rang de l'homme juste
Avecques le plus robuste
Jamais je n'ay consenti :
Si la vieille depiteuse
Du mal d'autrui convoiteuse :
Si l'ire, si la rancueur,
(Et si quelque autre furie
A sur l'homme seigneurie)
Ne m'ont affolé le cœur :
Divine Majesté haute
D'où me viennent, sans ma faute
Tant de remors furieux ?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les astres injurieux.
Heureuse la creature,
Qui a fait sa sepulture
Dans le ventre maternel !
Heureux celui, dont la vie
En sortant s'est veüe ravie
Par un sommeil eternel.
Il n'a senti sur sa teste
L'inevitable tempeste,
Dont nous sommes agitez,
Mais assuré du naufrage
De bien loin sur le rivage
A veu les flots irritez.
Sus mon âme, tourne arriere,
Et borne ici la carriere
De tes ingrates douleurs,
Il est temps de faire espreuve,
Si après la mort on treuve
La fin de tant de malheurs.
Ma vie desesperée,
A la mort delibérée
J'à desjà se sent courir.
Meure donques, meure, meure,
Celuy qui vivant demeure
Mourant sans pouvoir mourir.
Ainsi le Divin d'Adraste,

Qui pour le fils d'Iocaste
 Encontre Thebes s'arma,
 S'eslançoit de grand' audace
 Dedans l'horrible crevace,
 Qui sur luy se referma.
 Vous, à qui ces durs allarmes
 Arracheront quelques larmes,
 Soyez joyeux en tout temps,
 Ayez le ciel favorable,
 Et plus que moy miserable,
 Vivez heureux et content.

A PHŒBUS

O Race Latonienne,
 Sainte clarté Delienne,
 Dieu en Cyrene adoré,
 A qui pendent en escharpe
 Et le Carquois et la Harpe,
 Apollon au crin doré.
 Pere, ne mets en arriere
 Le soupir de ma priere,
 Puis que tes saintes douceurs
 M'allaitant dès mon enfance,
 M'ont fait nommer, par la France,
 Le nourrisson des neuf Sœurs.
 Tu sçais toutes medecines,
 Herbes, plantes et racines,
 Qui chassent le mal des corps :
 Tu sçais toutes les sciences,
 Les arts, les experiences
 Des Augüres et des sorts.
 Ton grand œil qui tout regarde,
 D'en haut ses fleches nous darde,
 Dont tu vas l'âme inspirant
 Au sein de la Toutemere,
 Toy nommé du bon Homere
 Apollon le loin-tirant.
 C'est toy des Astres le pere,
 Qui le cours de l'an tempere,
 Et d'une brave roideur,

Forçant le grand tour du monde,
 Vois de la terre et de l'onde
 L'universelle rondeur.
 Sous les accords de la Lyre,
 Qui des Dieux apaise l'ire
 Des cieux tournent par compas :
 Et l'Aonienne danse,
 Au rapport de ta cadence,
 En rond mesure ses pas.
 Or', ta lampe retournée
 Nous rameine la journée,
 Et or' s'ecartant de nous
 Pour se plonger dedans l'onde,
 Laisse recouler au monde
 Des Dieux le present plus doux.
 Alors ta sœur, coustumiere
 De luire par ta lumiere,
 Nous monstre tout son beau front :
 Ou si la terre la garde
 Qu'à plein ell' ne te regarde,
 Nous esclaire en demi-rond.
 La terre par toy fertile,
 Nous rend d'une usure utile
 Le gain de nostre labeur,
 Qui de la faim miserable,
 Si tu luy es favorable,
 Ne sentit oncques la peur.
 Cecy sçachant le bon homme,
 Son esperance te nomme,
 Te faict offrandes et vœux,
 Afin que son lieu champestre
 Puisse donner à repaistre
 A ses enfans et neveux.
 Escoute nos plaintes donques,
 Si de nous te chalut onques,
 Pere escoute nos clameurs,
 Ou soit que le champ verdoye,
 Ou soit que jaune il ondoye
 En espics jà demi-meurs.
 Fay que l'humeur savoureuse
 De la vigne plantureuse,

Aux rais de ton œil divin,
 Son nectar nous assaisonne,
 Nectar, tel comme le donne
 Mon doux vignoble Angevin.
 Chasse loin de nostre terre
 La faim, la peste et la guerre,
 Aux Turcs, ou plus loing encor'
 Afin qu'en vostre province
 Le regne d'un si bon Prince
 R'ameine le siecle d'or.

DISCOURS SUR LA LOUANGE DE LA VERTU
 ET SUR LES
 DIVERSES ERREURS DES HOMMES

A SALM. MACRIN

Bien que ma Muse petite
 Ce doux utile n'imité,
 Qui si doctement escrit,
 Ayant premier en la France
 Contre la sage ignorance
 Fait renaistre Democrit.
 Pourtant, Macrin, ne te fasche
 Si la bride un peu je lasche
 Au soin qui l'esprit me rompt :
 Et si pour t'aider à rire,
 J'ay entrepris de t'escire,
 Pour me desrider le front.
 La felicité non fause,
 L'eschelle qui nous surhause
 Par degrez jusques aux cieux,
 N'est-ce pas la vertu seule,
 Qui nous tire de la gueule
 De l'Orque avaricieux.
 L'homme vertueux est riche ;
 Si sa terre tombe en friche
 Il en porte peu d'ennuy :
 Car la plus grande richesse
 Dont les Dieux luy font largesse,
 Est toujours avecques luy.

Il est noble, il est illustre :
Et si n'emprunte son lustre
D'une vitre, ou d'un tombeau,
Ou d'une image enfumée
Dont la face consumée
Rechigne dans un tableau.

S'il n'est duc ou s'il n'est prince
D'une et d'une autre province,
Si est il Roy de son cœur :
Et de son cœur estre maistre,
C'est plus grand chose que d'estre
De tout le monde vainqueur.

Si les mains de la nature
Toute sa lineature
N'ont mignardé proprement,
Si en est l'esprit aymable :
Et qui est plus estimable,
Le corps, ou l'accoustrement ?

La richesse naturelle,
C'est la santé corporelle :
Mais si le ciel est donneur,
D'une âme saine et lavée,
De tout humeur depravée,
C'est le comble du bon-heur.

Que me sert la docte escole
De Platon, ou que j'accolle
Tout cela, que maintenoit
Le grand Peripatetique,
Ou tout ce qu'en son portique
Zenon jadis soustenoit :

Si l'ignorant et pauvre homme
Tout ce que vertu on nomme,
Garde precieusement,
Pendant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au visage
En parle ocieusement ?

Que me sert-il que j'embrasse
Petrarque, Virgile, Horace,
Ovide, et tant de secrets,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres et d'oracles,

Que nous ont forgé les Grecs :
 Si, pendant que ces beaux songes
 M'appastent de leurs mensonges,
 L'an qui retourne souvent,
 Sur ses ailes empennées
 De mes meilleures années,
 M'emporte avecques le vent ?
 Que mesert la rethorique
 Du nombre Pythagorique :
 Un rond, une ligne, un point :
 Le pinceter d'une corde,
 Ou scavoir quel ton accorde
 Et quel ton n'accorde point ?
 Que me sert voir tout le monde
 En papier ou je me fonde
 A l'arpenter pas à pas,
 Si en mon cœur je n'eus onques
 Mesure, ou nombres quelconques,
 Accord, reigle ny compas ?
 Que me sert l'architecture,
 La perspectivé et peinture,
 Ou au mouvement des cieux
 Contempler les choses hautes,
 Si pour cognoistre mes fautes,
 Je ne me voy que des yeux ?
 Que me sert une longue barbe,
 Un clystere, une reubarbe,
 Pour me faire vertueux ?
 Ou une langue scavante,
 Ou une loy mise en vente
 Au barreau tumultueux ?
 Que me sert-il que je vole
 De l'un jusqu'à l'autre pole,
 Si je porte bien souvent
 La peur et la mort en pouppe,
 Avecques l'horrible trouppe
 Des ondes grosses du vent ?
 Que me sert que je m'ottroye
 Pour quelque petite proye
 Au sort douteux des combats,
 Si la fortune cruelle,

Et la mort continuelle
Me talonnent pas à pas ?
Que me sert-il que je suive
Les princes, et que je vive
Aveugle, muet et sourd,
Si après tant de services
Je n'y gagné que les vices
Et les bons jours de ta court ?

C'est une divine ruse
De bien forger une excuse,
Et en subtil artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieil singe courtisan.

C'est une louable envie
A ceux qui toute leur vie
Veulent demeurer oyseux
D'un nouveau ne faire conte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eschelle après eux.

C'est belle chose, que d'estre
Des hommes appellé maistre,
Et du vulgaire eslongné,
Ne parlant qu'en voix d'oracle
Espouvanter d'un miracle
Et d'un sourcy renfrongné.

C'est chose fort singuliere
Qu'une reigle irreguliere
Dessous un front de Caton :
Ou dire, qu'on est fragile,
Affeublant de l'Evangile
La charité de Platon.

C'est une heureuse poursuite
Estre dix ans à la suite
D'un benefice empestre :
Et puis, pour toute ressource,
Vuider et procez et bourse,
Par un arrest non chastré.

C'est une belle science,
Pour faire une experience
Avant qu'estre vieil routier,

Par la mort guarir les hommes,
 Et puis, dire que nous sommes
 Des plus sçavans du metier.
 C'est un vertueux office,
 Avoir pour son exercice
 Force oyseaux, et force abbois,
 Et en meutes bien courantes
 Clabauder toutes ses rentes
 Par les champs et par les bois.
 C'est une chose divine
 Qu'une femme ou sottte, ou fine :
 C'est encor un heureux point
 De l'avoir pauvre et feconde,
 Puis, monstrer à tout le monde
 Les cornes que l'on ne voit point.
 C'est un heureux avantage,
 Qu'un Alambic en partage
 Un fourneau Mercurien :
 Et de toute sa substance
 Tirant une quinte essence,
 Multiplier tout en rien.
 C'est une chose fort grave
 Estre magnifique et brave :
 Et sans y espargner Dieu,
 S'obliger en beau langage :
 Et puis mettre tout en gage,
 Pour enrichir saint Matthieu.
 C'est chose noble que d'estre
 En lice, en carriere adextre,
 Soit de nuict, ou soit de jour :
 Bon au bal, bon à l'escrime :
 Puis d'un lut, et d'une ryme
 Triompher dessus l'amour.
 Ce sont beaux mots, que bravade,
 Soldat, cargue, camizade,
 Avec un brave sang-dieu :
 Trois beaux dez, une querelle,
 Et puis une maquerelle,
 C'est pour faire un demi-dieu.
 Ce sont choses fort aiguës,
 Par sentences ambiguës

Philosopher hautement :
 Et voyant que la fortune
 Ne nous veut estre opportune,
 Nous feindre un contentement.
 Quel estat doy-je donc suivre,
 Pour vertueusement vivre ?
 Je ne parle desormais,
 Du courtisan ou agreste :
 Car c'est la fable d'Oreste,
 Qui ne s'acheve jamais.
 Le tonneau Diogenique,
 Le gros soury Zenonique
 Et l'ennemi de ses yeux,
 Cela ne me deifie :
 La gaye philosophie
 D'Aristippe me plaist mieux.
 Celuy en vain se travaille,
 Soit en terre ou soit qu'il aille
 Où court l'avare marchand,
 Qui fasché de sa presence,
 Pour trouver la suffisance
 Hors de soy la va cerchant.
 Macrin, pendant qu'à Ivree
 Dessus ta lyre enyvree
 Du nectar Aonien,
 Tu refredonnes la gloire,
 Qui consacre à la memoire
 Ton Mecenas, et le mien :
 Ma Muse qui se pourmeine
 Par Anjou et par le Maine,
 A fait ce discours plaisant :
 Riant les erreurs du monde,
 Ou en raison je me fonde,
 Le sage contrefaisant.

AUDIT S. MACRIN

SUR LA MORT DE SA GELONIS

Par un tombeau Arthemise honora
 Et son Mausole, et sa gloire, qui dure

Au monument de la vive escriture,
 Non en celuy, qui l'art elaboura.
 Son cœur ardent le corps mort adora,
 Luy erigeant du sien vif sepulture :
 Mais la saison desfit l'architecture,
 L'autre cercueil, la mort le devora.
 Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable,
 Ta Gelonis font plus esmerveillable,
 Au seul tombeau de l'immortalité.
 De ces deux-là reste un peu de memoire :
 De cestuy-ci la plus durable gloire,
 Ne craint la mort, ni la posterité.

A L'AMBITIEUX

ET AVARE ENNEMY DES BONNES LETTRES

Serf de Faveur, Esclave d'Avarice,
 Tu n'eus jamais sur toy mesme pouvoir :
 Et je me veux d'un tel Maistre pourvoir,
 Que l'Esprit libre en plaisir se nourrisse.
 L'air, la Fortune, et l'humaine Police
 Ont en leurs mains ton malheureux Avoir :
 Le Juge avare ici n'a rien à voir :
 Ni les trois Sœurs, ni du Temps la malice :
 Regarde donc qui est plus souhaitable,
 L'aise ou l'ennuy, le certain ou l'instable.
 Quant à l'honneur, j'espere estre immortel :
 Car un clair Nom, sous Mort jamais ne tombe,
 Le tien obscur ne te promet rien tel.
 Ainsi tous deux serez sous mesme tombe.



LA LYRE CHRESTIENNE

Moy cestuy-là qui tant de fois
Ay chanté la Muse charnelle,
Maintenant je hausse ma voix
Pour sonner la Muse eternelle.
De ceux-là qui n'ont part en elle,
L'applaudissement je n'attens ;
Jadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.
Si les vieux Grecs et les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Serons-nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du vray Dieu la memoire ?
D'Hélicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde vive il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.
Chasse toute divinité
(Dict le Seigneur) devant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petits Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.
Jadis le fameux inventeur
De la doctrine Academique
Chassoit le poëte menteur
Par les lois de sa republique.
Où est doncq' l'esprit tant cinique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu ?
Si nostre Muse n'estoit point
De tant de vanitez coiffée,
La sainte voix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estouffée,

Ainsi la grand' troupe eschauffée
 Avec son vineux Evoé
 Estrangloit les chansons d'Orphée
 Au son du cornet enroué.

Cestuy-là, qui dit que ces vers
 Gastent le naif de mon stile,
 Il a l'estomac de travers,
 Preferant le doux à l'utile :
 La plaine heureusement fertile,
 Bien qu'elle soit vefve de fleurs,
 Vaut mieux que le champ inutile
 Emailé de mille couleurs.

Si nous voulons emmieller
 Nos chansons de fleurs poétiques,
 Qui nous gardera de mesler
 Telles douceurs en nos cantiques ?
 Convertissant à nos pratiques
 Les biens trop longtemps occupez
 Par les faux possesseurs antiques
 Qui sur nous les ont usurpez.

D'Israël le peuple ancien
 Affranchi du cruel service,
 Du riche meuble Egyptien,
 Fit à Dieu plaisant sacrifice :
 Et pour embellir l'edifice,
 Que Dieu se faisoit ériger,
 Salomon n'estima pas vice
 De mendier l'or estrangier.

Nous donques faisons tous ainsi :
 Et comme bien rusez gendarmes,
 Des Grecs et des Romains aussi
 Prenons les boucliers et guysarmes,
 L'ennemi baillera les armes
 Dont luy-mesme sera battu :
 Telle fraude au fait des alarmes
 Mérite le nom de vertu.

O fol, qui chante les honneurs
 De ces faux Dieux ! ou qui s'amuse
 A farder le los des Seigneurs
 Plus aimez qu'amis de la Muse.
 C'est pourquoy la mienne refuse
 De manier le lut vanteur.

L'espoir des Princes nous abuse,
 Mais nostre Dieu n'est point menteur.
Celuy (Seigneur) à qui ta voix
 Vivement touche les oreilles,
 Bien qu'il sommeille quelquefois,
 Finalement tu le réveilles :
 Lors en tes œuvres nompareilles
 Fichant son esprit et ses yeux,
 Il se rit des vaines merveilles
 Du misérable ambitieux :
Qui esloigné du droict sentier
 Suit la tortueuse carrière,
 Ou celuy qui est plus entier,
 Plus souvent demeure en arrière,
 Humant la faveur journalière
 Compagne des soucis cuisans,
 Et la vanité familière
 A la tourbe des courtisans.
Ma nef, évitez ce danger
 Et n'attendez pas que l'orage
 Par force vous face ranger
 Au port après vostre naufrage.
 « L'homme rusé par long usage
 » N'est follement aventureux :
 » Mais qui par son péril est sage,
 » Celuy est sage malheureux. »
Bien-heureux donques est celuy,
 Qui a fondé son assurance
 Aux choses dont le ferme appuy
 Ne desment point son assurance.]
 C'est luy, que nulle violence
 Peut esbranler taut seulement,
 Si bien il se contrebalance
 En tous ses faicts également.
Celuy encor' ne cherche pas
 La gloire, que le temps consomme :
 Sçachant que rien n'est ici bas
 Immortel, que l'esprit de l'homme.
 Et puis le Poëte se nomme
 Ores Cygne mélodieux,
 Or, immortel et divin, comme

S'il estoit compagnon des Dieux.
Quand j'oy les Muses cacqueter,
Enflant leurs mots d'un vain langage,
Il me semble ouïr cracqueter
Un perroquet dedans sa cage :
Mais ces fols qui leur font hommage,
Amorcez de vaines douceurs,
Ne peuvent sentir le dommage
Que traînent ses mignardes Sœurs.

Si le fin Grec eust esconté
La musique Sicilienne
Peu 'coutelement, s'ils eust gousté
A la coupe Circeienne,
De sa douce terre ancienne
Il n'eust regousté les plaisirs :
Et Dieu chassera de la sienne
Les esclaves de leurs désirs.

O fol, qui se laisse envieillir
En la vaine philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir.
L'esprit, qui l'âme vivifie!
Le Seigneur, qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisans,
Veut qu'à luy seul je sacrifie
L'offrande de mes jeunes ans.

Puis quelque délicat cerveau
D'une impudence merveilleuse,
Dit que pour un esprit nouveau
La matière est trop sourcilleuse.
Pendant la vieillesse honteuse
D'avoir pris la fleur pour le fruit.
Haste en vain sa course boiteuse
Après la vertu, qui la suit.

Celuy, qui prenoit double pris
De ceux qui sous un autre maistre
L'art de la Lyre avoyent appris,
M'enseigne ce que je dois estre.
Sus donques oubliez ma dextre
De cette Lyre les vieux sons,
Afin que vous soyez adextre
A sonner plus hautes chansons.

Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
 Les nerfs de ma harpe nouvelle,
 C'est bien en vain que je prétens
 D'accorder ton los dessus elle.
 Que si tu veux luy prester l'aile,
 Alors d'un vol audacieux,
 Criant ta louange immortelle,
 Je voleray jusques aux cieus.

Le lut je ne demande pas,
 Dont les filles de la Memoire
 Après les Phlegreans combats
 Sonneront des Dieux la victoire.
 Désormais sur les bords de Loyre,
 Imitant le saint pouce Hebrieu,
 Mes doigts fredonneront la gloire
 De celuy qui est trois fois Dieu.

HYMNE CHRESTIEN

Seigneur Dieu, mon rempart, ma fiance
 Repare moy du fort de patience
 Contre l'effort du corps injurieux,
 Qui veut forcer l'esprit victorieux.
 L'ardeur du mal dont ma chair est atteinte,
 Me fait gemir d'une éternelle plainte.
 Moins pour l'ennuy de ne pouvoir guarir,
 Que pour le mal de ne pouvoir mourir.

Certes, Seigneur, je sens bien que ma faute
 Me rend coupable à ta majesté haute :
 Mais si de toy vers toy je n'oy secours.
 Ailleurs en vain je cherche mon recours.
 Car ta main seule invinciblement forte
 Peut des enfers briser l'avare porte,
 Et me tirer aux rayons du beau jour,
 Qui luit au ciel ton éternel séjour.

Si je ne suis que vile pourriture,
 Tel que je suis, je suis ta créature
 N'est-ce pas toy, dont la divine main
 De vil borbier forma le corps humain,
 Pour y enter l'âme, que tu as feinte,

Sur le portrait de ton image sainte ?

N'est-ce pas toy, qui forma la rondeur
De l'univers, tesmoin de ta grandeur,
Et qui fendis l'obscurité profonde,
Pour en tirer la lumière du monde ?

De l'Océan, qui nous baigne à l'entour
Fichant aux cieus du jour la lampe claire,
Et le flambeau qui à la nuit esclaire,

Et toutefois ces grands œuvres parfaits,
Que ta main sainte heureusement a faits,
Doyvent perir, non ta parole ferme,
De qui le temps n'a point borné le terme.
Ceste parole a promis aux esleus,
Dont les saints noms en ton livre sont leus,
Ennuy, travail, servitude moleste,
Le seul chemin de ton règne céleste.

O trop ingrat, ô trop ambitieux,
Cil, qui premier nous defferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir cognoistre
Fit le péché entre nous apparostre ?
Ce fut alors que le ciel peu benin
Vomit sur nous sou courroux et venin,
Faisant sortir du centre de la terre
La pasle faim, et la peste, et la guerre.

Le monde alors d'une nue empesché
Vivait captif sous les lois du péché,
De qui l'horreur sur taut d'âmes immondes,
Fit déborder la vengeance des ondes :
Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement
Tu moissonnas la terre également
Ne reservant de tant de milliers d'hommes,
Qu'une famille en ces lieux où nous sommes.

O bien-heureux, et trois et quatre fois,
Qui a gousté le sucre de ta voix,
Et dont la foy, qui le peché desfie,
En ton effort sa force fortifie !
Certes celui qui tel bien a receu,
De son espoir ne se verra deceu :
S'il est ainsi, que la foy sauva l'Arche,
Et d'Israël le premier Patriarche,
Ce fut celui, Seigneur, à qui tu fis

Multiplier le nombre de ses fils,
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,
Ou de sablon aux plaines verdoyantes.

Le peuple alors contrainct de se ranger
Dessous les loix du barbare estranger,
Vivoit captif, quand ta main favorable
Luy fit sentir ton pouvoir secourable,
Pendant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pied sec ton peuple fut issant,
Et vit encore' loin derrière sa fuite
Flotter sur l'eau l'Egyptienne suite.

Puis au milieu des travaux et dangers
Tu le guidas aux peuples estrangers
Par les déserts, où vingt et vingt années
Furent par toy ces bandes gouvernées.
Là ta pitié pour leur soif amortir,
Fit des rochers les fontaines sortir,
Et fit encor' de ta main plantureuse
Nager sur eux la manne savoreuse.

Là fut sous toy Moÿse ton ami
Chef de ta gent, qui murmuroit parmi
Les longs erreurs de ce désert sauvage,
D'avoir laissé l'Egyptien rivage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se desbrida sur l'obstinée erreur,
De ces mutins, et les loix engravées
Se virent là mille fois dépravées.

O quantefois de ton grave sourci,
Tu abismas ce faux peuple endurci,
Qui mesprisant de son Dieu les louanges
Idolatroit après les Dieux estranges
Justice adoncq' sur le peché naissant
Faisoit brandir son glaive punissant,
Et la pitié loin du ciel exilée
Erroit çà-bas triste, et dechevelée.

Finablement, ce peuple belliqueur
Guidé par toy, haussa le chef vainqueur
Sur mille Rois, et peuples que la guerre
Fit renverser horriblement par terre,
Ains que les tiens par sentiers incognus
Fussent aux champs plantureux parvenus,

Où tu avois dès mainte et mainte année
Auparavant leur demeure bornée.

Qui contera les dangers et horreurs
Les fiers combats et vaillantes fureurs
De Josué ? et la brave entreprise
De Gedeon, que ta main favorise ?
Qui descrira ce Guerrier ordonné
Pour le rempart de ton peuple estonné,
Et le forfait de la main desloyale,
Qui luy embla sa perruque fatale ?
Qui chantera l'oracle d'Israël
Ce grand prophète et prestre Samuël,
Saül, Jonathe, et les despouilles vuides
Rouges du sang de tes Israelides ?

O Dieu guerrier, des victoires donneur,
Donne à mes doigts ceste grace et bon-heur,
De n'accorder sur ma Lyre d'yvoire
Pour tout jamais, que les vers de ta gloire.
S'il est ainsi, arriere les vains sons,
Les vains soupirs, et les vaines chansons :
Arrière amour, et les songes antiques
Elabourez par les mains poetiques.
Ce n'est plus moy, qui vous doy fredonner :
Car le Seigneur m'a commandé sonner
Non l'Odysée, ou la grand'Iliade,
Mais le discours de l'Israeliade.

Lors je diray ce grand pasteur Hebrieu,
Qui s'opposa pour le peuple de Dieu :
Les saints accords de la Lyre faconde,
Le certain coup de sa fidèle fonde,
Avec l'honneur de son premier butin,
Et le grand tronc du brave Philistin.
Je chanteray par combien de traverses
Il sceut tromper les embusches diverses
De ses haineux, ains que Dieu l'eust assis
Pour commander au peuple circoncis,
Heureux vrayment si l'œil de Bersabée
Sa liberté n'eust oncques desrobée
Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger
Celuy, qui fut de sa mort messenger.

Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,

Jamais constant, et fermé ne se fonde,
 Et nul ne peut suyvre d'un cours entier
 De la vertu le penible sentier.
 Quel siecle encor' ne porte tesmoignage,
 Du Roy cogneu par le surnom de sage ?
 Qui attrainant des plus barbares lieux
 L'or et l'argent, et le bois precieux
 Elaboura d'estoffe, et d'artifice,
 Du temple saint le superbe edifice.

Ce n'est ici, que descrire je veux
 De ses vieux ans les impudiques feux,
 De sa maison la grand'troppe lascive,
 Sa vanité et sa pompe excessive,
 Pour ses faux Dieux le vray Dieu mesprisé,
 Et de son fils le sceptre divisé.

Je voy encor' les campagnes humides
 Rougir au sang de ces Abrahamides,
 Peuple endureci entre tous les humains :
 Qui adorant l'ouvrage de ses mains,
 Parfume Bal d'encens, et sacrifice.
 Peuples et Rois, apprenez la justice :
 Et si de Dieu quelque peur vous avez
 Dedans vos cœurs hardiment engravez
 La mort d'Achap, et la serve couronne
 De tant de rois captifs en Babylonne.

Mais toy, Seigneur, de qui le bras puissant
 Decaptiva ton peuple languissant,
 Si de bon cœur devant toy je lamente,
 Romps le lien du mal, qui me tourmente
 Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,
 Tire dehors la prison de la chair.

Je ne veux point par un autel de terre,
 Encourtiné de vervaine, et d'hierre,
 Par vers charmez, ni par prodigues vœus,
 Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufs,
 De ma santé haster la course lente
 Las, qui tant fut au partir violente.

Guaris, Seigneur, guaris moy du péché,
 Dont le remede à tout autre est caché :
 Alors mes vers, loüant tes faicts loüables
 Te pourront estre offrandes agreables.

AUTRE HYMNE CHRESTIEN

O Grand Dieu souverain, dont la divinité
 Chrestiens, nous adorons dessous triple unité,
 Qui as, pour ton palais ceste voute éthérée,
 Où des Anges te sert la troppe bienheuree,
 Qui formas, tout puissant, le grand tour spacieux
 De ce divin chef d'œuvre admirable à nos yeux,
 Qui tournes d'un clin d'œil ceste grande masse
 Qui lances de ta main la foudre par le monde,
 Pardonne-nous, Seigneur, et nos pechez lavant,
 En ta juste fureur ne nous vas poursuivant.

Que si tu mets nos faits en egale balance
 Et veux à la rigueur condamner nostre offence,
 Qui pourra supporter le terrible courroux
 De ce grand Dieu vivant animé contre nous ?
 Rien ne se sauvera de ta fureur divine,
 Non pas mesmes du ciel l'éternelle machine.

Car où est celsuy-là qui ne soit criminel
 Par son propre peché, ou par l'originel ?
 Mais bien tu es celuy, Dieu facile et ployable,
 Qui es également et juste et pitoyable,
 Qui donnes le loyer plus grand que le bienfait,
 Et la punition moindre que le forfait :
 Aussi ta pieté nos offenses surpasse
 Et donner au non digne est digne de ta grâce !

Bien que dignes assez nous nous pouvons nommer
 Si dignes tu nous fais, et nous daignes aimer,
 Donques regarde-nous de tes yeux pitoyables,
 Soit comme serviteurs, ou soit comme coupables,
 Coupables sommes-nous, si ta sévérité
 Regarde seulement à nostre iniquité :
 Mais si tu as esgard à la noble nature,
 Dont tu nous as ornez sur toute créature,
 Sire nous sommes ceux qui de création
 Te sommes serviteurs, et fils d'adoption,
 Dont hélas d'autant plus coupables est nostre race.
 Nous ayant le peché privez de ceste grace :
 Mais par la grace soit le peché surmonté,

Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
 Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance,
 Veuille autrement de soy nous donner cognoissance,
 L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
 Et cest amour là, Sire, est aimable sur tous,
 Qui a peu le Seigneur du ciel faire descendre,
 Et les membres de Dieu dessus la croix estendre.
 Pour laver nos pechez par l'onde et par le sang
 Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc.
 Ainsi ta pieté, et ton amour, ô Sire,
 Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.
 O Amour ! ô pitié songneuse de nos biens,
 Qui serve de tes serfs t'es faite pour les tiens !
 O Amour ! ô pitié de nous mal reconnuë !
 Que nous avons quasi par nos pechez vaincuë !
 Fay que de ton amour la violente ardeur
 Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur :
 Affranchis nous, Seigneur, de l'odieux service
 Qui nous a si longtems fait esclaves du vice :
 Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
 Et fais de ton amour croistre en nous le desir,
 Afin qu'ayans parfait le cours de nostre vie,
 Lors que devant son Roy l'ame sera-ravie,
 De son partage heureux jouyssant avec toy,
 En luy sois comme Pere, et non pas comme Roy.

DU REGRET DE L'AUTHEUR AU PARTIR DE LA FRANCE

Vous qui m'oyez soupirer les ennuis,
 Dont je repais l'erreur de ma jeunesse
 Or' qu'esloigné des yeux de ma maistresse,
 Ce que j'estois plus estre je ne puis :
 De tant de pleurs esendus jours et nuicts,
 Pour le regret des beaux yeux que je laisse,
 Prenez pitié vous seulement que blesse
 Ce petit Dieu, dont esclave je suis.
 Or voy-je bien, veu l'estat de ma peine,
 Que d'en sortir tout esperance est vaine,
 Puisque d'un Dieu prisonnier je me sens,
 Et que par luy ma raison est deçuë,

Qui m'a livré au pouvoir de mes sens,
Dont je voudrois et ne puis faire issuë.

D'UN SONGE QU'IL FIT EN PASSANT

A SAINT-SAPHORIN

Triste et rongé du soin qui plus me nuit
Pour le regret qui m'enlace et m'allume,
Je retournois sur l'hosteliere plume,
Mes membres las sous l'horreur de la nuit :
Quand le courrier, qui les ombres conduit,
Devant mes yeux, qu'en pleurant je consume,
Fit apparôir plus grand que de coustume,
Ce grand Langé, qui par les astres luit.
Lors effrayé de voir telle merveille,
Tout tressuant en sursaut je n'esveille,
Ha (di-je lors) voici le mesme lieu,
Où de Langé l'esprit inimitable,
Esprit sur tous à Charles redoutable,
Laissa le Roy pour s'en aller à Dieu.

SUR CE MESME PROPOS

Si dix Nestors Agamemnon eust eu,
Malgré d'Hector l'inévitable lance,
Il n'eust dousté que leur sage vaillance
N'eust promptement Ilion abbatu.
Le grand Cesar en vain eust debatu
Depuis douze ans à l'encontre de France,
Si de Langé l'heureuse prevoyance
En eust en dix de pareille vertu.
Langé vivant fut à ceux de sa part,
Fosse, tranchée, et muraille et rempart :
Mais à la fin sa vertu fut contrainte
De nous laisser pour aux astres courir :
Et en mourant fit encores mourir
L'espoir François, et l'Espagnole crainte.

DE SON FEU

Tout ce qu'on voit universellement
Resent du feu la nature divine,
Du feu qui tout purge, esprove et affine,

Comme plus noble et parfait element.
 Hercule mesme avant qu'au firmament
 Fust eslevé pour faire un nouveau signe,
 De Jupiter n'en fust estimé digne,
 Que par le feu purgé premierement.
 Et moy, pour m'estre approché de ce feu,
 Je me sens jà esloigner peu à peu
 De tout penser terrestre et vicieux.
 Mais si l'ardeur penetre jusqu'à l'ame,
 J'espère bien sur l'aile de ma flame,
 Laisser la terre, et m'envoler aux cieux.

EN LA FUREUR DE SA FIÈVRE

Ce Montgibel, qu'horrible je degorge,
 Et ce Caucase englacé de froideur,
 Ont engendré la forcenante ardeur,
 Qui bout, qui fume en l'ancre de ma gorge.
 Là je retrempe, et retourne et reforge
 Mille sanglots, dont l'effroyable horreur
 Emmasse, entourne, endouble la fureur
 De ces gros vers batus à triple forge.
 Ores le feu m'est aux veines enclos,
 Ores le froid me saccage les os,
 Horreur, horreur, je sens dans mes entrailles
 Ramper l'ardeur du maugreant Thebain :
 Horreur, je sens tournasser en mon sein
 De cent fureurs les mordantes tenailles.

VŒU A LA FIÈVRE

Si par deux fois fraudé de ce désir,
 Qui vainement sur le Tybre me meine,
 Finablement après si longue peine,
 De ces liens je me puis dessaisir :
 Si quelquefois m'est donné le loisir
 De contempler ceste fatale plaine
 Où la vertu, et fortune Romaine
 Vindrent jadis leur demeure choisir :
 Je te feray le mesme honneur encore,
 Que tu receus au lieu que tant j'adore,

Les mesmes vœux, fièvre, je te rendray :
 Et à ton los, ô nourrice des hommes,
 Alme santé, par qui vivans nous sommes,
 De mille vers un Tableau j'apprendray.

A SON LUTH

Luth qui voulois adoucir les ennuis
 Qu'ores le sort qui me tournoit sans cesse,
 Ores l'amour d'une belle maistresse
 M'a fait souvent soupirer jours et nuits :
 Puis que sans toy, Luth, vivre je ne puis,
 Comme tu as consolé ma jeunesse,
 Console aussi je te pry ma vieillesse,
 M'ostant l'ardeur de la fièvre où je suis.
 Si tu me fais ce bien pour recompense
 Quand cest esprit (qui doit, comme je pense,
 Pour vivre au ciel, bien tost partir d'ici)
 Prez d'Appollon ira prendre sa place.
 Je te promets de te planter aussi
 Auprès du Luth du grand prestre de Thrace.

DE LA SAIGNÉE QUI LUI OSTA LA FIÈVRE

Si ceste pasle et vieille rechignée
 Cruelle fièvre, horreur des siecles vieux,
 Par les Romains mise au nombre des Dieux
 Sur leurs autels eust sa place assignée
 Pourquoi de nous seras-tu dedaignée,
 Toy seule chef du thresor precieux,
 Que la santé nous apporte des cieux,
 O bonne, ô sainte, ô divine saignée ?
 Tu as chassé de mes os la froideur,
 Tu as esteint de mes veines l'ardeur,
 Tu as repeint l'honneur de mon visage :
 Tu as refait la force de mes bras,
 Tu as rassis la marche de mes pas,
 Tu m'as rendu la force et le courage.

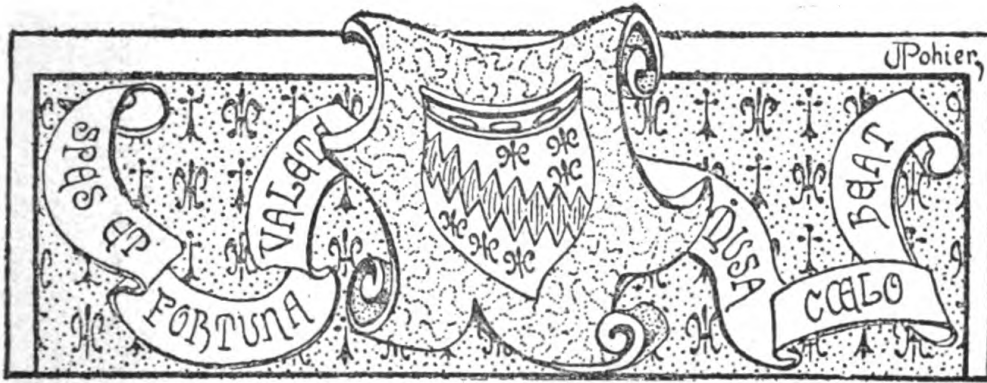
A MADAME MARGUERITE

Bien que de Mars le dedaigneux orgueil
 Bien que le feu de Cupidon attise,

Bien que de l'or l'infâme convoitise
Ait mis l'honneur des lettres au cercueil :
Si ne croiray-je, un eternel sommeil
Devoir presser si louable entreprise,
Tant que la fleur, que le ciel favorise,
Nous daignera contempler d'un bon œil.
Voilà pourquoy, quelque vent qui s'appreste,
Je ne crains point l'horreur de la tempeste,
Ny des rochers le dangereux abord,
Puis que vostre œil, seul Phare de nostre aage,
Au plus obscur du perilleux orage
Guigne ma nef pour la tirer au port.

FIN DU RECUEIL DE POÉSIE





DIVERS POEMES DE

J. DU BELLAY, PARTIE IN-
ventions, partie traductions, reveuz
et corrigez de nouveau

SONNET

Comme de fleurs le Printemps environne,
Le gay chapeau de son chef verdissant,
Comme l'Esté d'espics est jaunissant,
Comme les fruits enrichissent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc celeste foisonne,
Comme en joyaux l'Inde est resplendissant,
Comme en sablons Pactol est blondissant,
Comme le Ciel d'estoilles se couronne :
Ainsi j'ay paint de mille nouveautez
Ceste œuvre mien : et si telles beautez
Ne sont pas tout egalement plaisantes
Les fleurs, les bleds, les fruits, et l'arc des cieux,
Perles, sablons, estoilles reluisantes
Egalement ne plaisent à nos yeux.

SUR LE PAPAT DE PAUL IV

Comme après la cruelle rage
D'un long et violent orage
Lorsque Proté meine paissant
Des flots le troupeau blanchissant
Parmi les humides campagnes,
Et que sur les hautes montagnes
Blanche d'escume on voit nager
Le Nocher à rame lassée
Qui tenant la voile abaissée
Paslit pour le futur danger.

Si la Bonasse revenue
Chasse la pluvieuse nue,
Descouvrant aux flots azurez
Du Soleil les rais desirez,
Chacun des mariniers à l'heure
De si grand'frayeur se rassure,
Et donnant aux membres lassez,
Par le repos nouvelle force,
Avecques le beauments s'efforce
D'oublier les travaux passez.

Comme après la guerre felonne,
Quand la furieuse Bellonne
Secoüe d'une fiere main
Son fouet souillé de sang humain,
Et lorsque le Dieu de la guerre
Roüant le fer, remplit la terre
De feu, de sang et de fureur,
Si la Paix, ceste vierge belle,
Vient chasser la guerre cruelle
Au milieu d'une telle horreur,

Le fer homicide s'arreste
Et des cris l'horrible tempeste
Cesse tout court, le peuple espars
Se rassemblant de toutes pars
Peu à peu reprend assurance,
Et d'une nouvelle esperance
Consolant son mal ennuyeux,

Met fin à la longue tristesse,
 Croyant ses pleurs en allaigresse
 Estre tournez avec les cieux.
 Et comme apres la froide bize,
 Quand l'horreur qui tout casse et brise
 Les lacs et fleuves en glassant,
 Des troncs effeuilleez va froissant
 Les hauts sommets, et de sa rage
 Les longs bras nouïilleux outrage,
 Si apres cet hyver cruel
 Sur le mouton, ou sur la croppe
 Du Taureau, qui ravit Europe,
 Se descouvre l'Astre annuel.
 Aux rais de sa tresse doree,
 La campagne recoloree
 Du teint de ses plus belles fleurs,
 Se repeint de mille couleurs :
 Et Progne et Philomele encore
 Saluant la vermeille Aurore,
 Chassent tout ennuy langoureux,
 Et font qu'avec la saison neufve
 Chacun plus allaigre se treuve,
 Plus content et plus amoureux.
 Ainsi la sainte Nef Romaine,
 Qui dessus cette mer mondaine
 S'est veuë agiter si souvent
 Par l'effort d'un contraire vent,
 Et ceste sainte espouse encores
 Qui or'sue, ores tremble et ores,
 Entre tant d'ennemis cruels,
 Paslit de se voir sur la teste
 Ceste guerre, ceste tempeste,
 Et cest hyver continuels.
 Voyant cesser telle menace,
 Et du ciel serener la face,
 Bien tost espere avec les cieux
 Changer son enfer odieux,
 Et de changer bien tost espere
 Son triste hyver en primevere,
 Sa guerre en longue seureté,
 Ses pleurs en joyeuse allaigresse,

Et en honorable richesse
Sa miserable pauvreté.

Et ce change se fait en elle
A cause d'un Nocher fidelle,
Que Dieu pitoyable a commis
Parmy tant de flots ennemis
Au gouvernail de la Navire.
Grâces à toy, souverain Sire,
Moteur du Ciel, fidele espoux,
De ton espouse eternal Pere,
Pere benin, paix, et lumiere,
Et guide universel de tous,

Qui nous as donné de ta grace
Un saint Pilote qui embrasse
La Verité, et qui, Seigneur,
Jaloux de ta gloire et honneur,
Entend tes secrets, et luit comme
Une claire lampe dans Romme,
Et sous l'heureux gouvernement
Duquel, et sa bonté notoire
Le Monde chantera la gloire
De ton Nom, eternellement.

Cestuy par exemple et doctrine
Remplira d'une Amour divine
Les chastes et nobles esprits,
Et vainqueur ravira le pris
Aux ennemis de ton saint Temple,
Demontrant d'un egal exemple
Sa justice et devotion
Qui autre chose ne desire
Que chasser loin de son empire
L'erreur et la sedition,

Que seme la bande heretique
Parmi le troupeau Catholique,
Et sera ce divin Pasteur
De reduire premier authour
Nos cœurs à la vraye lumiere,
Et à la sainte loy premiere
Que nous a donné Iesus Christ.
Et puis sera d'un cœur sans vice

Un pur et devot sacrifice
 De luy et nous au Saint Esprit.
 Chanson, tu n'es pas suffisante
 Qu'un humble pasteur te presente
 Devant un Pasteur souverain,
 Digne, qu'une plus docte main
 Consacre au temple de memoire
 Son los, ses vertus, et sa gloire.
 N'ayant donc ce bien merité
 Tien toy loin d'une grandeur telle,
 Et va baiser, si l'on t'appelle,
 Pieds et mains de sa sainteté.

LA NYMPHE DORMANTE

A la fontaine du pape Jules III

Bien fut jadis la chasteté craintive,
 Seule n'osant par les bois s'esgarer,
 Ou sur les eaux, de peur d'y demeurer
 De quelque Dieu peu chastement captive.
 De Dieux cornus la grand'troppe lassive
 Ne permettoit les Nymphes s'asseurer,
 Fust au repos, fust pour desalterer
 Du long travail la chaleur excessive.
 Donques pourquoy est mon dormir si long,
 Ce qu'autre Nymphé en seurté ne fit onc ?
 Cesse, passant, de t'en donner merveille.
 Jules qui peut les Dieux mesmes fascher,
 A commandé qu'au pied de ce rocher
 Et seule, et nûe, et chaste je sommeille.

ELLE MESME APRES LA MORT DU PAPE

Ce n'estoit pas le sommeil, qui fermoit
 Si longuement ma paupiere serree :
 Doncques pourquoy suis-je tant demeuree

Tenant fermé l'œil qui point ne dormoit ?
 Jadis mon eau qui craintive souloit
 Des yeux mortels se tenir separee
 Pour estre plus des hommes asséuree,
 Dessous ces monts secretement couloit.
 Depuis voyant que l'honneur de mon onde,
 Jules, par toy estoit publique au monde,
 Mes yeux honteux n'ont osé voir le jour.
 Mais puisqu'aux tiens la lumiere est faillic,
 Pour n'estre plus de vergongne assaillie,
 Je m'en retourne à mon premier sejour.

DES FEUX DE JOYE

faits à Rome, 1554

Comme Neron chantoit le feu de Troye,
 Joyeux de voir du sommet d'une tour
 Rome brusler, et rouer tout autour
 Des grands palais la flamme qui ondoye :
 Rome qui doit encore estre la proye
 D'autres Nerons, Rome qui doit un jour
 D'un autre sac voir perdre son sejour,
 En fait desja les sanglans feux de joye.
 La miserable avec ses propres mains
 Attise helas ! par ses cantons Romains,
 Les mesmes feux qui luy feront la guerre :
 Feux allumez des torches du tombeau
 Pour celebrer le nuptial flambeau,
 Qui doit brusler l'Espagne et l'Angleterre.

DU JOUR DE NOEL

La Terre au Ciel, l'homme à la Deité
 Sont assemblez d'un nouveau mariage :
 Dieu prenant corps, sans faire au corps outrage,
 Naist aujourd'huy de la virginité.
 La Vierge rend à la Divinité
 Son saint depest, dont le Monde est l'ouvrage.

Mais aujourd'hui il a fait d'avantage,
S'estant vestu de nostre humanité.
Il a plus fait : car si du corps humain
Tenant la vie et la mort en sa main
Il s'est rendu mortel par sa naissance,
Ne s'est-il pas luy-mesme surmonté ?
Cest œuvre là demonstre sa puissance,
Et cestui-ci demontre sa bonté.

AU PAPE, LE PREMIER JOUR
DE L'AN

Soit desormais sous tes clefs enserree,
Pere Janus, la Thracienne horreur,
Le fer, le sang, la flamme et la fureur
De trois cents fers pieds et mains enferree.
Vive la vierge au vieux siecle adree,
De Jupiter Saturne soit vainqueur,
Regne Pallas sur le Dieu belliqueur,
Cede le fer à la saison doree.
Le gouverneur du grand troupeau romain
De sang François, Espagnol et Germain
Ne voye plus la campagne arrousee
En lieu de sang son âge plus heureux
Voye couler par les champs plantureux
Le laict, le miel, la manne, et la rousee.

LA MONOMACHIE

de David et de Goliath

Celuy en vain se vante d'estre fort,
Qui aveuglé d'une ire outrecuidee
Ne voit combien peu sert un grand effort
Quand de raison la force n'est guidee.
L'humble faiblesse est volontiers aydee
De cestui-là, qui donne la victoire :
Mais du hautain la fureur desbridee
Pert en un coup et la force et la gloire.

Ny le canon, ny le glaive trenchant,
Ny le rempart, ny la fosse muree
Ont le pouvoir de sauver le meschant,
Dont le Seigneur la vengeance a juree.
Les fiers torrens n'ont pas longue duree :
Et du sapin, umbrage des montagnes,
La hauteur n'est si ferme et assuree,
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.

O Dieu guerrier, Dieu que je veux chanter,
Je te supply, tens les nerfs de ma lyre :
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger que tu voulus eslire :
Ce fut celuy, qui s'opposant à l'ire
Du Philistin mesprisant ta hauteesse,
Monstra combien puissante se peut dire
Dessous ta main une humble petitesse.

Toy, qui armé du saint pouvoir des cieux,
Devant l'honneur, et les yeux de la France,
Dont as jadis l'orgueil ambitieux,
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance :
Puis que tu as de ce Dieu cognoissance,
Qui des plus grands a la gloire estouffée,
Escoute moy, qui louant sa puissance
Te viens ici eriger un trophée.

Le Philistin, et le peuple de Dieu
S'estoyent campez sur deux croppes voisines.
Ici estoit assis le camp Hebrieu :
Là se monstroyent les tentes Philistines :
Quand un guerrier flambant d'armes insignes

Sorty du camp du Barbare exercite,
 Vient desfier, et par voix, et par signes,
 Tous les plus forts du peuple Israélite.
 Vingt et vingt fois ce brave Philistin
 Estoit en vain sorty hors de sa tente,
 Et nul n'aspire à si riche butin :
 Dont Saul pleure et crie et se tourmente.
 Où est celuy (disoit-il) qui se vente
 De s'opposer à si grand vitupere ?
 A cestuy là ma fille je presente,
 Et affranchis la maison de son pere.

O Israel, jadis peuple indomté,
 Où estoit lors ceste grande vaillance,
 Dont tu avois tant de fois surmonté
 Les plus gaillards par le fer de ta lance ?
 Las, il faut bien, que quelque tienne offence
 Eust provoqué la vengeance divine,
 Puis que ton cœur eut si faible deffence
 Contre une audace et gloire Philistine.

On voit ainsi de peur se tapissant
 Par les buissons les humbles colombelles,
 Qui ont de loing veu l'aigle ravissant
 Tirer à mont, et fondre dessus elles :
 Alors ce fier avec sifflantes ailes,
 Ores le haut, ores le bas air trenche,
 Et craquetant de ses ongles cruelles,
 Raude à l'entour de l'espineuse branche.

Tel se monstroit ce guerrier animé.
 Et qui eust veu la grandeur de sa taille,
 Il eust jugé ou un colosse armé,
 Ou une tour desmarcher en bataille
 Son corps estoit tout herissé d'escaille,
 D'airain estoit le reste de ses armes.
 Le fer adonq, et l'acier et la maille
 N'estoyent beaucoup usitez aux alarmes.

Son heaume fut comme un brillant esclair,
 Sur qui flottoit un menaçant pennache :
 Nembroth estoit portraict en son bouclair :
 Sa main bransloit l'horreur d'une grand'hache.
 Ainsi armé, par cent moyens il tasche
 Son ennemy à la campagne attraire :

Mais Israel en ses tentes se cache,
 Espouvanté d'un si fier adversaire.
 O (disoit-il) fuyarde nation,
 Nourrie au creux des antres plus sauvages,
 Qui as laissé ton habitation
 Pour labourer nos fertiles rivages,
 Où est ce Dieu, où sont ces grands courages,
 Dont tu marchois si superbement haute ?
 Voici le bras vengeur de tant d'outrages,
 Qui te fera reconnoistre ta faute.
 Je suis celuy, qui avec ces deux mains
 Me feray voye au celeste habitacle.
 Lequel des Dieux, ou lequel des humains
 Osera donc s'opposer pour obstacle ?
 O sottte gent, qui pour un faux miracle,
 Te vas paissant de ces vaines merveilles :
 Ce n'est pas moy, que la voix d'un oracle
 Si doucement tire par les oreilles.
 Où est celuy, qui bataillait pour toy,
 Je dy celuy, qu'Israel tant honore ?
 Que ne vient-il s'opposer contre moy,
 Qui autre Dieu que ma force n'adore ?
 Pauvre soldat, qu' sur toy verras ore
 D'un rouge lac ceste plaine arrousee,
 Mieux te valust en tes desers encore
 Vivoter d'eau, et de blanche rousee.
 O gaillard peuple ! ô hardy belliqueur
 Parmy les bois, ou sur quelque montagne !
 Est-ce ton Dieu, ou bien faute de cœur,
 Qui te deffend descendre à la campagne !
 Un cœur vaillant, que la force accompagne,
 En un rempart volontiers ne se fie.
 Si quelqu'un donq'en la vertu se baigne,
 Voici au camp celuy qui le desfie.
 Comme en un parc, qui est environné
 Du peuple oysif à quelque jour de feste,
 Le fier taureau au combat ordonné
 De çà de là va contournant sa teste :
 Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
 Bravant ainsi de menaces terribles,
 Faisoit flotter les plumes de sa creste,

Remplissant l'air de blasphemes horribles.
 Le camp Hebrieu tremblant à ceste fois
 D'un taint de mort alla peindre sa face,
 Criant au ciel d'une publique voix,
 Venge Seigneur, la sacrilège audace
 De ce cruel, qui ton peuple menace.
 Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,
 Donnoit aux siens un signe de sa grace,
 Heureusement tournant à la senestre.
 Et sur le champ apparoistre lon voit
 Un Bergerot à la chere esveillée :
 Sa panetiere en escharpe il avoit,
 Et à son bras sa fronde entortillée.
 Lors des deux camps la tourbe esmerveillée
 D'un œil fiché en beant le regarde,
 Quand d'une grace au danger aveuglée
 Le gay Berger au combat se hazarde.
 Mais quand ce fier vint à le regarder,
 Si bravement marchant parmy la plaine,
 D'un ris amer se prit à l'œillader,
 Et de le voir pleignoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace hautaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, et d'une voix lointaine
 Le survenant par tels mots il escrie :
 Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,
 Petit bout d'homme, et honte de nature
 Quel tien haineux t'a ici envoyé,
 Pour estre fait des corbeaux la pasture ?
 Tu me fais honte, ô vile créature,
 Quand je t'aguigne, et quand je me contemple.
 Si mourras-tu, ô la belle aventure,
 Pour en dresser la despouille en un temple ?
 Mais que ne vient sur ceste arène ici
 Ce fier Saul avec sa lance ? voire
 Ce fort Abner, et ce Jonathe aussi,
 A qui son arc a donné tant de gloire.
 C'est là, c'est là que ma vertu notoire
 Se deust baigner, non poinct en ceste fange,
 Qui souillera l'honneur de ma victoire,
 Et par sa mort accroistra sa louange.

Ha grand mastin (respondit le Berger)
 Tes gros abbois me donnent assurance.
 Car Dieu, qui veut tes blasphemes venger,
 Est le bouclier de ma ferme esperance.
 Desja sa main sur ton chef se ballance,
 Pour ton grand corps accabler sous la foudre :
 Et me voici, que sa juste vengeance
 Pousse vers toy, pour te ruer en poudre.
 Ce Diable adonq' tonnans horriblement
 Et tout baveux d'escumeuse fumiere,
 Grinça les dents espouvantablement
 Et en fronçant nez, et front, et paupiere
 Blaspheme Dieu, le ciel et la lumiere.
 Ainsi entre eux de parole ils s'attachent :
 Puis se hastant d'une allure plus fiere,
 Diversement au combat contremarchent.
 Le Philistin de fureur aveuglé,
 Rouant sa masse, alloit d'ardent courage,
 A gueule ouverte, et à pas dereglé,
 Portant la peur, la tempeste, et l'orage :
 Mais le Berger d'une alleure plus sage
 Son ennemy ores costoye, et ores
 Subtilement luy met droit au visage
 Le vent, la poudre, et le soleil encores.
 Comme lon voit au pied d'une grand tour,
 Qu'à la campagne egaler on s'efforce,
 Le pionnier minant tout à l'entour.
 Faire une trace à la poudreuse amorce :
 Non autrement, par une longue entorce
 Ce caut Berger guignant à teste basse,
 Contregardoit son impareille force
 Contre l'horreur de la pesante masse.
 Le grand guerrier à tour et à travers
 Menoit les bras d'une force incroyable,
 Et fendant l'air par un sifflant revers
 Alloit finir ce combat pitoyable :
 Quand du Seigneur la bonté secourable
 Trompa le coup de la cruelle dextre,
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,
 Raza les pieds du Berger plus adextre.
 Finablement courbé sur les genoux,

Panché à droit, d'un pied ferme il se fonde :
 Ainsi que Dieu, lorsqu'il darde sur nous
 Le feu vengeur des offenses du monde :
 Ce fort Hebrieu roüant ainsi sa fronde,
 Deux fois, trois fois, assez loïn de sa teste,
 Avec un bruit, qui en fendant l'air gronde,
 Fit descocher le traict de sa tempeste.
 Droit sur le front, où le coup fut donné,
 Se va planter la fureur de la pierre,
 Le grand Colosse à ce coup estonné,
 D'un saut horrible alla broncher par terre.
 Son harnois tonne, et le vainqueur se serre :
 Puis le sciant mesmes de son espee,
 Entortilla, pour le pris de sa guerre,
 Autour du bras la grand'teste coupee.
 Lors Israel, que la peur du danger
 Suivoit encor' en sa victoire mesme,
 Sort de son camp, et du vainqueur Berger
 Envoye au ciel la louange supresme.
 Le Philistin palle de peur extremes
 Monstre le dos, d'une fuite vilaine :
 Abandonnant le grand tronc froid et blesme,
 Qui gist sans nom sur la deserte plaine.
 Chantez, mers vers, cest immortel honneur,
 Dont vous avez la matiere choisie :
 Ce vous sera plus de gloire et bon-heur
 Que les vieux sons d'une fable moisie.
 Car tout au pis, quand vostre poësie
 Du long outly devoit estre la proye,
 Si avez vous plus saincte fantaisie,
 Que le sonneur des Pergames de Troye.

HYMNE DE SANTÉ

AU SEIGNEUR ROBERT DE LA HAYE

Jà tes languissantes veines
 Estoyent pleines
 D'un feu violent, et fort,
 Jà les pallissantes fievres

Sur tes levres
 Avoyent imprimé la mort :
 Jà te conduisoit la Parque
 Vers la barque
 De l'horrible Nautonnier,
 Et jà ton âme craintive
 Sur la rive
 Luy presentoit son denier :
 Quand le Dieu, que Cynthe adore,
 Qui t'honore
 De son present le plus beau,
 Retint le cours de ta fuite
 Jà conduite
 Dessus le bord du tombeau.
 O combien ceste main palle,
 Main fatale,
 Que jà blesme tu suivois,
 Troubla les bandes compaignes
 Des montaignes,
 Des fontaines, et des bois !
 Elle avoit, la sacrilege,
 Leur college
 Violé cruellement
 Saccageant le double feste
 Qui leur teste
 Ombrage eternellement.
 Le Laurier aux tresses vives
 Sur leurs rives
 Panchoit demi-sec en bas,
 Et la chevaline source
 De sa course
 Avoit arresté les pas.
 N'ayant plus la voix sacree
 Qui aggree
 Aux bois, qui sont toujours verds
 Et la nombreuse cadence
 De la danse
 Qui s'animoit sous tes vers.
 Mais le Medecin de Dele,
 Ce fidele
 Garde des esprits sacrez,

Alors une nuist en arriere
La priere
De tants de justes regrets :
Ains du jus d'une racine
Medecine
Te r'appelant d'Acheron,
Sur toy fit la preuve encore
Qui decore
Le disciple de Chiron.
Heureuse soit la recepte,
Dieu prophete,
Qui fit revoir nostre jour
A celuy, qui plus haut prise
Ce qui brise
Les portes du noir sejour.
N'est-ce pas luy, qui les traces
De tes graces
Si divinement conduit,
Qu'ores ta suite compaigne
Ne dedaigne
Des procez l'enrouë bruit ?
N'est-il pas de celle bande,
Qui commande
Sur les eaux, et sur les bois,
Luy, qui mille experiences
Des sciences
Joinct aux venerables lois ?
Sus donq pucelles Dryades,
Sus Naïades
Sortez de vostre prison :
Dansez troppes Forestieres,
Vous Rivieres,
Sonnez ceste guatison,
O Santé, sainte Deesse,
O Princesse
Nourriciere des humains,
O la plus belle peinture,
Que Nature
Fit onq' de ses doctes mains !
C'est toy qui fais que tout rié,
La prairie

Te doit son verd ornement :
 C'est toy, qui nourris les plantes
 Où tu antes
 Ta force divinement.
 De tes saintes mains divines
 Les racines
 Prennent leurs effets divers,
 Tu es la celeste flamme,
 Tu es l'Ame
 Infuse au grand univers.
 Sans toy, tout l'honneur qui dore
 De l'aurore
 Les rivages emperlez,
 Sans toy, de la gardienne
 Paphienne
 Les plaisirs emmiellez :
 Le tableau, l'ancre et le cuivre,
 Qui font vivre
 L'ouvrier apres son trespas,
 La musique et les viandes
 Plus friandes
 Sans toy ne nous plairoient pas.
 Où tu es, la maladie
 Enlaydie,
 Le soir, qui nous ronge, et mort.
 Le chagrin et la vieillesse,
 La faiblesse,
 Et le germain de la mort.
 Là (dis-je) ô des Dieux la fille,
 La famille
 D'enfer, ne sejourne point :
 Mais le plaisir y habite,
 Mais la suite
 Du dieu, qui les cœurs nous poingt.
 Que n'ose l'humaine race ?
 Nostre audace
 Ne permet que Juppiter
 Les traicts foudroyans retire,
 Que son ire
 Fait justement despiter.
 De Jappet le fier lignage,

Tesmoignage
 De nos faicts ambicieux,
 Osa par une finesse
 Larronnesse
 Robber la flamme des cieus.
 Lors les vertus, qui s'ailerent
 S'envolerent
 Et la Mort, qui lentement
 Hastoit sa boiteuse suite,
 Nostre fuite
 Tallonna premierement.
 Lors les fievres incognuës
 Sont venuës,
 Et les malheureux mortels,
 Qui d'elles s'espouvanerent,
 Inventerent
 Premierement les autels.
 Pour te r'appeller, ô Sainte,
 Qui contrainte
 De s'en revoler soudain,
 Viens reguarir nostre peine
 Que r'ameine
 Des dieux le juste desdain.
 Quel vers doncques, ou quel hymne
 Sera digne
 De celebrer tes bienfaicts ?
 Voire celuy même encorës,
 Celuy qu'ores
 O Deesse, tu nous fais.
 Qu'on dresse un autel de terre,
 Qu'on l'enserre
 De l'yerre et de lauriers verds
 Qu'on y face une ceincture
 De verdure
 Qu'on y grave mille vers.
 Ce jour me soit toujours feste,
 Que ma teste
 On entourne, car je veux
 Pour ta santé redonnee
 Ceste année
 M'acquitter de mille vœux.

Celle tant douce lumiere
 Qui premiere
 Destourna ton jour fatal,
 Autant, ami, me soit-elle
 Solennelle
 Que mon propre jour natal.
 Courage, amis, je vous prie,
 Que lon rie,
 Soyent tous regrets endormis,
 Puisque le fils de Latonne
 Nous redonne
 L'ornement de nos amis.
 Ami, l'ami des Charites,
 Tu merites
 D'estre saintement chanté.
 Sus donq' chacun vienne dire
 Sur sa Lyre
 Un bel hymne de santé.
 Pour la premiere j'appelle
 La plus belle
 Du mont doublement poinctu.
 Ta sœur des graces cheries,
 Qui maries
 Le sçavoir à la vertu.
 Io, Nympe de la Haye,
 Que lon paye
 Ses vœux au dieu gardien,
 Ton frere ne te demande
 Pour offrande
 Fors un bel hymne Chrestien.
 Perdriel, et toy encore,
 Que j'honore,
 O l'honneur Orleannois !
 Vien, Audeberd, et accorde
 Sur ta corde
 Cest ornement champenois.
 Et toy, dont la docte veine
 Nous r'ameine
 Le theatre Athenien,
 Ornant de ta douce ryme
 La victime

Du prince Mycenien,
Sybilet, je te supplie,
Qu'on n'oublie
Les vœux, que lon a promis,
Le Philien nous commande,
Que lon rende
Tel devoir à ses amis.
Ces petits vers, que je jouë,
Je les vouë
A la seconde moitié,
Qui tient ma serve pensee
Enlacee
D'une immortelle amitié.
A la moitié de ma vie !
Quelle envie
J'ay d'escouter celle voix,
Voix dont les saintes merveilles
Mes oreilles
Ont ravi cent mille fois.
Lors de ta santé premiere
La lumiere
Te rendra tel à mes yeux,
Qu'une sereine journee
Retournee
Après un temps pluvieux.
Tel que l'escailleuse rouë
Dont se jouë
Le serpent, qui s'est fait beau,
Reprenant nouvelle force
Sous l'escorce
-D'une plus luisante peau.
Tel, comme la fleur mouillee
Despouillee
De son lustre plus vermeil
Repeint la premiere grace
De sa face
Aux rais du nouveau Soleil.
Alors ta lyre doree
Adoree
Et des hommes et des Dieux,
Me dira l'horreur qui couche

A la bouche
 Du grand manoir stygieux.
 Tu me descriras la rive,
 Où arrive
 La grand' troppe des esprits,
 Cependant je t'appareille
 La merveille
 De mon Sixiesme entrepris.
 Là tu reliras la tourbe,
 Qui se courbe
 Sous le sceptre Gnosien,
 Et l'autre mieux fortunee
 Destinee
 Au sejour Elysien.
 Où le harpem de Rhodope,
 Et sa troppe
 Font sous les bois verdelets,
 Ou dessus les rives molles
 Leurs caroles,
 Ou par les prez nouvellets.
 De ceste bande sacree
 Est Ascree,
 Line et le Meonien,
 Et Pindare et Stesichore,
 Et encore
 Tout le chœur Aonien.
 Une autre bande Romaine
 S'y promeine
 Par les destours plus secrez.
 Là est ta place eternelle
 Pres de celle
 De Catule aux vers sucrez.
 Pendant, avant que ta vie
 Soit ravie
 D'une plus forte langueur,
 Qu'on s'esjouysse, qu'on chante,
 Qu'on enchante
 Tout ce qui ronge le cœur.
 Jà, jà la Parque felonne
 Nous talonne,
 Et Minos n'a point appris

D'ouyr les plaintes des hommes,
Quand nous sommes
Au ranc des pasles esprits.
Stix, qui d'une courbe trace
Les embrasse,
Leur empesche le retour,
Cernant l'horreur du bas monde,
De son onde,
Par trois fois d'un triple tour.
Mais si l'homme peut revivre
Par le livre,
Ton image n'ira pas
Au rang de ces pauvres nues
Incognues,
Qui se lamentent là bas.

ODE AU PRINCE DE MELPHE

divisée en treize pauses

Voyant en ce siecle où nous sommes
 Sans faveur les plus doctes hommes,
 Les arts d'Apollon en mespris,
 Les Muses servir de risee
 Et la gloire aussi peu prisee,
 Que les vertus en peu de pris.
 Au croc, j'avois pendu ma lyre,
 Deliberé de plus ne dire
 Le los des hommes vertueux,
 Pour ne perdre plus la despence,
 Le temps, la peiné et la semence,
 En un champ si peu fructueux.
 Mais ton sçavoir admirable,
 Mais ta vertu venerable,
 Prelat des Prelats l'honneur,
 Veut que ce propos je change,
 Et veut que d'une louange
 Je soye encor le sonneur.

PAUSE I

Ta Sirene Sicilienne,
 Terre autrefois jointe à la mienne,
 Par le nœu du sang Angevin,
 M'invite à chanter avec elle
 De Melphe la gloire immortelle,
 D'un chant qui soit plus que divin.
 Le lien de l'amitié sainte,
 Qui tient si saintement estreinte
 Ton ame à ce grand Cardinal,
 Dont le nom si fameux je porte,
 Bien qu'à mon espaulé peu forte
 Ce fais soit par trop inegal.
 Ceste amitié me convie
 D'immortalizer ta vie,
 Au sein de l'eternité,
 Encor que ta renommee
 D'une aile mieux emplumee
 Vole à l'immortalité.

PAUSE II

Si je voulois suyvre Pindare
 Qui en mille discours s'égare
 Devant que venir à son point,
 Obscur je brouillerois cette Ode
 De cent propos ; mais telle mode
 De louange ne me plaist point,
 Il me plaist de chanter ta gloire
 D'un vers, lequel se face croire
 Par sa seule simplicité :
 Sans me distiller la cervelle
 Nuict et jour, pour rendre nouvelle
 Je ne sais quelle antiquité.
 Tirant d'une longue fable
 Un loz qui n'est veritable
 Pour farder l'honneur de ceux,
 Qui peints de telles louanges,
 Comme de plumes estranges,
 N'ont rien de louable en eux.

PAUSE III

Si j'avois faite de matiere
 Ou que d'une Iliade entiere
 En toy je n'eusse l'argument,
 J'irois de ton antique race
 La vertu, l'honneur, et la grace
 Rechercher sous le monument.
 Je rendrois ta gloire eternelle
 Par la louange paternelle
 Louant la magnanimité
 De ce sage et vertueux Prince
 Qui sert à ceux de sa province
 De miroir de fidelité.
 La grandeur de son courage
 Se monstra contre l'orage
 De la fortune : et sa foy
 Où tache ne s'est trouvee
 En Piedmond fust eprouvee
 Dessous l'un et l'autre Roy.

PAUSE IV

De ce bon Prince les louanges
 Volant par les bouches estranges,
 Suffiroient pour rendre eternel
 L'honneur du fils, qui de sa race
 Suyvant la vertueuse trace
 Chemine à l'honneur paternel.
 Mais, avecques le temps, j'espere
 Dresser un sepulchre à ton pere
 Et ne veut bastir ton renom
 Sur ces vertus, dont tu herites :
 Je veux sur tes propres merites
 Fonder la gloire de ton nom.
 Qui sans qu'autre la supporte
 De soy mesme est assez forte
 Pour durer contre les ans,
 Et de mille vertus pleine,
 Enfante sans nulle peine
 Mille argumens suffisans.

PAUSE V

Mais comme errant par une pree
 De diverses fleurs diapree,
 La vierge souvent n'a loisir
 Parmi tant de beautez nouvelles,
 De recognoistre les plus belles,
 Et ne sçait lesquelles choisir.
 Et comme le marchand encore
 Qui des plus beaux dons de l'aurore
 Fait un achapt, souvent se perd,
 Laisse, repret, tourne et revire,
 Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,
 Le premier qui luy est offert :
 Ainsi confus de merveilles
 Pour tant de vertus pareilles
 Qu'en toy reluyre je voy,
 Je perds toute cognoissance
 Et pauvre par l'abondance
 Ne sçay que choisir en toy.

PAUSE VI

Car si je loüe ta faconde,
 Ta grace à nulle autre seconde
 Veut estre assize au rang premier :
 Et si ta doctrine je loüe,
 Ton sens naturel ne m'advoüe
 Que je le laisse le dernier.

Si je veux loüer ta richesse,
 Ta suffisance et ta largesse
 Demandent le premier honneur :
 Et si ton bon-heur je publie,
 Ta prudence veut que je die
 Qu'elle est cause de ce bon-heur.

Si ta gravité je vante,
 Ta douceur veut que je chante
 Son merite : et si je veux
 Loüer ton Royal lignage,
 Ton plus que Royal courage
 Dit qu'il est plus genereux.

PAUSE VII

Si ta grandeur je mets en compte,
 Ta modestie qui n'a honte
 D'honorer un moindre que soy,
 Veut estre de ceste partie,
 Et dit que par la modestie
 Se cognoist la grandeur d'un Roy.

Roy vrayment se peut dire l'homme
 Qui vit à soymesme ainsi comme,
 Il te plaist vivre, et comme encor
 Nos bons vieux peres souloyent vivre,
 Avant que le fer et le cuyvre
 Eussent chassé l'argent et l'or.

Cest heur, Prelat, te fait estre
 De toy le prince et le maistre,
 Plus grand que celui qui court
 Où l'ambition le meine,
 Beant d'une attente vaine
 Apres les dieux de la court.

PAUSE VIII

De mille autres vertus cachees
 D'une chaîne d'or attachees
 Un long esquadron j'apperçoy,
 Qui de toutes pars m'environne,
 Se plaignant qu'à d'autres je donne
 Les louanges que je lui doÿ.
 Ainsi ma Muse peu discrete
 Comme dans les erreurs de Crete,
 Parmi tant de chemins tortus
 De ses pas se trouve deceüe :
 Et ne peut retrouver l'issuee
 Du labyrinth' de tes vertus.
 Afin donc que je ne r'entre
 Plus avant dedans le centre
 D'une si profonde mer,
 Muse retourne au rivage
 Et d'un plus seur navigage
 Apren ta barque à ramer.

PAUSE IX

Allon' voir ma douce compagne
 Les doux plaisirs de la campagne,
 Ses prez, ses ondes, et ses bois :
 Là nous menerons une vie
 Qui portera bien peu d'envie
 Aux delices des plus grands Rois.
 Allon' voir ce bel edifice
 Que la nature et l'artifice
 Ont embelly de cent plaisirs :
 Cest Aiz dont la belle demeure
 Peut arracher en moins d'une heure
 Nos plus ambitieux desirs.
 Là d'une plaisante peine
 Le cerf fuyant par la plaine,
 Ou le lièvre nous suyvrans :
 Là saintement solitaires,
 Loin de procez, et d'affaires,
 Heureusement nous vivrons.

PAUSE X

Là d'une Musique fournie
Nous orrons la douce harmonie,
Dont les discors melodicux
De mil' douceurs nonpareilles
Tirant l'ame par les oreilles,
Nous feront compagnons des dieux.
Après le plaisir delectable
Du luth, compagnon de la table,
Nous gousterons les doctes sons,
Les accords, la douceur, la grace,
Dont mon Caraciol efface
L'honneur des plus vielles chansons.
Soit que de sa main divine
Il touche une Ode latine,
Soit que d'une Thusque voix
Quelque beau chant il accorde,
Ou soit que changeant de corde
Il touche le luth François.

PAUSE XI

Nul mieux que luy sçait la maniere
De rendre une ame prisonniere
Au bruit de cent accords divers :
Nul encor tant que luy je prise,
Et nul tant que luy favorise
L'humble merite de mes vers.
Après que la voix de ma Muse
Nous trompant d'une douce ruse,
Aura charmé nostre soucy,
Alors de sa docte poitrine
Versant une sainte doctrine
Avec un plus grave sousry.
Il nous remplira l'oreille,
Et le cœur de la merveille
De ce grand ouvrier parfait,
Qui du vent de sa parole
Formant l'un et l'autre pole,
De rien ce grand tout a faict.

PAUSE XII

Il nous desnoura les passages
 Qui geinent les plus doctes sages
 Sans que pour la facilité
 Qui rend la chose moins obscure
 La majesté de l'escriture
 Perde rien de sa gravité.
 Et que sert d'une obscure nue
 Rendre une lumiere incognue
 Sans jamais arriver au point ?
 Que sert-il de se vouloir faire
 Emerveillable au populaire
 Par les choses qu'il n'entend point ?
 Celuy qui veut que son œuvre
 Profitable se descœuvre,
 Qu'il soit utile et plaisant :
 Ou s'il veut cacher son dire
 Sans prendre peine à escrire,
 Qu'il le cache se taisant.

PAUSE XIII

Mon Caraciol, qui n'aspire
 A ces vanitez qu'on admire
 Seulement pour l'obscurité,
 Au droit sentier nous achemine,
 Et sçait mesler en sa doctrine
 Le plaisir à l'utilité.
 Aussi le Seigneur, qui allume
 La sainte fureur de sa plume,
 Le loyer luy en donnera :
 Et la louange qu'il mesprise,
 L'ayant si justement acquise,
 Au double luy retournera.
 Chanson, qui dessus ton aile,
 Porte une gloire eternelle,
 Vole d'icy promptement
 Jusqu'à ceste humide plaine
 Qui de l'antique Sirène
 Arrouse le monument.

*A MADAME DIANE DE POITIERS**DUCHESSÉ DE VALENTINOIS*

La garde des provinces
Est en la main des Dieux,
Et l'image des Princes
Est peinte dans les cieux,
Dieu tourne à son plaisir
Les Roys, et leur desir.

Tout ce qui tient encore
Du monde la rondeur,
Sur toute chose honore
Des Princes la grandeur.
Les Roys sont oingts de Dieu,
Disoit le grand Hebieu.

Heureux est celuy donques
Qui en peut approcher,
Et plus heureux quiconques
Leur est aimable et cher.
Les cieux, dès qu'il fut né,
Cest heur luy ont donné.

La grand' main plantureuse
Des Dieux, et d'un bonheur,
Vostre naissance heureuse
Combla de cest honneur,
Seul né comme je croy,
Pour estre aymé d'un Roy.

D'un Roy tel que l'Aurore,
Et le lict du Soleil,
L'Ourse et la rive More,
N'ont point veu son pareil,
Ny ne voirront encor',
Revinst le siecle d'or.

La vertueuse grace,
En l'honneur plus qu'humain
Escript sur vostre face
D'une divine main,
De ce Roy tant exquis
Le cœeur vous ont acquis :

Que la France prospere
 D'avoir tel bien trouvé,
 Beaucoup moins Roy, que Pere,
 A toujours esprouvé :
 Et ne peut rien des Dieux
 Jamais esperer mieux.
 Heureux doncques le Prince
 D'un tel peuple Seigneur,
 Heureuse la Province
 D'avoir tel gouverneur :
 Et vous heureuse aussi
 D'en estre aymée ainsi.
 La bienheureuse France
 Jouissante du bien
 De sa longue esperance
 Ne souhaite plus rien :
 Voyant tous ces souhaits
 En vos graces parfaits.
 C'est pourquoy ceste lyre
 Cest archet et ces doigts
 Qui ont bien ozé dire
 Les louanges des Rois
 Se viennent presenter
 Pour les vostres chanter.
 Esperant qu'à la grace
 De vostre humanité
 Qui marche par la trace
 De la Divinité,
 Ne seront odieux
 Les saints presens des Dieux.
 La fille de Latonne
 Et Phœbus tout voyant,
 Sont nez du Dieu qui tonne
 D'un sceptre foudroyant,
 Phœbus de ses douceurs
 Anime les neuf Sœurs :
 Les neuf Sœurs, que Memoire
 Conceut de Jupiter,
 Pour l'immortelle gloire
 Des Princes reciter.
 Dont HENRY tient le lieu

Le premier, apres Dieu.
Les Nymphes Deliennes,
Les Nymphes, mon souci,
Les sœurs Parnassiennes,
Et les Graces aussi,
Dansent sous la clarté
De vostre deité.

Ceux dont la convoitise
Sœur de l'ambition,
Soigneusement attise
La serve affection,
Ceux-là ne goustent pas
Des Muses les appas.

L'ignorant populaire
Telle faveur n'attent,
A qui rien ne peut plaire
Sinon ce qu'il entent,
Et dont jamais les yeux
Ne s'eslevent aux cieux.

Où la chaste lumiere
De vostre luisant front
Ores se monstre entiere,
Ores en demy rond,
Sœur de l'autre flambeau
Du monde le plus beau.

C'est le Soleil de France,
Qui peut bien commander
Que l'aveugle ignorance,
Se voise desbander ;
Redonnant liberté
A la belle clarté.

Adoncques l'excellence
De ses faits tant loüez
Rompra le long silence
De mes vers enrouëz,
Si par vous j'ay tant d'heur
De plaire à sa grandeur.

Alors je n'auray crainte
Que le lyrique honneur
Sente la fiere attainte
Du mordant repreneur :

Je ne craindray l'effort
Du temps, ny de la mort.
Les harpyes friandes,
Les corbeaux affamez
A piller les viandes
Sont tous accoustumez.
Les cygnes bien-chantans
Frequentent les estangs.
Là, d'une plume franche
Sans art apparoyssant,
De couleur noire et blanche
Peindray le beau Croissant,
Les traicts, et l'arc Turquois,
Et le doré Carquois.
De ceux que Cynthe adore
L'honneur je publiroy,
Et leurs beaux noms encore
En un j'assembleray,
D'un plus ferme lien
Que le nœud Gordien.
De Boulongne rendue
Des gardes Escossois,
De Parme deffendue
Par le soldat François,
J'envoyray sur mes vers
Le bruit par l'univers.
Je diray la victoire
De la Royale main,
Qui a semé sa gloire
Sur le fleuve Germain,
Plantant le lys parmy
Les champs de l'ennemy.
Je diray que d'Auguste
Il rend le siecle heureux :
Et que son bras robuste
Sur tous chevaleureux
Anime d'un grand cœur
Le François belliqueur.
Gravant l'honneur de Gaule
D'un burin rougissant
Sur la fuyante espaule

De Cesar pallissant,
De Cesar odieux
Aux hommes et aux Dieux.
La hardie entreprise
Et les sœurs indontez
De Vandosme et de Guyse,
Y seront racontez,
Je n'oubliroy aussi
Le grand Mommoranci.
La superbe proesse
Et d'Achille et d'Hector,
La sage hardiesse
D'Ulysse, et de Nestor,
Et mille autres milliers
D'indontez Chevaliers.
Du mesme vase encores,
Où ils furent enclos,
Encloses seroyent ores
Leurs cendres et leurs los,
Si l'art des bien-disans
N'eust surmonté les ans.
Les vertus honorees
Volent jusques au ciel,
Sur les ailes dorees
Des vers plus doux que miel,
Tirant hors du tumbeau
De nous tous le plus beau.
Faites, Diane sainte,
Que ce Roy vertueux
Après la force esteincte
De Mars l'impetueux,
Escoute quelquefois
Des neuf Vierges la voix.
Les neuf Vierges honteuses
L'or ne demandent pas
Et ne sont convoiteuses
Des mendiez repas :
Un bon œil seulement
Est leur contentement.

A ELLE ENCORES

Jamais je n'auray close
La bouche à vostre honneur,
Mais plus que d'autre chose
En seray le sonneur,
Luy dressant un autel
Pour le rendre immortel.
Là des beaux vers d'Horace
Imitant les deux sons,
Pour donner plus de grace
A mes humbles chansons,
J'empliray l'univers
Du doux bruit de ces vers.
Chantez, tendres pucelles,
La sœur du Delien,
Enfans avecques elles,
Chantez le Cynthien
Chantez Latonne aussi
D'un grand Dieu le souci.
Chantez du froid Algide
Les hauts crins verdissans,
Ou sur la rive humide
Les bois s'esjouissans,
D'ombre Erymant couvert,
Ou bien Gange le verd.
Louez Tempe, et encore :
Louez plus qu'autre lieu
Ceste Isle que decore
La naissance de Dieu,
Qui porte l'Arc turquois,
La Lyre et le Carquois.
Après ceux-ci faut dire
Le Paradis d'Anet
Mais pour bien le descrire
Nommez le Dianet,
Chantez ces palais d'or,
Et ces marbres encor.
Que saint Germain on vante.

Ses ondes et ses bois,
 Que sur tous on le chante,
 Car l'Appollon François
 Entrant premier au jour,
 Toucha ce beau sejour !
 Luy à votre priere
 La peste chassera,
 Et la fureur guerriere
 Sur Charles poussera,
 Il envoyra la faim
 Au Flamant et Germain.

A LADICTE DAME

Madame, ne pensez pas
 Que Dieu qui ses graces donne,
 Faisant les uns naistre bas,
 Les autres portans couronne,
 Pour neant nous ait donné
 Ce noble esprit tant bien né,
 Ceste douceur, ceste grace,
 Ceste vertu, ce grand heur,
 Ce port et ceste grandeur
 Qu'on voit luire en vostre face.
 Ces dons il a mis en vous
 Pour ce faire en vous cognoistre,
 Et vous a fait entre nous
 Comme un miracle apparoistre,
 Afin que de ce grand Roy
 D'une inviolable foy
 Vous pensiez posseder l'ame,
 Et que son affection
 Par vostre perfection
 Bruslast d'une sainte flamme.
 Les Rois monstrent aux humains
 De Dieu l'exemple et l'image,
 Aussi dit-on qu'en ses mains
 Dieu tient des Rois le courage,
 Dont il tourne à son plaisir

Et l'amour et le desir :
 Et n'est pas en la puissance
 D'un humain entendement
 D'esbranler tant seulement
 Une Royale constance.
 Combien que ce Roy qui tient
 La plus honorable place
 De tout ce qui appartient
 A Prince de telle race,
 Soit le plus chevaleureux,
 Le plus sage, et plus heureux,
 Qui onques porta couronne :
 La vertu d'estre constant
 C'est ceste vertu pourtant
 Dont plus de gloire on luy donne.
 Madame, il a fait vers vous
 De ceste vertu la preuve,
 Et a fait cognoistre à tous
 Qu'un plus constant ne se treuve
 Estant comme le rocher
 Qui laisse bien approcher
 De soy la fureur de l'onde.
 Mais quelque assaut que souvent
 Luy donne l'onde et le vent
 Tousjours plus ferme il se fonde.
 Et en cela clairement
 Il monstre la vertu belle
 Estre le seul fondement
 De son amour immortelle,
 Laquelle il revere en vous,
 Et fait que chacun de nous
 En vous aussi la revere,
 Voyant en sa majesté
 Ceste grande fermeté,
 En son amour persevere.
 Ce sage Mommorenci,
 Ce vainqueur de la fortune,
 Pourroit tesmoigner ici
 De quelle amour non commune,
 Ce Prince a toujours aimé,
 Un serviteur estimé

Sur tous fidele à son maistre,
 Un serviteur si loyal,
 Qu'oncques serviteur Royal
 Plus loyal on ne vit estre :
 O trois, voire quatre fois
 Bienheureuse la Province
 Laquelle est sujete aux lois
 D'un si sage et vaillant Prince :
 Et vous bienheureuse aussi,
 Qui n'avez autre souci
 Que de sa grandeur prospere
 Et de voir tous ses enfans,
 En tous actes triomphans
 Un jour ressembler au pere.
 Par là vous avez acquis
 Le cœur de toute la France,
 Qui ne peut estre conquis
 Par grandeur ni par puissance
 Si on ne voit la douceur
 Jointe avecques la grandeur,
 Comme est la vostre, Madame,
 Qui est cause que chacun
 Comme un refuge commun
 En ses ennuis vous reclame.
 Aussi quelle vertu rend
 Une grandeur plus aimable,
 Qu'une bonté qui s'estend
 Envers chacun favorable ?
 Comme vous, qui n'attendez
 Qu'on vous prie : mais tendez
 A tous l'oreille desclose,
 De loin appelant celuy
 Qui monstre avoir quelque ennui
 Et de vous approcher n'oze.
 Les Rois et Princes qui sont
 Comme dieux en leurs provinces,
 Et les grands Seigneurs qui ont
 L'amour et faveur des Princes,
 Du peuple sont honorez,
 Du peuple ils sont adorez,
 S'il est permis de le dire :

Ils ont l'oreille du Roy,
 Mais tel honneur après soy
 Beaucoup de travail attire.
 Car ils tiennent ce haut lieu
 Dessus le bas populaire
 Comme ministres de Dieu,
 Et serviteurs du vulgaire :
 Aussi le peuple à bon droit
 En recompense leur doit
 Tout honneur et reverence :
 Et qui ne leur porte honneur
 Il n'offense leur grandeur,
 C'est Dieu mesme qu'il offence.

Madame, Dieu mist en vous
 Cest esprit et ceste grace,
 Et vous donna par sur tous
 Cest heur qui tout autre passe :
 A fin qu'en auctorité
 Vous mainteniez l'equité,
 L'innocence et la justice,
 Et vous monstrez bien aussi
 Que Dieu ne vous mist ici,
 Que pour le commun service.

Car la France n'a point eu,
 Qui plus les bons autorise,
 Qui plus aime la vertu,
 Qui plus le droit favorise.
 Entre tous vous advancez
 Ceux-là que vous cognoissez
 Du Roy serviteurs fideles :
 Gardant ceux qui sont absens
 Comme ceux qui sont presens
 Dessous l'ombre de vos ailes.

Mais qui pourroit seulement,
 Avecques ceste foy vive,
 Louer assez dignement
 Ceste charité naïfve ?
 Les pauvres alimentez
 Et les malades traictez
 Avecq' tant de soin et cure,
 Monstrent assez l'amitié,

La candeur et la pitié
Que vous avez de nature.
Surtout vous avez le soin
De Dieu et de son Eglise,
De vous repoussant bien loin
Toute malice et feintise,
Les meschans et vicieux
Ne plaisent point à vos yeux :
Vous n'aymez la tyrannie,
Vous n'escoutez le flatteur,
Ni le malin rapporteur,
Qui s'arme de calomnie.
Ceux qui ne sont bons à rien
Sinon à servir de nombre,
Nez à consumer le bien,
Ne vivent point sous vostre ombre.
Les mocqueurs injurieux
Sur tous vous sont odieux,
Scachant qu'aupres d'un grand Prince
Rien n'est pire qu'un mocqueur,
Ne qui plus oste le cœur
Et l'amour d'une Province.
Je ne veux pas oublier
Ceste amitié conjugale
Laquelle on doit publier
Pour la plus ferme et loyale,
Ceste humble viduité
En monstre la verité,
Qui parmi ceste hauteesse
Esgale à celle des Dieux,
Ne monstre rien à nos yeux
Qu'une couleur de tristesse.
C'est, Madame, ce qui fait
Qu'ainsi chacun vous admire
Et que d'un commun souhait
Tout bonheur on vous desire.
Que puissiez-vous longuement
Ainsi vivre heureusement
Et vostre vertu suivie
De vostre fatal bonheur
Vous vivant', ait cest honneur

De triompher de l'envie.
Si vostre grandeur adonc
Pour la plus ferme assurance
Dieu qui ne desmentit onq'
Une fidele esperance,
Un Roy dont la majesté
N'a rien de legereté
Un peuple qui vous honore,
Qui vous aime, et qui d'autant
Qu'il va vostre heur souhaitant
Souhaite le sien encore.
Si vous avez tel appuy,
Madame, devez-vous craindre
Que quelque fascheux ennuy
Vostre plaisir vienne esteindre ?
Quel desastre, tant soit fort,
Jamais vous peut faire tort ?
Vivez doncques asseuree
Malgré le fort envieux,
Que tout ce qui vient des cieus
Est d'éternelle duree.
Quant à l'injure des ans,
Si France me daignoit mettre
Au ranc de ses mieux disans,
Je m'oserois bien promettre
De bastir à vostre nom
Un œuvre de tel renom
Que vostre Anet admirable
Auquel se voit imité
Tout l'art de l'antiquité,
Ne seroit point plus durable.
Si est-ce, tel que je suis,
Que vous ayant pour escorte,
De moy promettre je puis
Que j'ay l'espaule assez forte
Pour porter au ciel le bruit
De vostre vertu qui luit
Aussi claire entre les Dames
Que celle, qui sur le front
Porte vostre demi-rond,
Luit sur les celestes flammes.

Vrayment ingrat je serois,
Et pis, si pis se peut dire,
Si vos vertus je taisois
Dessus les nerfs de ma Lyre,
Ayant receu tant d'honneur,
Tant de grace et de faveur,
De vous, qui sans mon merite
Mesme estant de vous bien loin,
Avez daigné prendre soin
De ma fortune petite.

Aussi tant que je vivray,
J'en garderay la memoire,
Et rien de beau n'escriray,
Qui ne soit à vostre gloire
Comme celle, à qui je doy
Mes vers, mon esprit et moy,
Vous seule estant la premiere,
Qui à fin de me hausser
Daignastes bien abbaïsser
Dessus moy vostre lumiere.

Si je voulois m'amuser
Au nom dont on vous appelle,
Ou si je voulois user
D'autre invention nouvelle,
D'ars, et traicts j'enrichirois
Cest œuvre, et le remplirois
De mainte et de mainte fable :
Mais rien de vous je ne veux
Tesmoigner à nos nepveux,
Qui tout ne soit veritable.

Je ne suis point inventeur
D'un tas de fables frivoles,
Et d'artifice menteur
Ne farde point mes paroles,
Cela que j'escris de vous,
Est en la bouche de tous,
Mais à fin que d'âge en âge
Ceste vive verité
Passe à la posterité,
J'en porte ici tesmoignage.

EN LA PERSONNE
de ladicte dame

Le Dieu qui s'est fait de mon cœur
Par moymesmes le seul vainqueur,
Ne me fait point d'outrage :
Il est humain et gracieux
Et comme l'autre vicieux
N'est aveugle et volage.

Il est en sa perfection,
Et tel en mon affection,
Qu'au ciel on le doit croire :
Il est tout bon, il est tout beau,
Et le feu de son clair flambeau
N'a point la flamme noire.

Il est de soymesmes content,
Et rien plus qu'il ne pretend,
Mais tout en soy abonde :
Il est son accomplissement,
Sa fin et son commencement,
Comme la forme ronde.

Aussi à sa suite il n'a point
Ce fol desir qui les cœurs poingt,
Le soupçon ni l'envie :
Il n'est ni double ni trompeur,
Et d'une miserable peur
Ne tourmente ma vie.

Il ne craint la desloyauté,
Et n'a souci de la beauté,
Qui du vice est amie ;
Le temps ne luy peut faire tort,
Encores moins le faux rapport
D'une langue ennemie.

Si doncques mon amour est tel
Et mon sujet est immortel
De qui me doy-je craindre ?
La nue s'oppose au Soleil,
Mais son lustre est tousjours pareil,
Et ne se peut esteindre ;
Plusieurs me grondent de loin.

Mais celuy qui de tout a soin,
 Y a donné bon ordre :
 Ils sont comme chiens qui de nuict,
 Abboient la Lune qui luit
 Et ne la peuvent mordre.

CHANSON

Tristes souspirs, messagers de mon âme,
 Puisque n'ay plus le parler, ni les yeux,
 Si vostre ardeur vient d'une sainte flamme,
 Et ne tient rien de l'amour vicieux,
 En attendant de la faveur des cieux,
 Le bien que seul vous devez requerir,
 Puisqu'en luy gist tout mon plus et mon mieux
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si cestui-là qui tant sienne m'a faite,
 Qu'à moy ne suis pour estre toute a luy,
 Est la personne au monde plus parfaite,
 Et le plus grand qui se trouve aujourd'huy,
 S'il est mon tout, et brief s'il est celuy,
 Qui seul me peut de la mort recourir,
 Chastes souspirs, tesmoins de mon ennuy,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si c'est celuy qui depuis son enfance
 A la vertu s'est si fort adonné,
 Que quand royal ne seroit de naissance,
 Digne seroit d'estre Roy couronné :
 S'il est parfait, si depuis qu'il est né
 Il n'a tasché qu'à vertu acquerir,
 S'il est vaillant, sage et bien fortuné,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

S'il est adroit, si c'est le plus beau Prince,
 Qu'on vit jamais, et du plus doux maintien,
 S'il aime Dieu, s'il aime sa province,
 Et s'il est Roy sur tous Rois treschrestien,
 Si juste il veut que chacun ait le sien
 Et s'il est né pour la vertu cherir.
 S'il est des siens l'esperance et soustien,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si d'Alexandre il a la hardiesse,
 Si d'Annibal la grand' dexterité,
 De Scipion la constance et sagesse,
 Et de Cesar la grand' celerité :
 Si de son cœur la magnanimité
 Sur tous les Rois le doit faire florir,
 S'il a cest heur, et plus grand meritè,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

S'il s'est trouvé en tous les camps de France
 Depuis quinze ans, et s'il a si souvent
 Comme le moindre espruvé sa vaillance,
 Au froid, au chaud, à la pluye et au vent,
 Si en dix ans d'un bonheur le suyvant
 Il a plus fait pour honneur conquerir,
 Qu'autre n'a fait durant tout son vivant,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si sa vertu a dontè la fortune,
 S'il a repris aux cheveux le bonheur,
 Qui d'une trace aux autres noms commune
 L'a fait monter au beau temple d'honneur,
 S'il est de soy, et des autres vainqueur,
 S'il veut en paix sa province nourrir,
 S'il a des siens et le cotps, et le cœur,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si un tel Prince a daigné sa hauteesse
 Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,
 Tant abbaïsser devers ma petitesse,
 Que l'honorer de l'amitié d'un Roy,
 S'il a cogneu que l'amour et la foy
 Sont les beautez qui ne peuvent perir,
 Si son plaisir seul me donne la loy,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Si j'ai usé de sa faveur et grace,
 Pour la raison, le droit et l'equité,
 Si sa grandeur et celle de sa race
 Plus que mon bien j'ay tousjours souhaité,
 Si pour luy voir l'heur qu'il a meritè,
 A mille morts je ne craindrois offrir
 Moy, et les miens, et ma posterité,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

S'il sçait qu'au cœur j'ay sa figure enclose,

Sa bonne grace, et sa perfection,
 Que nuit et jour je ne songe autre chose,
 Qu'il est le but de mon affection.
 Si ne le voir m'est une passion,
 Plus que la mort rigoureuse à souffrir,
 S'il a de moy quelque compassion,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

S'il sçait qu'ici je ne desire vivre
 Que pour luy seul, et que l'ayant perdu,
 Je ne voudrois un seul jour le survivre,
 Que mon esprit au sien ne fust rendu,
 Si son retour si longtemps attendu,
 (Espoir qui seul me garde de perir)
 Doit rapporter mon bonheur pretendu,
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

Mais si par mort, ou par quelque disgrâce
 Par quelque envie, ou quelque faux rapport,
 M'est denié l'heur de revoir sa face,
 (Penser qui seul m'est pire que la mort)
 Plustot que voir un si malheureux sort,
 Tristes souspirs, qui mon deuil entendez,
 Puisqu'ici bas je n'ay plus de confort,
 Montez au ciel et là haut m'attendez.

S'il croit qu'ici sans l'heur de sa presence
 Tout ce que peut l'humain entendement
 S'imaginer de mondaine affluence,
 Tout le plaisir, tout le contentement,
 Et tous les biens qui sous le firmament
 Sont aux humains le plus recommandez,
 Me puissent plaire une heure seulement,
 Montez au ciel et là haut m'attendez.

Si je dois craindre une beauté fragile,
 Un beau semblant tout autre que le cœur,
 Une jeunesse inconstante et mobile,
 Un faux souspir, une feinte langueur,
 Si le ciel veut m'user de sa rigueur,
 Si contre moy les astres sont bandez,
 Si le destin de l'amour est vainqueur,
 Montez au ciel et là haut m'attendez.

Doncques souspirs, tesmoins de ma pensee,
 Qui son retour ou ma mort demandez,

Si mon amour n'est point recompensee,
 Montez au ciel et là haut m'attendez :
 Mais si l'honneur, seul but où vous tendez,
 Et la vertu vous doyvent secourir,
 En attendant l'heur que vous pretendez
 Tournez à moy, je ne veux plus mourir.

CHANSON

pour Mad. la Maresch. de S. A

Je ne puis dissimuler
 L'amitié que tant je prise,
 Aussi ne veux-je celer,
 Qu'en prenant je ne sois prise :
 Puisqu'amour m'a fait cognoistre
 Que l'honneur en est le maistre,
 Je n'ay crainte qu'on la voye,
 Et veux bien que chacun l'oye.
 Car ce qui est louable à le penser,
 Ne doit point l'œil ni l'oreille offenser.

Ce n'est folle affection
 Qui me tient en servitude,
 Mais une obligation
 Pour fuir ingratitude :
 Ne pensez donc que j'offence
 Ni moy ni ma conscience,
 Quand un tel ami s'honore,
 Ou plustôt quand je l'adore.
 Car sa vertu ne se doit moins aimer,
 Qu'ingratitude accuser ou blasmer.

Je laisseray donc parler
 Ceux qui font de moy leur compte,
 Un poinct me peut consoler
 Que ne puis recevoir honte :
 De leurs langues je me garde
 Ayant honneur sous ma garde,
 Celuy qui aimer me daigne
 Me conduit sous son enseigne,
 Et a bon droit celuy qui garde honneur,
 Car il est peinct au vif dedans mon cœur.

RESPONSE FAICTE
par la Royne de Navarre

Amour contre amour querelle
Si par double effet contraire
Le mien lon me vient soustraire,
A l'honneur d'honneur j'appelle.
Sotte amour et ignorance
Aveuglent une cervelle,
Et font qu'un songe on revelle
En lieu de vraye apparence.
Celle qui fait tant sa gloire
D'aimer, aussi d'estre aimée,
Feroit feu apres fumée,
S'elle me le faisoit croire.
Mais le saint où elle voüe
A mon offrande receuë
Et ma fermeté cogneuë
Qui fait qu'ailleurs ne se louë.

A PIERRE DE RONSARD

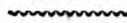
Ronsard, la plus grand' part de notre docte bande,
Ei de mon àme encor la partie plus grande,
A qui doit nostre Lyre et son archet Thebain,
Et les nerfs de son fust remonté par ta main,
France, mere des arts, France te retient ores,
Et te retient la court de mon grand Prince encores :
Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant
Va d'une docte voix tes doctes vers tonnans,
Carles des Muses prestre, à qui la vierge sage
A d'un franc naturel façonné le courage,
Par luy tu es aimé des Princes et du Roy,
Et par luy l'envieux ne mesdit plus de toy,
O bienheureux celuy, lequel durant sa vie,
Au gré de tout le monde a surmonté l'envie :
Comme Hercule tu as ce fier monstre donté
Les peuples, et les Rois avant de ton costé.
Courage donc, Ronsard, la victoire te donne
Pour enlacer ton front, la plus docte couronne,
La troppe de Phœbus se dresse à ton honneur,
Et Phœbus te fait seoir au milieu de son chœur,
Comme à l'entour de luy Orphé tient amusee
S'estonnant de le voir, la grand' bande Elysee.
Qui vit doncques, Ronsard, plus que toy bienheureux
Plus aise et plus content ? Or le dos plantureux
De ton vineux Sabut, ore la teste peincte
De Braie te retient, or ta Gastine sainte,
Et les Nymphes du Loyr apres toy vont sonnans.
Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnans.

Nymphes heureuses, vous à qui la nuit aggree
 Mener sous tel sonneur vostre danse sacree.
 Il hante vos forests sans crainte et sans souci ;
 Vos antres, vos rochers, et vos fleuves aussi.
 Nous chetifs cependant, auxquels le ciel fait guerre
 Fuyons la pauvreté et par mer et par terre :
 Mais l'importun souci qui nous suit pas à pas,
 Et par terre et par mer, nous ne le suivons pas.
 Las où est ce grand cœur indontable : où est ores
 Ce mespris de fortune et ce desir encores
 De l'immortalité ? quand mon vol se guidoit
 DE Cyrre jusqu'au ciel où Phœbus me guidoit ?
 Et quand, suivant tes pas, je desdaignois la tourbe
 Qui d'un humble souci vers la terre se courbe.
 Or je languis oysif, et d'un somme oublieux,
 Sans quasi le sentir je sens presser mes yeux.
 Cyrre plus ne me plaist, ni Permesse, et mon ame
 Ne ressent plus l'ardeur de la premiere flamme.
 Mais de quoy sert le soin ? et de quoy sert la peur
 Qui sans occasion nous tourmente le cœur ?
 Heureux quand les douceurs de ma terre Angevine
 M'allaictoient au gyron de la Muse divine !
 Laquelle entre ses bras mollement te receut
 Des que ton œil, Ronsard, la lumière apperceut,
 Et dit en sousriant : Enfant, prens accroissance,
 Puisque tu es, dit-elle, à moy des ta naissance.
 Elle mesme deslors, loin du peuple ocieux,
 Te monstra le chemin pour t'en aller aux cieux,
 Et fit descendre encor de leur jumelle croupe,
 Dessus ton petit Locr les sœurs de Calliope,
 Où chantant tes amours, ores tu fais l'honneur
 De ta Cassandre egal au Florentin sonneur :
 Or' imitant Pindare, aux accords de ta lyre,
 Des hommes la louange et des Dieux tu fais dire :
 Et ne te fasche point, d'un son plus adouci,
 Contrefaire un Catulle et un Tibulle aussi.
 Bref tout ce que tu fais (car quoy que Ronsard face
 Ronsard ne perd point temps) a tousjours bonne grace
 Soit que des vers sans loy tu accordes les sons,
 Ou soit que tu t'esgaye' en rustiques chansons,
 Je dy le moins de toy. Toute la Cour te vante.
 Pour Francus ; pour Francus toute France te chante :
 Et chante jusqu'icy le Tybre aux flots tortus
 En son cours jaunissant l'honneur de ton Francus.
 Sus donques cependant que le Dieu de ta lyre
 De ta sainte fureur heureusement t'inspire,
 Escry, ose, et fay tant, Ronsard, à ceste fois,
 Que le Grec et Latin cede à nostre François.



LES AMOURS

DE J. DU BELLAY



I

Me souhaitant de vostre amour espris,
Vous souhaitez en moy la mesme audace
D'un Orion, qu'une nuë j'embrasse,
Ou que pour cerfs de mes chiens je sois pris.
Vous souhaitez que de fureur surpris
J'augmente encor' les sepulchres de Thrace,
Que de mon nom la mer nommer je face,
Ou que je sois ce Chartier mal appris.
Vous souhaitez mon cœur ambicieux
D'une faveur qui n'appartient qu'aux Dieux
Mais si tel fruit vient d'entreprises telles,
Souhaitez-moy entreprise moins folle,
Ou si au ciel il vous plaist que je vole,
Pour y voler souhaitez-moy des ailes,

II

Si ceste grace en vous seule imprimée
Louer pouvoir autant qu'elle est louable,
Et si autant que vous estes aimable
Autant de moy vous pouviez estre aimec :
Bien peu seroit ceste Laure estimée
Après de vous trop plus qu'elle estimable,
Et du Toscan le feu vingt ans durable
Après du mien ne seroit que fumée :
Mais au premier nul ne pourroit atteindre
Et le second qui bien plus est à craindre,

Ne seroit rien qu'une espérance vaine.
 Ce souhait donq' qu'il vous plaist de me faire,
 Trop plus qu'à moy à la France doit plaire,
 Pour le plaisir qu'elle auroit de ma peine.

III

Je ne voudrois de vous estre enflammé
 Me cognoissant de si peu de valeur,
 Mais je voudrois que cest heureux malheur
 D'un plus scavant eust le cœur allumé.
 Car s'il estoit autant de vous aimé
 Qu'en vous loüant celuy seroit d'honneur
 La France auroit sa part en ce bonheur,
 Et vostre los seroit partout semé.
 Je ferois voir tout ce que l'amour peut
 Dessus nos cœurs, et le ciel quand il veut
 Former ici une parfaite Dame.
 Mais pour louer telle perfection,
 Il me faudroit pareille affection
 Que ceste-là qui le Petrarque enflamme.

IV

Si la beauté permettoit d'estre aymee
 En si haut lieu d'un tel cœur que le mien,
 Sans me vanter, dire j'oserois bien,
 Qu'oncques beauté ne fut plus estimee :
 Non que le vol de ma plume animee
 Soit pour tenter un vol Icarien,
 Mais vous louant elle ne craindroit rien,
 Si de faveur elle estoit emplumee.
 Qui voudroit donc un tel Phœnix louer,
 Il vous faudroit pour vostre l'advouër,
 Luy inspirant la force et le courage,
 Ou bien faudroit qu'il tint le mesme rang
 De cest esprit, honneur de vostre sang,
 Qui fut nommé le Phœnix de son aage.

V

Lorsqu'Apollon vient troubler sa prestresse
De son divin et saint affolement,
Son teinct, sa voix, il charge horriblement
Et de mortel en elle rien ne laisse :
Mais aussi tost que ceste fureur cesse,
Son estomac enflé divinement
Devient rassis et tout soudainement
Sa deité sous silence elle presse.
Et nul ne peut de l'Amour bien chanter
Si quelque object ne se vient presenter,
Donc s'il vous plaist que vos beautez je vante
Affolez moy de ceste douce erreur,
Et m'inspirant une sainte fureur,
Ouvrez ma bouche, à fin qu'elle vous chante.

VI

Si des neuf sœurs j'avois l'art mieux appris,
Plus sobrement je voudrois en escrire,
Pour me donner occasion de dire
Que mon sçavoir je mets à trop haut pris.
Je diray donc sans peur d'estre repris
De me vanter, qu'au mestier de la lyre
Je ne suis pas le meilleur, ny le pire,
De ceux qu'on nomme entre les bons esprits.
Mais si j'avois en l'art de Poësie
Pour argument une beauté choisie,
Qui fust autant que la vostre louable,
Je n'oserois promettre de chanter
Je ne scay quoy, qui pourroit contenter,
Si mon labeur luy estoit agreable.

VII

Bien qu'imparfait, j'ay toutefois des yeux,
Non pour juger de vous parfaitement,
Mais comme peut l'humain entendement
Juger à l'œil de la beauté des Cieux :

Bien qu'ignorant je n'aye receu des Dieux
 L'art et sçavoir d'escrire doctement,
 Si donnez vous suffisant argument
 De vous louer aux moins ingenieux :
 Bien que mon sens transporter ne me laisse,
 Si ay-je bien pourtant la hardiesse
 D'oser aymer une beauté parfaite :
 Et qui voudroit telle amour me deffendre,
 Cela feroit contre un Dieu entreprendre,
 Contre lequel Loy ne peut estre faite.

VIII

Combien qu'amour soit de telle nature
 Qu'il n'a respect à la condition,
 Mais par l'object d'une perfection
 Où il luy plaist fait sentir sa peinture :
 Combien qu'il prenne en nos cœurs nourriture
 De vraye, pure et simple affection,
 Ne tenant rien de ceste fiction
 Qu'on attribue à l'Amour en peinture :
 Combien encor' qu'il nous esleve aux cieus,
 Le mien pourtant n'est si audacieus,
 Que d'aspirer où il ne peut ataindre.
 Et quand si haut il me voudroit guider,
 D'un contre amour je le voudrois brider,
 Si par amour amour se peut contraindre.

IX

Cinq et cinq ans sont jà coulez derriere,
 Que de l'amour argument je n'ay pris,
 Et que du tout au cours de tels escrits
 Jusques ici j'ay fermé la barriere.
 Et revoici qu'en la mesme carriere,
 Sans y penser, je me trouve surpris,
 Non moins ardent d'y gagner quelque pris
 Qu'en la fureur de ma course premiere.
 Il est bien vray que l'aage et les ennuis
 Et les travaux, dont chargé je me suis,

Ne tardoyent lors mes deux plantes isnelles :
 Mais de bon cœur j'ay fait un tel recueil,
 Que seulement la faveur d'un bon œil
 A mes talons adjousteroit des ailes

X

Vous avez bien cest angelique face,
 Ce front serain, et ces celestes yeux,
 Que Laure avoit, et si avez bien mieux :
 Portant le nom d'une plus noble race.
 Mais je n'ay pas ceste divine grace,
 Ces hauts discours, ces traits ingenieux,
 Qu'avoit Petrarque, et moins audacieux,
 Mon vol aussi tire une aile plus basse.
 Pourquoi de moy avous donc souhaitté
 D'estre sacree à l'immortalité
 Si vostre nom d'un seul Petrarque est digne :
 Je ne scay pas d'où vient ce desir-là,
 Fors qu'il vous plaist nous monstrier par cela,
 Que d'un Corbeau vous pouvez faire un Cygne.

XI

Que d'Apollon vous rymiez les douceurs,
 Et ceux auxquels nom de sçavant on donne,
 Il ne faut point que cela nous estonne,
 Vous le tenez de vos predecesseurs.
 Lesquels combien qu'ils fussent possesseurs,
 D'un grand estat, n'ont tant suivy Bellonne,
 Que sur l'armet ils n'ayent mis la couronne
 Qui ceint le front des neuf sçavantes sœurs.
 Et vous suyvant le trac de vos Ayeux,
 Ne desdaignez les sons melodieux
 Que nous apprent ceste troppe sçavante,
 De là vous vient ce genereux desir,
 D'avoir voulu un Poëte choisir,
 Qui vous peut faire à tout jamais vivante.

XII

Si un souhait qui m'a touché l'oreille
 A peu si bien mon esprit enchanter,
 Qu'il a contraint ma bouche de chanter
 D'un si doux mot la douceur n'empareille :
 Combien ce Dieu qui nos esprits resveille,
 Faisant plus haut mes desirs attenter,
 Feroit aussi plus hautement chanter
 Ce qui de soy annonce sa merveille ?
 Je n'eusse creu qu'une telle douceur
 Eust peu tirer si doucement un cœur
 Qui si long temps n'a bougé d'une place.
 Mais or' je croy ce qu'on dit d'Arion,
 Mais or' je croy ce qu'on dit d'Amphion,
 Et ce qu'on dit du grand Prestre de Thrace.

XIII

Comme souvent des prochaines fougeres
 Le feu s'attache aux buissons, et souvent
 Jusques aux bleds, par la fureur du vent,
 Pousse le cours de ses flammes legeres :
 Et comme encor' ces flammes passageres
 Par tout le bois trainent, en se suivant,
 Le feu qu'au pied d'un chesne auparavant
 Avoyent laissé les peu cautes bergeres :
 Ainsi l'amour d'un tel commencement
 Prend bien souvent un grand accroissement ;
 Il vaut donc mieux ma plume ici contraindre
 Que d'imiter un homme sans raison,
 Qui se jouant de sa propre maison,
 Y met un feu qui ne se peut esteindre.

XIV

Voyez, Amants, comment ce petit Dieu
 Traitte nos cœurs sur la fleur de mon aage !
 Amour tout seul regnoit en mon courage,
 Et n'y avoit la raison point de lieu :

Puis, quand cest aage, augmentant peu à peu
 Vint sur ce poinct, où l'homme est le pus sage.
 D'autant qu'en moy croissoit sens et usage,
 D'autant aussi decroissoit ce doux feu.
 Ores mes ans tendans sur la vieillesse,
 Voyez comment la raison nous delaisse
 Plus que jamais je sens ce feu d'amour.
 L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
 Sur le midi plus petit apparoistre,
 Puis s'augmenter devers la fin du jour.

XV

Pour tant d'ennuis que j'ay soufferts, Madame,
 Pour vostre amour depuis cinq ou six ans,
 Pour tant de pleurs et de souspirs cuisans,
 Que j'ay tirez du plus profond de l'ame,
 Je demandois ce baiser qui sans blasme,
 Sans jalousie ou peur des mesdisans,
 (Fureur commune entre les Courtisans)
 Se peut donner de toute honneste Dame.
 Mais vous m'avez, soit par vostre rigueur,
 Soit par pitié, ayant peut estre peur,
 Qu'en vous baisant mon âme fust ravie,
 Nié ce bien, hélas ! si c'est pitié
 N'en usez point envers mon amitié,
 Car telle mort me plaist mieux que la vie.

XVI

Bien que le Dieu des autres messenger,
 Avec l'esprit dont il vous fit largesse,
 Ait mis en vous sous ce front de Deesse
 Je ne sçay quoy d'inconstant et leger :
 Bien que soyez comme ce passager
 Oyseau sans pieds, qui volette sans cesse.
 Si par la pluye ou par la neige espaisse
 Il n'est contraint à terre se ranger :
 Je priray tant le Dieu, qui vous a faicte
 En tout le reste excellente et parfaicte,

Qu'il osterà cette imperfection :
 Et verseray des pleurs un tel orage,
 Qu'il contraindra vostre amour trop volage
 De s'arrester sur mon affection.

XVII

Le ciel ne pouvoit mieux nous monstrer son sçavoir,
 Qui en vous formant, Madame, et si sage et si belle,
 Et qu'en vous departant de grace naturelle
 Autant qu'une Deesse en pourroit mesme avoir.
 Mais si vous faisant telle, au Monde il a fait voir,
 En un sujet mortel sa puissance immortelle,
 Vous reserrant ainsi en prison si cruelle,
 Il a fait son envie esgale à son pouvoir
 Las, qu'est-ce que j'ay dit ? ce n'est pas par envie,
 Que vostre liberté le Ciel vous a ravie,
 Plustot pour nostre bien il vous cache à nos yeux.
 Car qui verroit de pres vostre celeste face,
 Feroit son Paradis en ceste terre basse,
 Et ne voudroit jamais l'aller chercher aux cieux.

XVIII

Ne vous estonnez point que d'un si beau visage,
 On soit ainsi soigneux. L'homme avaricieux
 Garde avecques le soin son thresor precieux,
 Son thresor impossible, et n'en a point l'usage.
 Consolez-vous plus tost et de vostre dommage
 Tirez quelque profit, cognoissant que les Dieux
 Comme un rare thresor, vous cachant à nos yeux
 De vos rares vertus nous donnent tesmoignage.
 S'il n'est permis au corps jouir de sa clarté,
 Le Cœur qui avec foy porte sa liberté,
 Doit comme vertueux maintenir sa franchise
 Et qui sçait si l'amour, sçachant que le plaisir
 Qui plus est deffendu donne plus de desir,
 Pour captiver autrui en prison vous a mise ?

XIX

Non, que je croy qu'Amour se soit vangé de vous,
 Pour ce que de rigueur vous soyez trop armee,
 Les Dieux ne vous ont point si parfaite formee
 Pour armer de rigueur un visage si doux :
 Mais je croy que l'Amour vous cache ainsi de nous,
 Pour ce qu'une beauté si digne d'estre aimee
 Avecques trop de soin ne peut estre enfermee,
 Et que de vous, Madame, il est mesme jaloux.
 Il est jaloux de vous, ou vous veut faire entendre
 Cela qu'en liberté vous n'eussiez sçeu comprendre
 Combien est ennuyeuse une captivité,
 Afin qu'esgalement et belle et pitoyable,
 Vous traictiez doucement un captif miserable
 Qui a par vos beaux yeux perdu sa liberté !

XX

Je ne souhaite point me pouvoir transformer,
 Comme fit Juppiter en pluye jaunissante,
 Pour escouler en vous d'une trace glissante
 Cest ardeur qui me fait en cendre consommer.
 L'or peut un huis de fer (ce dit-on) deffermer,
 Et la force est trop plus que la foudre puissante :
 La force donte tout, mais elle est languissante
 Contre un cœur qui pour l'or n'est appris à aimer.
 Je souhaite plustost pour voir ce beau visage
 Où le ciel a posé son plus parfait ouvrage
 L'anneau qui fit en Roy transformer un Berger.
 Car je ne voudrois pas, vous ayant favorable
 Changer ma pauvreté en un sceptre honorable
 Non pas mesmes au Ciel ma fortune changer.

XXI

Pasle est la Mort : de pasleur est depeinte
 Ceste beauté qui sur tout autre excelle,
 Tout meurt par mort, tout meurt pour l'amour d'elle,
 Ou moins qu'en mort n'est l'esperance esteinte.

Froide est la mort : elle est de neige ceincte,
 Et comme neige est toujours pure et belle :
 Comme la mort elle est sourde et cruelle,
 Et de pitié, non plus qu'elle est attaincte.
 On peint la mort sans yeux : mais ceste-ci
 Est cler-voyante, et plus cruelle aussi,
 Paissant ses yeux de voir nostre martyrte :
 Et si ne va le penser effroyant,
 Comme la mort, mais fait qu'en la voyant
 Tout gentil cœur si douce mort desire.

XXII

Emerveillé désormais je veux croire
 Ce que l'on dit d'Orphee et d'Amphion :
 Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,
 Ne me sera plus fable, mais histoire :
 Puis que le lut dessous ta main d'yvoire
 Cause en nos cœurs pareille affection,
 Ayant atteint à la perfection
 Du plus bel arc des filles de Memoire.
 Rien que douceur ne resonance ta voix
 Rien que divin ne fredonnent tes doigts,
 Et rien qu'honneur ton visage ne porte :
 Dans tes yeux luit le brandon de Cypris
 De ton amour l'Amour mesme est espris
 Et qui te voit, voit la haine en toy morte.

XXIII

Ces deux beaux yeux dont mon cœur jouissoit
 Pourquoi de moy s'eslongne leur lumiere ?
 Qui m'a privé de la clarté premiere
 Du beau soleil où mon œil le dressoit ?
 Où est ce front qui mon dueil appaisoit,
 Ce front serain ? ceste honneste maniere
 Qui retenoit mon ame prisonniere,
 Et d'un doux feu saintement l'embrasoit ?
 O chastes yeux ! ô soleil dont mon ame
 D'amour, de grace, et de vertu s'enflamme !

O front divin ! o gestes pleins d'honneur !
 Quand vous verray-je ? hélas, et quand sera-ce,
 Que d'approcher, d'apaiser ma douleur,
 Et d'arbre encor, vous me ferez la grace ?

XXIV

Bien que je semble à ceux qui sont sous terre
 N'ayant aucun sentiment ni pouvoir,
 Ne laissez pas s'il vous plaist de me voir,
 Vous verrez bien une image de pierre.
 Si cest humeur qui l'oreille me serre
 Ne me permet autre bien recevoir,
 L'œil qui fera d'autant plus son devoir
 Vous respondra, si vous daignez l'enquerre :
 Il vous dira qu'amour avec son traict,
 M'a si avant engravé le pourtraict
 De vos beautez chef d'œuvre de Nature,
 Qu'un diamant autre taille prendroit
 Plus volontiers que mon cœur ne voudroit
 Se transformer en une autre figure.

XXV

Comme l'on dit que la felicité
 De ces esprits qui au ciel ont leur place,
 Gist seulement à voir de Dieu la face,
 Et se mirer en son eternité :
 Ainsi l'amant, qui la divinité
 De son object tant seulement embrasse,
 Comme eslevé de ceste terre basse,
 Ne pense plus en autre deité.
 C'est ce qui fait que mon âme ravie
 De contempler a conceu telle envie,
 Ceste beauté, seul miroir de mes yeux :
 Ceste beauté, dont la sainte merveille,
 Sans le plaisir qu'on reçoit par l'oreille,
 Me peut donner tous les plaisirs des Dieux.

XXVI

Quand je pouvois (ce qu'ores je ne puis)
 Gouster le miel de ce tant doux langage,
 Vous me cachiez ce celeste visage,
 Et ses beaux yeux dont esclave je suis.
 Et maintenant que mes tristes ennuis,
 Me font plus sourd qu'un essourdi rivage,
 Vous souhaitez voir une froide image
 Errant au front des eternelles nuicts.
 O quel malheur, ô quelle estrange peine !
 Je puis bien voir, comme en peinture vaine,
 Ce qui ne sert qu'à me faire mourir.
 Je puis toucher ceste main blanche et tendre,
 Voir ces beaux yeux, mais je ne puis entendre
 Ce doux parler qui me peut secourir.

XXVII

J'ay de vous voir beaucoup plus grand envie,
 Qu'un prisonnier de voir sa liberté
 Ni qu'un aveugle a de voir la clarté,
 Ni qu'un mourant de se revoir en vie.
 Amour le veut, mon desir m'y convie,
 Mais quelque dieu ou quelque astre irrité,
 M'a, sans avoir ce malheur merité,
 De vous ouïr la puissance ravie.
 Je puis bien voir ceste grande beauté,
 Mais je ne puis, ô quelle cruauté !
 Ouïr la voix d'une si belle Dame.
 Helas ! Amour, le plus puissant des Dieux,
 Rends moy l'ouye, et m'aveugle les yeux,
 Car je la vois assez des yeux de l'ame.

XXVIII

Vous m'asseurez de me pouvoir guerir,
 Du mal qui rend mon oreille essourdie,
 O plaisant mal ! ô douce maladie,
 Si tel remede il me faut requerir !

J'aymerois mieux de ceste main mourir,
De ceste main qui m'a l'ame ravie,
Que recevoir de tout autre la vie,
Si autre main me pouvoit secourir.
Faites-moy doncq, ceste voix escouter,
Dont la douceur j'aimerois mieux gouter,
Que d'Orpheus la harpe chanteresse :
Ou s'il vous plaist me rendre plus heureux,
Guarissez moy de ce mal doucereux
Que cause l'œil d'une belle Maistresse.

XXIX

Je n'ay le cœur estreint de telle glace
Combien que sourd vous me voyez ainsi,
Qu'un marbre froid, qu'un rocher endurci,
Lequel jamais n'a bougé de sa place.
Et toutefois le saint harpeur de Thrace,
Par les accords de son luth adouci,
Jadis aux bois, et aux rochers aussi,
Comme l'on dit fit bien suyvre sa trace.
Ne doutez donc, que je ne vous entende,
Bien que ma voix responce ne vous rende,
Pour n'usurper sur mes yeux ce devoir.
De vostre voix les douceurs n'ompareilles,
A mon esprit donneront des oreilles,
Pour vos propos saintement concevoir.



TREIZE SONNETS
DE L'HONNESTE AMOUR



I

Comme en l'object d'une vaine peinture
Je repaisoy plus l'esprit que le cœur,
A contempler du celeste vainqueur
La non encor' bien comprise nature :
Je projettoy sous feinte couverture
Les premiers traicts de sa douce rigueur,
Mieux figurant la mort de sa vigueur,
Qu'imaginant le vif de sa poincture.
Quand les saints vœux de mon humble vouloir
Ne furent mis du tout en nonchaloir
Au paradis du Dieu de ma victoire.
Ou de sa main ce divin guerdonneur
M'a consacré prestre de son HONNEUR,
Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

II

Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez
Ni ce beau front, qui l'honneur mesme honore :
Ce ne sont pas les deux archets encore
De ces beaux yeux de cent yeux adorez :
Ce ne sont pas les deux brins colorez
De ce coral : ces lèvres que j'adore.
Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,
Ni autre object des cœurs enamourez,
Ce ne sont pas ni ces lis, ni ces roses,
Ni ces deux rangs de perles si bien closes,

C'est cest esprit, rare present des cieux,
 Dont la beauté de cent graces pourveüe
 Perce mon ame, et mon cœur, et mes yeux,
 Par les rayons de sa poignante veüe.

III

Je ne me plains de mes yeux trop experts,
 Ni de mon cœur trop leger à les croire,
 Puisqu'en fermant à si haute victoire
 Ma liberté si franchement je pers.
 Amour qui voit tous mes secrets ouverts,
 Me fait penser au grand heur de ma gloire,
 Lorsque je peins au tableau de Memoire
 Vostre beauté le seul beau de mes vers,
 Mais si ce beau un fol desir m'apporte
 Vostre vertu plus que la beauté forte
 Le coupe au pié, et veut qu'un plus grand bien
 Prenne en mon cœur une accroissance pleine,
 Ou autrement, que je n'attende rien
 De mon amour, fors l'amour de la peine.

IV

Une froideur secrettement bruslante
 Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,
 Comme la poix anime le tison
 Par une ardeur lentement violente.
 Mon cœur tiré d'une force allechante
 Dessous le joug d'une franche prison,
 Boit à longs traicts l'aigre-douce poison,
 Qui tous mes sens heureusement enchante.
 Le premier feu de mon moindre plaisir
 Fait halleter mon alteré desir :
 Puis de nos cœurs la celeste Androgine
 Plus saintement vous oblige ma foy :
 Car j'aime tant cela que j'imagine,
 Que je ne puis aimer ce que je voy.

V

Ce Paradis, qui souspire le basme
 D'une angelique et sainte gravité,
 M'ouvre le ris, mais bien la Deité
 Où mon esprit divinement se pasme.
 Ces deux Soleils, deux flambeaux de mon ame,
 Pour me rejoindre à la Divinité,
 Percent l'obscur de mon humanité
 Par les rayons de leur jumelle flamme
 O cent fois donq, et cent fois bien-heureux
 L'heureux aspect de mon Astre amoureux !
 Puis que le ciel voulut à ma naissance
 Du plus divin de mes affections
 Par l'allambic de vos perfections
 Tirer d'Amour une cinquiesme essence.

VI

Quand je suis près de la flamme divine,
 Où le flambeau d'Amour est allumé,
 Mon saint desir saintement emplumé
 Jusqu'au tiers ciel d'un prim-vol m'achemine.
 Mes sens rassis d'une douce rapine
 Laissent leur corps de grand aise pasmé,
 Comme le Saint des douze mieux aimé,
 Qui reposa sur la sainte poitrine.
 Ainsi l'esprit desdaignant nostre jour
 Court, fuit, et vole en son propre sejour
 Jusques à tant, que sa divine dextre
 Hausse la bride au folastre desir
 Du serviteur, qui pres de son plaisir
 Sent quelquefois l'absence de son maistre.

VII

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
 Pour contempler cette beauté cachee
 Qui ne se peut, tant soit bien recherchee,
 Représenter en un cœur vicieux.

De son autre arc doucement furieux
 La poincte d'or justement descochee
 Au seul endroit de mon cœur s'est fichée
 Qui rend l'esprit du corps victorieux.
 Le seul desir des beautez immortelles
 Guinde mon vol sur ses divines ailes
 Au plus parfait de la perfection.
 Car le flambeau, qui saintement enflamme
 Le saint brazier de mon affection,
 Ne darde en bas les saints traicts de sa flamme.

VIII

Non autrement, que la Prestresse folle,
 En grommelant d'une effroyable horreur,
 Secoué en vain l'indontable fureur
 Du Cynthien, qui brusquement l'affole :
 Mon estomac gros de ce Dieu qui vole,
 Espouventé d'une aveugle terreur
 Se fait rebelle à la divine erreur,
 Qui brouille ainsi mon sens, et ma parole.
 Mais c'est en vain : car le Dieu, qui m'estraint,
 De plus en plus m'aiguillonne, et contraint
 De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.
 Chantez le donq, chantez mieux que devant,
 O vous, mes vers, qui volez par le monde,
 Comme fucillars esparpillez du vent.

IX

L'aveugle Enfant, le premier né des Dieux,
 D'une fureur saintement esclancee,
 Au vieil Chaos de ma jeune pensee
 Darda les traicts de ses tout-voyants yeux :
 Alors mes sens d'un discord gracieux
 Furent liez en rondeur ballancee,
 Et leur beauté d'ordre egal dispensee
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux.
 De vos vertus les lampes immortelles
 Firent briller leurs vives estincelles

Par le vulté de ce front tout serain :
 Et ces deux yeux d'une fuite suyvie
 Entre les mains du Moteur souverain
 Firent mouvoir la sphere de ma vie.

X

J'ay entassé moy-mesme tout le bois,
 Pour allumer ceste flamme immortelle,
 Par qui mon ame avecques plus haute aile
 Se guinde au ciel d'un egal contre-pois.
 J'à mon esprit, j'à mon cœur, j'à ma voix,
 J'à mon amour conçoit forme nouvelle
 D'une beauté plus parfaitement belle,
 Que le fin or espuré par sept fois.
 Rien de mortel ma langue plus ne sonne :
 J'à peu à peu moy mesme j'abandonne,
 Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,
 Que se monstroit l'indonté fils d'Alcmene,
 Qui dedaignant vostre figure humaine,
 Brusla son corps pour se rendre immortel.

XI

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
 Et pour avoir, ô sacrilege audace !
 Sous le mortel d'une immortelle grace
 Idolatré une sainte grandeur :
 Pour avoir pris de la celeste ardeur
 Ce qui de moy toute autre flamme chasse,
 Je sens mon corps tout herissé de glace
 Contre le roc d'une chaste froideur.
 L'aveugle oyseau, dont la perçante flamme
 S'affile aux rais du soleil de mon ame
 Aguisse l'ongle, et le bec ravissant.
 Sur les desirs, dont ma poitrine est pleine,
 Rongeant mon cœur qui meurt en renaissant,
 Pour vivre au bien, et mourir à la peine.

XII

La docte main dont Minerve eust appris,
Main, dont l'ivoire en cinq perles s'allonge,
C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,
Et le rabot, qui polit mes escrits.
Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris,
Soit que je veille, ou bien soit que je songe,
Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge
Au centre, où tend le rond de mes esprits.
L'esprit divin, et la divine grace
De ce parler, qui du harpeur de Thrace
Eust les ennuis doucement enchantez,
Vous ont donné la voix inusitée,
Dont, ô mes vers, saintement vous chantez
Le tout divin de vostre Pasithee.

XIII

Puisque la main de la sage nature
Bastit ce corps, des Graces le sejour,
Pour embellir le beau de nostre jour
Du plus parfait de son architecture :
Puisque le ciel trassa la portraiture
De cet esprit, qui au ciel fait retour,
Abandonnant du monde le grand tour
Pour se rejoindre à sa vive peinture :
Puis que le Dieu de mes affections
Y engrava tant de perfections
Pour figurer en ceste carte peinte
L'astre benin de ma fatalité,
J'apprend ce vœu à l'immortalité,
Devant les pieds des vostre image sainte.

SONNETS DIVERS

SONNET AU ROY

Puis qu'Alexandre et ce grand Empereur,
 Dont vos vertus ont merité la gloire,
 Daignerent bien des filles de Memoire
 Favoriser la tant douce fureur :

Puis que de Mars l'audace et la terreur
 Me suffiroient à vous rendre notoire,
 Si les beaux vers n'arrachoyent la victoire
 Du plus profond de l'eternelle horreur :

Puis que le ciel d'un pere vous fit naistre
 Qui, par les arts, de la mort s'est fait maistre,
 Je ne crains point qu'apres Cesar donté,
 Vostre faveur desdaigne de s'estendre
 Sur ce qui peut à jamais faire entendre,
 Que vous l'aurez quelquefois surmonté.

A MONSEIGNEUR LE CONNESTABLE

Sans un Thesee on n'a point vu Alcide
 Donter toujours des vieux monstres l'effort,
 Ni sans Typhis, un Jason faire abord
 Sur les dangers de la terre Colchide.

On n'a point veu du Courrier Atlantide
 Le grand Ayeul, sur son dos large et fort
 Porter le ciel, sans le commun support
 Du bon Thebain, des monstres homicide.

Et ce grand Roy, nostre Hercule Gaulois,
 L'hydre Espagnol n'a donté tant de fois,
 Il n'a donté le gardien encore

De la Toyson, car son grave souci
 Ne porte point, sans un Mommorenci,
 Le pesant fais du sceptre qui l'honore !

*A MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DE LORRAINE*

Nature en vous prodiguement feconde,
 Vous a donné tout son plus et son mieux,
 Soit cest honneur qui luit dedans vos yeux,
 Soit ceste langue heureusement faconde.
 Votre vertu qui n'a point de seconde,
 Et vostre esprit qui voisine les cieux,
 Vous ont donné le lieu prochain des Dieux,
 Et la faveur du plus grand Roy du monde.
 Vous avez seul tout ce qu'on peut avoir
 D'honneur, de bien, de grace et de sçavoir,
 Que voulez-vous esperer d'avantage ?
 Le jugement de la posterité,
 Qui assignant au ciel vostre partage,
 Vous donnera ce qu'avez merité.

*A MES SEIGN. DE VANDOSME
ET DE GUYSE*

A la vertu jusqu'aux astres notoire
 Du Vandosmois et du prince Lorrain,
 Plus dur qu'en fer, qu'en cuyvre ou qu'en airain
 J'append ce vœu sur l'autel de Memoire.
 Pour avoir l'un d'une prompte victoire
 Remis Hedin sous la Françoisie main,
 Pour s'estre l'autre, en despit du Germain,
 Acquis à Metz une eternelle gloire.
 Le cœur sacré du Parnasse François
 Pour honorer le Prince Vandosmois,
 Luy met au chef la fameuse couronne :
 Et au Lorrain, pour monstrier combien vaut
 Le cœur d'un Prince au danger d'un assaut,
 Du mesme honneur le chef il environne.

*A MES DAMES DE VANDOSME
ET DE GUYSE*

Du plus grand heur, dont le ciel soit avare,
 Du plus grand bien que nature ait donné,
 Le Ciel, Nature, et les Dieux ont orné
 Celle qui est l'ornement de Navarre.
 Des plus beaux dons, du sçavoir le plus rare,
 Qui soit encor en nostre siecle né,
 Ce siecle voit richement couronné
 Celle qui est le thresor de Ferrare.
 Je te salue, ô fleur du Navarrois,
 Je te salue, ô fleur du Ferrarois,
 Puisque vos fruits, qui jà nous apparoissent,
 Favorisez des hommes et des Dieux,
 Croissant pour nous, demonstrent à nos yeux,
 Qu'à nostre bien, et vostre honneur, ils croissent.

AU SEIGNEUR DE L'HOSPITAL

Lors que je ly et rely mille fois
 Tes vers tracez sur la Romaine grace,
 Je pense ouïr non la voix d'un Horace,
 Mais d'un Platon les tant nombreuses loix :
 Et te voyant au siege de nos Rois
 Je pense voir à contempler ta face,
 La sainte main, qui saintement compasse
 De Critolas le juste contrepois.
 Aussi t'ayant la Sœur de nostre Maistre
 Recogneu tel que le ciel t'a fait naistre,
 Seul t'a choisi sur mil' et mil' esprits,
 Chef de ses loix. Toy (dy-je) qui merites
 Autant d'honneur entre les mieux appris
 Comme elle est perle entre les Marguerites.

DU PARLEMENT DE PARIS

Rome la grand' et les doctes Athenes,
 Ne vivent tant par leurs temples dorez,
 Par leurs Palais de marbre elabourez,
 Ny par l'orgueil de leurs Pointes hautaines ;
 Par tant d'honneurs, par tant de Capitaines
 Ne sont encor' ces peuples decorez
 Si hautement, que les ont honorez
 Leurs Cicerons, et leurs grands Demosthenes.
 Et ce Paris, qui suit divinement
 L'antique honneur de ce double ornement,
 De sa grandeur n'est point si fier encore,
 Comme de ceux dont son palais Royal
 Bruit l'éloquence, et tout ce qui honore
 Un orateur disertement loyal.

DE MONSIEUR DU LYON
 CONSEILLER EN PARLEMENT

Ny la beauté qui perdit Iliou,
 Ny l'orient, ni les banquets de Perse,
 Ny tout l'honneur, que l'abondance verse,
 Ny l'or de Crese ou de Pygmalion,
 Ny la faveur, ny plus d'un milion
 D'autres engins, dont le droict on renverse
 Pourroyent donner une seule traverse
 A la vertu de ce brave Lyon.
 Doncque, Lyon des Animaux le prince,
 Lyon, le chef d'une belle Province,
 Reconnoissez ce Lyon nompareil :
 Et toi qui es au Ciel cinquiesme signe
 Quitte la place au Lyon le plus digne
 D'estre eslevé au sentier du Soleil.

*A MONSIEUR CHARTIER
JURISCONSULTE PARISIEN*

Qui voudra voir non d'un Tribonian,
Diversement les pieces ramassees
Moins au profit public compassees,
Qu'au bien privé de son Justinian.
Mais d'un Servic, ou d'un grand Ulpian :
Les saintes loix saintement dispensees,
Les vienne voir en leur ordre agencees
En ce Chartier nostre Papinian.
Qui voudra voir non d'un Caton la grace
Mais la vertu sous plus benigne face,
La vienne lire escripte sur son front.
O saint vieillard, que notre siecle adore,
Te vienne voir, qui voudra voir encore
Scevole assis dedans son demi-rond.

*A MONSIEUR TIRAQUEAU
CONSEILLER EN PARLEMENT*

Pallas, Lucine, et les trois Destinees,
Par leur sçavoir, par leurs mains, par leurs forts
Voulant combler de leurs plus beaux thresors
Ton nom, ta race, et tes forces bien nees :
D'esprit, de sang, d'humeurs, bien ordonnees,
Firent en toy trois merveilleux accords,
Ornant ta plume, et ta femme, et ton corps,
D'œuvres, d'enfans, et de longues annees.
Heureux vieillard, heureux, si tu l'entens
Riche d'escrits, de famille, et de temps,
Contente toy : car le ciel, qui t'honore
De cent vertus pour ton siècle estonner,
T'a mieux donné, que ne sçauroit donner
Pallas, Lucine, et les trois Sœurs encore.

AU SEIGNEUR DE RANÇONNET

D'un grand Budé les uns diront la gloire,
 D'un grand Baif les autres chanteront,
 Ceux-ci Danois, et ceux-là vanteront
 D'un Castellan la louange notoire :
 Mais, quant à moy, tant que les pas de Loyre
 De mes chansons leur course borneront,
 Tousjours leurs flots à leurs bords sonneront
 D'un Raçonnet la fameuse memoire.
 Ils sonneront, que le grave Romain,
 Le Grec subtil, et le docte Germain,
 Le grand Arabe, et le divin Caldee,
 Ne furent onc de chose studieux
 Que cestui-ci n'ait apprise des Dieux
 Pour estre en luy divinement gardee.

*AU SEIGNEUR DE BRYNON
 MAISTRE DES REQUESTES DE L'HOST.*

Tant que les mains animeront le cuyvre
 Et les couleurs : le vif rapporteront,
 Tant que les sons l'oreille enchanteront,
 Tant que les vers la vertu feront vivre,
 Tousjours Brynon pour subject voudront suyvre
 Et ses faveurs jusqu'au ciel pousseront,
 Les artizans qui les premiers seront
 En marbre, en table, aux chansons et au livre.
 Tant qu'on verra l'abondance, et bonheur,
 La bonne grace, et l'amour en honneur,
 Tant que les Loix au Palais seront vives,
 Tousjours Paris son Brynon vantera,
 Seine toujours de Brynon chantera
 Rien que Brynon ne sonneront ses rives.

*AU SEIGNEUR AUBERY
LIEUTENANT CIVIL AU CHASTELET*

Celle qui est des quatre l'excellence,
 Et qui s'enthrosne au plus beau lieu des cieux,
 De son bandeau t'a sillé les deux yeux
 Et à ta main a donné sa ballance.
 Le Dieu Courrier pour mettre en evidence
 De ton esprit le thresor precieux,
 A mis en toy son miel delicieux,
 Junon sa grace, et Pallas sa prudence.
 Docte Aubery, qui denouant l'erreur,
 Dont la discorde, et Mars, et la fureur
 Envelopoyent deux voisines provinces,
 Divinement forças le fier Anglois
 De se tenir sous les paisibles loix
 Qui ont uny les cœurs de deux grands princes.

*A MONSIEUR DU VAL
ÉVÊQUE DE SEES*

Puis que le Feu, l'Air, et la Terre, et l'Onde,
 Liez ensemble en accords discordans
 Par cet esprit infus par le dedans,
 Esprit moteur du grand Corps de ce Monde :
 Puis que du Ciel la hautesse profond
 Et la rondeur de ses globes ardans,
 Leurs saints rayons divinement dardans,
 Au large sein de la terre feconde :
 Puis que Nature, et l'œuvre de ses mains
 De toutes pars racontent aux humains
 Du grand Ouvrier les œuvres nompareilles :
 Docte Du-Val, combien est ton esprit
 Esmerveillable, ayant si bien décrit
 Le saint Discours de si saintes merveilles.

*A MONSIEUR DE MOREL
GENTILHOMME EMBRUNOIS*

Ta Penelope, ô l'Ambrunoise gloire,
 Et ta famille, où vivent de Platon
 Les saints Discours et les mœurs de Caton,
 Sacrent ton los au temple de Memoire.
 Ce grand Paulin, dont la vertu notoire
 Dessus les champs que sillonne Triton,
 De l'Océan au seigneur de Thiton
 Porte l'honneur de plus d'une victoire,
 Et ce divin Michel de l'Hospital,
 En qui les Dieux par un secret fatal
 Divinement ont mis comme en réserve
 Le double honneur des Muses, et des Loix,
 Ces deux, Morel, tesmoignent aux François,
 Combien te plaist l'une, et l'autre Minerve

A PIERRE DE RONSARD

Si quelquefois de Petrarque et d'Horace
 J'ay contrefait les sons melodieux,
 O saint Troppeau ! ô mignonnes des Dieux !
 Ceste faveur me vient de vostre grace.
 Mais ce grand bien un plus grand bien efface,
 M'ayant acquis un amy que les cieux
 Guident si haut au sentier des plus vieux,
 Que son sçavoir le vostre mesme passe.
 Doncques Ronsard un vulgaire lien
 N'enchaîne pas ton cœur avec le mien,
 Des Graces fut telle amour commencee :
 Amour vrayment ouvrage de Pallas,
 Et du Heraut, facond neveu d'Atlas,
 Qui tient mon âme en la tienne enlaccée.

A PIERRE PASCHAL, THOLOS.

Docte Paschal, honneur de la Garonne,
 Qui retraçant d'une divine main
 Les plus beaux traits du mieux disant Romain
 T'es mis au chef la plus docte couronne.

Ainsi le pris qui ton front environne,
 Ne craigne point, ny le fort inhumain,
 Ny de la mort le paresseux germain,
 Ny le vieillard qui nostre âge esperonne.
 Donne, Paschal, le loisir à tes yeux
 De contempler non l'Enfer odieux,
 Qu'après Maron ton du Bellay te chante :
 Mais ce Palais, dont la commune erreur
 M'abysme au fond d'une eternelle horreur,
 Si quelquefois la Muse ne l'enchanté.

A ESTIENNE JODELLE

De quel torrent vint ta fuite hautaine ?
 De quel ruisseau ton pied léger courant ?
 De quel rocher ton surgeon murmurant ?
 O grave ! ô douce ! ô copieuse veine !
 Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine
 Tempeste, glisse, ou sourde : le torrent
 Le ruisselet, la source non mourant
 Essourde, arrouse, et abreuve la plaine.
 Tant que bruira d'un cours impetueux,
 Tant que fuira d'un pas non fluctueux,
 Tant que sourdra d'une veine immortelle
 Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
 Ravisse, coule, et vive le labeur
 Du grave, doux et copieux Jodelle.

A JEAN-ANTOINE DE BAÏF

Du grand Baïf, qui la France décore
 L'esprit jadis comblé de tout le mieux,
 Qu'en leur thresor ayent reservé les Dieux,
 En toy Baïf, est retourné encore.
 Ton vers François, que le François adore,
 Suit de Ronsard le vol audacieux,
 Et ton vers Grec, l'or le plus précieux
 De ton Dorat qui son siecle redore.
 Mais si un jour par l'esprit de ta voix
 Tu donnes l'ame au theatre François

Jusques ici toujours demeuré vuide,
 Assure-toy, que je t'ay mal gousté
 Gù tu seras du François escouté
 Comme du Grec fut jadis Eurpide.

AU COMTE D'ALCINOIS

De trois Fureurs la douce poincte esveille
 La sainte erreur des plus divins esprits,
 Le docte vers, le pinceau bien appris,
 Et des accords la douceur nompareille.
 Chacun des trois, d'une egale merveille
 Se fait sentir, l'esprit sent les escrits,
 Par le tableau le regard est surpris
 Et par la voix est surprise l'oreille.
 Par ces deux là tu ravis jusqu'aux cieux
 O Denisot, les esprits et les yeux,
 Mais si le tiers, que Musique l'on nomme
 Esgal aux deux encores tu avois,
 Tu ravirois non l'oreille de l'homme,
 Mais les Lyons, les pierres et les bois.

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS

Gentil esprit, ornement de la France,
 Qui d'Appollon saintement inspiré
 T'es le premier du peuple retiré,
 Loin du chemin tracé par l'ignorance.
 Sceve divin, dont l'heureuse naissance
 N'a moins encor' son Rosne décoré
 Que du Thouscan le fleuve est honoré
 Du Tronc qui pren à son bord accroissance,
 Reçoy le vœu qu'un devot Angevin
 Enamouré de ton esprit divin,
 Laissant la France, à ta grandeur dedie :
 Ainsi toujours le Rosne impetueux
 Ainsi la Sone au sein non fluctueux,
 Sonne toujours et Sceve et sa Delie.

*A PONTUS DE THYARD
ET G. DES AUTELS*

Divin Thyard, qui dedaignant la Terre,
 Par l'aiguillon d'une divine erreur,
 Jusques au ciel as poussé la fureur
 De ton esprit, qui divinement erre :
 Et toy encor' dont le laurier enserre
 Le jeune front, ayant jà ce bonheur
 De consacrer d'une sainte l'honneur
 Sur tels autels encourtinez de l'hyerre.
 Si comme vous doucement enchanté
 A vostre gré j'ay quelquefois chanté
 Et mes ardeurs, et l'honneur de l'Olive,
 Priez pour moy l'oyseau Cyllenien
 Guider mes pas, jusqu'à tant que j'arrive
 Dessus le bord du Tybre Ausonien.

A ANDRÉ THEVET, ANGOULMOISIN

Si la première nef que veit la plaine humide
 De nef fut transformee en astre flamboyant,
 Pour avoir voyagé d'un chemin ondoyant,
 Qui va du Thessalique au rivage Colchide :
 Combien doit nostre France à cest autre Aesonide
 Qui comme l'Ocean la terre costoyant,
 Qui comme le Soleil le monde tournoyant
 A veu tout ce qu'enceint ce grand espace vuide ?
 C'est Thevet qui sans plus des rocs Cyaneans
 N'a borné son voyage, ou des champs Medeans,
 Mais a veu nostre monde, et l'autre monde encore :
 Dont il a rapporté, non comme fit Jason,
 Des rivages du Phase une blonde toison,
 Mais tout ce qui se voit sur les champs de l'Aurore.

*A M. DIANE DE POITIERS
DUCHESSÉ DE VALENTINOIS*

De vostre Dianet, des maisons la plus belle,
Les bastimens, graveures et portraits,
Qui si au vif expriment les vieux traicts
D'un Archymede, et Lysippe, et Appelle,
Contre les ans n'auront la force telle
Qu'un jour ne soyent leurs ouvrages desfaits :
Mais la memoire et grandeur de vos faits
Contre la mort se rendra immortelle.
De vos vertus le bruit ne mourra pas,
Ains d'autre outil, qui de ligne au compas,
Se bastira une eternelle gloire :
Qui tout ainsi que vostre croissant luit
Au plus serain d'une bien claire nuict,
Luira toujours au temple de Memoire.



LES TRAGIQUES REGRETS

DE CHARLES V, EMPEREUR

~~~~~

Terre, de moy jadis plus convoitee,  
Que de celuy dont l'ardeur indontee  
S'estimoit peu de louange acquerir,  
De ne pouvoir qu'un monde conquerir,  
Dedans ton sein reçois la morte cendre  
Du mesme feu qui brusloit Alexandre.  
J'ay accompli le terme de mes jours,  
Tel que fortune en ordonna le cours ;  
J'ay mis le joug sur le col mal traictable  
De l'Allemand autrefois indontable.  
L'Italien par moy s'est veu ranger  
Dessous les loix d'un Seigneur estranger,  
Et le François, dont la vertu notoire  
Seule empescha le cours de ma victoire,  
Sentit combien luy fut pernicieux  
D'estre voisin d'un Prince ambicieux.  
Thunis aussi et sa Goulette forte  
Courba le chet sous l'oyseau que je porte,  
Qui eut volé encores plus avant,  
Si combatu de la fureur du vent  
Au port d'Alger, je n'eusse à peu de fuite,  
Esté contraint me sauver à la fuite,  
Ayant rompu et deffait à demi,  
Du nom Chrestien le plus grand ennemi.  
Heureux vainqueur et plus heureux encores,  
Si de HENRY la fortune qui ores  
Se voit par tout heureusement naissant,  
N'eust rencontré la mienne finissante,  
L'heur de HENRY à mon bonheur contraire,

Et son pouvoir qui pour le mien deffaire  
 Se veut par tout en croissant avancer,  
 Car de mon cours de plus outre passer,  
 Je pensois bien ranger sous ma couronne  
 Tout ce grand rond que la Mer environne,  
 Tant m'aveugloit l'ambitieuse erreur,  
 Mais la vertu a donté la fureur.  
 Ainsi le roch au fier torrent s'oppose,  
 Ainsi la flamme enrage d'estre enclose,  
 Ainsi encor' le cheval furieux  
 Remasche en vain le mors victorieux.  
 Faudra-il doncq' que honteux je recule,  
 Ayant franchi les coulottes d'Hercule ?  
 Verray-je doncq' quelque grand que je sois,  
 Dessous les pieds de ce jeune François,  
 Qui jà se fait de mes despoilles riche  
 Fouller l'honneur de Bourgogne et d'Autriche ?  
 Au moins si j'eusse avant ma mort tant d'heur  
 Que de laisser marque de ma grandeur  
 Ou que celui, pour qui tant je souspire,  
 Peust soutenir le fais de mon Empire,  
 Quelque malheur qui trouble mes ans vieux,  
 Si penseroy-je, ô grand' faveur des Dieux :  
 De mon fils mesme avoir repris naissance,  
 Voyant en luy renaistre ma puissance.  
 Les Aigles font pour les cognoistre à l'œil  
 A leurs petits regarder le soleil :  
 Mais je ne puis faire que mon fils dresse  
 D'un œil constant sa teste à ma hauteur.  
 Qui rendra doncq' ses estats asseurez  
 De tant et tant de peuples conjurez ?  
 De ce costé le François redemande  
 Tous les vieux droicts où ma force commande :  
 De cestuy-là demande le Germain  
 Sa liberté captive sous ma main.  
 Jà de Hongrie est l'Aigle dechassée,  
 Du Turc voisin l'Autriche est menassée,  
 Du Portugais certain je ne suis pas,  
 Le Maure aussi n'attend que mon trespas.  
 Que diray plus ? l'Europe conspiree  
 N'attend plus rien que ma mort desirée :



Et que sçait-on si mon frère l'attend  
 Pour s'emparer du droict où il pretend ?  
 Les plus petits esleveront leurs testes,  
 Et les plus grands pilleront mes conquestes,  
 Et sera lors mon Empire transmis  
 Entre les mains de mes grands ennemis.  
 Tous les oyseaux qui font à l'aigle hommage  
 Voudront alors reprendre leur plumage :  
 Naples, Milan, ailes de mon bonheur,  
 Retourneront à leur premier Seigneur,  
 Et dira l'on voyant telle merveille,  
 Qu'ainsi jadis en print à la Corneille,  
 Ainsi jadis du monarque Gregeois  
 La mort fit naistre un grand nombre de Rois.  
 Ainsi encor' par course successive  
 Rome devint de ses sujets captive.  
 O vain penser, ô cœur ambitieux,  
 Aveugle au mal qui te crevoit les yeux :  
 Oncques ne sçeut ton audace importune  
 Garder moyen en sa bonne fortune.  
 Tu ne sçeus oncq' justement mesurer  
 Ce qui pouvoit ta grandeur assurer,  
 Pren doncq' en gré la peine meritee,  
 Dont te punist la fortune irritee.  
 « Qui longuement du bonheur soustenu  
 « Finalement est plus haut parvenu,  
 « Qu'onques n'avoit conceu son esperance,  
 « Doit sa fortune avoir en reverence. »  
 Que dois-je doncq' de la mienne penser,  
 Puis que son cours ne peut plus s'avancer ?  
 Il faut, il faut que par quelque victoire  
 Un plus heureux triomphe de ma gloire ;  
 Ainsi jadis l'Aphrican indonté  
 Par Scipion se trouva surmonté :  
 Ainsi encor' se vid du grand Pompee  
 Sur ses vieux ans la fortune trompee.  
 Qu'attens-je plus, que de Cesar conquis  
 Aux estrangers le bonheur soit acquis ?  
 Ou que l'honneur de ma triple couronne  
 Le jeune chef d'un François environne ?  
 Mourons plus tot faisant place au malheur,

Et par la mort finissant la douleur,  
Si la fureur, si l'orgueil, si l'envie  
Ont jusqu'ici tant tourmenté ma vie,  
Soyons au moins à ceste heure plus doux,  
Et d'une mort faisons plaisir à tous.  
C'est le seul deu, c'est le seul benefice  
Que nous ferons pour le commun service :  
Le seul bien dis-je entre tant de forfaitcs,  
Dont nous portons à cest' heure le fais,  
Mais quoy ? n'auray-je au moins ceste allegeance  
D'accompagner ma mort d'une vengeance ?  
S'en ira doncq' le Roy victorieux,  
De ma grandeur superbe et glorieux :  
Meuze et le Rhin verront-ils sur leurs rives  
Du grand Cesar les despouilles captives :  
Sus, sus, soldats, que lon s'en voise armer,  
Que lon me chasse et par Terre et par Mer  
Cest ennemi : marche toute l'Allemaigne  
Encontre luy, marche encore l'Espaigne.  
Mais il vaut mieux par la paix asseurer  
Ce qui me doit et me peut demeurer.  
Loin loin la paix : une trop grand' furie  
Dedans mon ame exerce seigneurie.  
« Le Ciel ne peut endurer deux Soleils,  
« La Terre moins deux grands Princes pareils. »  
Et quel danger me pourroit à cest' heure  
Rendre craintif, puisqu'il faut que je meure ?  
Je mourray doncq', mais sous les Enfers bas  
Sans se vanger mon âme n'ira pas.  
En quelque part que HENRY se presente,  
Je seray là et d'une torche ardente,  
Ou d'un serpent plein d'effroyable horreur  
Le poursuivray, ainsi qu'une Fureur.  
Achilles fit par funebre service  
A son ami de Troyens sacrifice :  
Et moy devant que l'horrible Charon  
Me face voir l'autre port d'Acheron,  
Je veux, à fin d'y passer plus à l'aise,  
Que des François mes cendres on appaise.  
Ja Therouënne et Hedin foudroyez  
En ont là bas mille et mille envoyez.

Mais pour venger l'injure d'un Empire  
 Si peu de sang pourroit-il bien suffire ?  
 Le vieil desdain, la haineuse rancœur  
 Que si long temps je cele dans mon cœur,  
 S'appaisera pourveu que toute Espagne  
 Dedans un lac de sang François se baigne,  
 D'Espagne doncq' sorte quelque vangeur  
 Qui soit par fer et par feu saccageur  
 De ceste gent, tousjours l'une Province  
 Soit contre l'autre, et Prince contre Prince,  
 Flots contre flots, les ports contre les ports,  
 Murs contre murs, les forts contre les forts,  
 Camp contre camp, alarmes contre alarmes,  
 Et tousjours soyent les deux peuples en armes.  
 Que dis-je ? où suis-je ? et de quelle fureur  
 Suis-je troublé ? ô chetif Empereur  
 Nagueres chef de la grand' Germanie,  
 C'est maintenant que la mort te manie :  
 La Mort, hélas ! heureuse m'eust esté  
 Durant le cours de ma félicité,  
 De mes hauts faicts la grand' clarté première  
 Des vieux Césars eut estéint la lumière :  
 Je fusse exempt de peine et de soucy,  
 Et mes vieux ans ne m'eussent veu ainsi  
 Par ce François tant heureux à la guerre,  
 Perdre mon sang, mon honneur et ma terre.  
 Dieux immortels qui tenez en vos mains  
 Tout le bonheur et malheur des humains :  
 Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,  
 Des mont Pyreins dont gouverneur nous sommes :  
 Astres luisants sur les nativitez,  
 Et vous d'enfer les basses deitez,  
 Voyez la fin de ma grandeur estéinte,  
 Et de vos pleurs accompagnez ma plainte.

**COMPLAINTÉ SUR LA MORT**  
**DU DUC HORACE FARNAIZE**

Dites Romains, je vous prie,  
 Qui est ce corps que l'on suit ?  
 Que veut ce peuple qui crie ?  
 Pourquoi fait-on si grand bruit ?

Je voy la brunette face,  
 Les cheveux crespez je voy,  
 Helas! c'est le jeune Horace!  
 C'est le gendre de mon Roy.  
 O sainte et heureuse cendre!  
 Quelle dure cruauté  
 A fait au cercueil descendre  
 Si grand' jeunesse, et beauté?  
 Telle est la fleur outragée  
 Ou du soc audacieux,  
 Ou du haut ou trop chargée  
 De l'eau qui tombe des cieux.  
 Tel fust le visage blesme  
 De celuy qui de ses pleurs  
 Enamouré de soy-mesme,  
 Accreust le nombre des fleurs:  
 Et la beauté tant vantée  
 Qui du foudroyant sanglier  
 Sentit la fiere dentee,  
 Luy pouvoit bien ressembler.  
 O ciel trop avare, et chiche  
 Du bien que tu as presté!  
 O terre injustement riche  
 De nostre grand pauvreté!  
 Las, que n'ay-je une fontaine  
 De larmes dedans mes yeux?  
 Que n'est ma poitrine plaine  
 De sangloz injurieux?  
 Montaigne vague et deserte,  
 Où fut n'agueres basti  
 Le mur, cause de la perte  
 Dont tout ce deuil est sorti.  
 Jamais de pluye, et rosee,  
 Jamais de laict et de miel  
 Ne soit ton herbe arrousee,  
 Mais bien de l'ire du ciel.  
 Horace, qui pour ton Prince,  
 Le plus grand de ton souci,  
 Parens, amis, et province  
 Avois delaissé ici:  
 Las, ton espouse dolente,

La fille d'un si grand Roy,  
 Par une morte violente  
 Bien tost est vefve de toy.  
 Et ta mere qui endure  
 Tant de mal sur ses ans vieux,  
 A qui pour droit de nature  
 Tu devois fermer les yeux,  
 A bien perdu l'espérance  
 De voir, avant que mourir,  
 Aupres du beau lys de France  
 Sa belle race fleurir.  
 Mais plus griesvement qu'Achile  
 Ne vangea son ami mort :  
 Des morts couste mile et mile  
 Ta mort, que je plains si fort.  
 Plus cher que du fils d'Evandre  
 La vie encor ne cousta  
 Se puisse la tienne vendre  
 A celuy qui te l'osta :  
 Et non plus se vante d'elle  
 Quiconque te fit mourir,  
 Qu'Aruns se vanta de celle,  
 Qui vint Turne secourir.  
 O cruelle Destinee !  
 Et vous, Astres trop nuisans,  
 D'avoir fini sa journee,  
 Devant le soir de ses ans !  
 Ne sçaviez-vous que nous sommes  
 Trop veritables tesmoins  
 Que la jeunesse des hommes  
 Est l'age qui dure moins !  
 Plus tost que la fleche ailee  
 Ne s'envole au descocher,  
 Nostre verdeur escoulee  
 Voit son printemps desseicher.  
 Et qu'est-ce des ans qui glissent ?  
 Qu'est-ce des biens allechans ?  
 Ils florissent, ils fanissent  
 Ainsi que l'herbe des champs.  
 Falloit-il donq' que la foudre  
 D'un gros boulet meurtrissant

Vint ainsi reduire en poudre  
L'arbre encore fleurissant ?  
Tout le bien que la Nature  
Eut oncques en son thresor,  
Ceste jeune creature  
Le nous promettoit encor.  
Mais quoy ? le ciel, qui prend gloire  
D'avoir nostre heur abbaissé,  
Rien, que la triste memoire,  
De luy ne nous a laissé.  
Il nous a laissé les larmes,  
Et les regrets de celuy,  
Qui loin de l'horreur des armes  
Se mocque de nostre ennuy,  
Tu as choisi pour ta place  
Des astres le plus beau lieu.  
Adieu, bienheureux Horace,  
Adieu d'eternel adieu !  
Tu vis au ciel à ton aise,  
Si ne peut on toutefois,  
Que ton plaisir ne desplaise  
A tout le peuple François,  
O sort ! ô Parque superbe,  
O trop violente main,  
D'avoir retranché en herbe  
L'esprit du peuple Romain !  
Tu as fauché l'esperance  
De Rome qui l'attendoit,  
Et d'icy jusques en France  
Vers luy le bras estendoit.  
Le Tybre, qui sur les rives  
Superbes de tous costez  
Voit les despouilles captives  
De tant de peuples dontez,  
Par la dextre Horacienne  
Esperoit bien quelque jour  
De sa fortune ancienne  
Voir quelque brave retour :  
Mais or' sa face troublee  
Monstre bien à la couleur  
De son onde redoublee,

Combien il a de douleur.  
 Il va plus honteux et morne  
 Que ce fleuve renommé  
 Lequel se veit d'une corne  
 Par Hercule désarmé.  
 Horace, cœur imployable,  
 Cœur impossible à donter,  
 Si le sort impitoyable  
 Tu eusses peu surmonter.  
 Le plus brave de l'Espagne  
 De toy ne se fust vanté,  
 Soit qu'à pié sur la campagne  
 Tu te fusses présenté,  
 Ou soit, que dessus la selle,  
 Piquant le cheval aux flancs,  
 Ta masse eust à l'entour d'elle,  
 Fait mille visages blancs.  
 Ta vertu nous seroit ores,  
 Sans l'homicide canon,  
 Celuy, celuy mesme encores,  
 De qui tu portois le nom :  
 Celuy de qui la poitrine  
 Soustient le Tuscan effort,  
 Puis passa l'onde Latine  
 De l'un jusqu'à l'autre bord.  
 O trop aveugle pensee,  
 Tu peux bien te souvenir  
 De la fortune passee,  
 Mais non prévoir l'advenir.  
 Le ciel, d'un jour peu durable  
 Voulut nostre âge borner,  
 Et le temps irreparable  
 Ne peut jamais retourner.  
 Mais avoir pour la victoire  
 Jusqu'à la mort combatu,  
 C'est le chemin de la gloire,  
 C'est l'œuvre de la vertu.  
 Ainsi la race d'Alcmene  
 S'est assise entre les Dieux,  
 Ainsi des freres d'Helene,  
 Les Astres luisent aux cieux.

C'est chose fort douce et belle,  
 Que pour son Prince mourir,  
 Puisque de la mort cruelle  
 On n'est sauvé pour courir.  
 Combien que la crainte donne  
 L'aile au talon fugitif,  
 Pourtant la mort ne pardonne  
 Au dos de l'homme craintif.  
 N'est-ce donq' plus grand' louange,  
 Tomber sous un brave effort,  
 Puisque la vertu nous vange  
 Des injures de la mort ?  
 Heureux bien-heureux Horace,  
 Si mes vers ont merité  
 De rencontrer quelque grace  
 Devant la posterité :  
 Si ma lyre est estimee,  
 Si je chante rien de beau,  
 Ta cendre, et ta renommee  
 N'iront sous mesme tombeau.

## DU MESME ENCORES

Si Troye eust deu par humaine prouesse  
 Contre les Grecs plus longuement durer,  
 Contre les Grecs la pouvoit assurer,  
 De son Hector la brave hardiesse.  
 Si de Hedin la peu seure fortresse  
 Contre Cesar eust deu rien esperer,  
 Contre Cesar la pouvoit remparer  
 Du preux Romain la vertueuse adresse.  
 Mais les destins, et les Dieux ennemis  
 Ayant au sac l'un et l'autre soumis,  
 Des deux aussi avoyent la mort juree,  
 Qui seuls pouvoient leurs rempars secourir,  
 Car vif Hector, Troye estoit assuree,  
 Horace mort, Hedin devoit périr.



SUR LA MORT DU SEIGNEUR  
LÉON STROZZI, PRIEUR DE CAPOUA

Ne pensez pas que dessous ce tombeau  
 Du grand LEON la grandeur soit enclose,  
 Si petit lieu n'enclost si grande chose  
 Que la vertu, de thresors le plus beau.  
 Il est au ciel, où desja son flambeau  
 Tel qu'aux plus beaux parangonner je l'ose,  
 D'une lumiere heureusement desclose  
 Aux mariniers fait un astre nouveau.  
 Jadis la mer il couvrit de ses voiles,  
 Ores luy plaist, mis au rang des estoiles,  
 Nous esclairer aux lieux plus dangereux.  
 Courage donc, Francoises nef's courage,  
 Ne craignez plus la tempeste et l'orage,  
 Ayant pour guide un astre tant heureux.

SUR LA MORT  
DE LA SEIGN. SYLVIA MIRANDOLA

Tu es donques enclose en ce petit tombeau,  
 Et tout ce que le ciel en toy monstra de beau,  
 La vertu, le sçavoir, la jeunesse et la grace,  
 Et la merveille encor' du surnom de ta race,  
 Les pleurs de ton espoux, et de tes sœurs aussi,  
 N'ont sceu mouvoir la Mort, ni les Dieux à merci.  
 Mais quiconques voudra egaler ta louange  
 Par ses vers, ô Sylvie, il faudra qu'il se change  
 En ce divin Picus, honneur de tes ayeux,  
 Le Phœnix de son temps, cogneu jusques aux cieux  
 Duquel, comme Italie, et tout le monde encore  
 Les immortels labeurs lit, apprend, et adore,  
 Ainsi nostre François studieux de ton Nom,  
 Envoyra jusqu'au ciel le bruit de ton renom.  
 Et pour avoir jadis allaicté ton enfance,  
 Superbe à tout jamais se vantera la France,  
 Ou soit qu'elle raconte avec l'honnesteté  
 Ta grace egalement jointe à la chasteté,

Soit la grandeur de cœur, la sagesse avant l'âge,  
Et dans un corps de femme un virile courage.

### ÉPITAPHE DU SEIGNEUR BONIVET

La France et le Piemont, et les Cieux et les Arts,  
Les Soldats et le Monde ont fait comme six parts  
De ce grand Bonivet ; car une si grand'chose  
Dedans un seul tombeau ne pouvoit estre enclose  
La France en a le Corps qu'elle avoit eslevé :  
Le Piemont a le Cœur, qu'il avoit esprouvé :  
Les Cieux en ont l'Esprit et les Arts la Memoire,  
Les Soldats le Regret, et le Monde la Gloire.

### ÉPITAPHE DE CLEMENT MAROT

Si de celuy le tombeau veux sçavoir,  
Qui de Marot avoit plus que le nom,  
Il te convient tous les lieux aller voir  
Où France a mis le but de son renom.  
Qu'en terre soit, je te respons que non,  
Au moins de luy c'est la moindre partie :  
L'ame est au lieu, d'où elle estoit sortie,  
Et de ses vers, qui ont donté la mort,  
Les Sœurs luy ont sepulture bastie :  
Jusques au ciel ainsi, la Mort n'y mord.

### ÉPITAPHE DE MADAME

L'ABBESSE DE CAEN, SŒUR  
DE MONSIEUR LE CARDINAL DE CHASTILLON

Mon frère m'a sacré ce marbre à la memoire,  
Sçachant qu'en un seul Christ gist toute nostre gloire :  
Par là son dueil aussi ne veut estre entendu,  
Sçachant qu'au vray Chrestien tel dueil est defendu.  
Pourquoy m'a donc sa main dessous ce marbre enclose ?  
Pour ce qu'il ne pouvoit me donner autre chose.

Ce n'est moy (chère sœur) ce n'est moy qui te donne  
Ce marbre elabouré, qui ton corps environne :

C'est la Religion, qui de sa propre main  
 T'a basty ce tombeau d'un œuvre plus qu'humain :  
 Non pour eterniser ta memoire en ce temple,  
 Mais à fin que ton nom soit un public exemple.

Combien, mon frere cher, que j'aye estimé vaine,  
 Pendant que j'ay vescu, toute pompe mondaine.  
 Et que receuë au ciel j'aye moins de souci  
 De ce qu'on fait là-bas pour ceux qui sont ici,  
 Si m'est ta pieté toutefois agreable,  
 Pour ce qu'en m'honorant tu re rends honorable.

Je t'eusse bien dressé en marbre ou en peinture,  
 En cuyvre, ou en airain, plus riche sepulture,  
 Et tu la méritois : mais ton eternité  
 N'a souci, comme nous, de telle vanité.  
 Encores crain-je bien, si le ciel ne dispense  
 Un frere de pleurer, que mon pleur ne t'offense.

Ton pleur ne me desplaist, si tu pleures en sorte  
 Que pour vive estre au ciel tu ne me penses morte :  
 Car si le pleur estoit au bien heureux permis,  
 Les morts devroyent pleurer leur survivans amis.  
 Si donc l'eternité est tousjours en presence,  
 Ne pleure point ma mort, mais pleure mon absence

Si tu avois besoin d'un plus riche tombeau,  
 J'eusse basty pour toy un Mausole nouveau :  
 Si les pleurs te plaisoyent, de pleurs j'eusse lavez  
 Ceste pierre, où l'on voit ta memoire engravez :  
 Mais le Ciel est plus beau qu'un œuvre Carien,  
 Et pleurer ton trespas, seroit pleurer ton bien.

### AUTRE EPITAPHE

Loyse fut mon nom, mon surnom de Mailly,  
 Qui devant que là-haut mon esprit fust failly,  
 D'un oncle Connestable eus la faveur prospère,  
 D'un frere Cardinal, et d'un Amiral frere,  
 Un frere Colonneel j'eus avecques ceux-ci,  
 De Caen je fus abbessse et de ce lieu aussi,  
 Si heureuse je fus pour un tel parentage,  
 Au Ciel par un seul Christ je le suis d'avantage.

## LE MESME EN LATIN

Cui patruus fuerat nuper Memorantius Anna,  
 Fratres Castalius, sacri pars magna Senatus,  
 Quique adeo leges vastis dat Gasparus undis,  
 Et qui Franciscus pedites in prælia ducit :  
 Quæ Cadomi Antistes, cui dat et lilia nome,  
 Sacra olim, nunc juncta Deo, cui vixerat uni,  
 Mortua nunc tegitur, merita sibi laude superstes,  
 Fraternalis manibus, Lodoica hoc Mallia saxo.

## SUR LA MORT DU SEIGNEUR D'ESSÉ

Horace fit rampart de sa poitrine  
 Tant que le pont derriere fust froissé :  
 Puis se voyant de l'ennemy pressé,  
 Chargé de fer passa l'onde Latine :  
 Devant le mur que la poudreuse mine  
 D'un saut horrible avoit jà renversé,  
 Le magnanime et vertueux d'Essé  
 Soustint le choq de l'Espagne mutine.  
 L'un plus heureux, à force de nager,  
 Voyant ses murs eschapper du danger  
 Vif se rendit entre ceux de sa part :  
 L'autre poussé de plus brave entreprise,  
 Dedaignant vivre apres sa ville prise,  
 Voulut mourir au pied de son rampart.

SUR LA MORT DU SEIGNEUR  
DE DAMPIERRE

D'aussi grand cœur que le captif Romain,  
 Craignant trop plus voir sa foy parjuree  
 Que le danger de sa mort asseuree,  
 Retourna voir l'adversaire inhumain :  
 Dompierre à peine eschappé de la main  
 De l'ennemy, sa vertu obstinee  
 Jusqu'à Hedin, suivant sa destinee  
 Se vint encor' opposer au Germain.

L'un prisa plus sa foy que sa province  
 L'autre sa vie ayma moins que son Prince :  
 L'un en mourant fut aux siens inutile,  
 L'autre eslisant plus profitable mort,  
 Si le malheur n'eust esté le plus fort,  
 Pouvoit sauver à son Prince une ville.

### SUR LA MORT DU SEIGNEUR DE PIENE

Qui veut au vif imaginer la face  
 Du gentil Pierre, alors que sa vertu  
 Dessus le bord du rampart abbatu  
 Vint faire teste à l'Espagnole audace :  
 Se represente encor', de quelle grace  
 Les Deciens jadis ont combatu,  
 Ou cestui-là, qui d'armes revestu  
 S'alla jetter dans l'horrihle crevace :  
 Lors il verra combien un cœur vaillant  
 Jusqu'à la mort pour l'honneur bataillant,  
 Fait peu de cas de respandre sa vie :  
 Et si dira le Prince bien-heureux,  
 Qui a peu voir en lieu si dangereux  
 Si bravement sa couronne servie.

### SUR LA MORT DU VICOMTE DE BREZÉ

Estant jadis le Thebain Capitaine  
 Entre les siens jusqu'à la mort blessé,  
 De luy ne fut son boucler delaissé,  
 Sans voir premier sa victoire certaine.  
 Du fort Brezé la vigoureuse haleine  
 Bien que d'un plomb il eust le flanc persé,  
 Sans voir premier l'ennemy renversé;  
 Ne voulut onc abandonner la plaine,  
 Cestui-là passe, et jà froid à demy,  
 Certain d'avoir donté son ennemy,  
 Joyeusement s'estend sur la campagne :  
 Et cestui-ci pour gage de sa foy,  
 Jusques au camp rapporte avecques soy  
 Sa mort, sa gloire, et la honte d'Espagne.

## DU JEUNE MONGÉ

Le Delien fasché d'avoir perdu  
 Mongé, l'honneur de sa plus docte bande,  
 Qui suborné d'une vertu plus grande  
 S'estoit de Mars au service rendu,  
 L'ayant n'aguère au passage attendu,  
 Comme soudain la fureur luy commande,  
 Prend sa visee, et contre luy desbande  
 L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.  
 Puis tout à coup après avoir songé  
 Combien la Mort avecques un Mongé  
 Avoit encor d'excellences ravies,  
 Se repentit trop tard de son offense,  
 Et à Mongé promist en recompense,  
 Pour une mort, mille immortelles vies.

SUR LA MORT DE LA JEUNESSE  
FRANÇAISE

Que n'ay-je encor la voix qui plus haut tonne  
 Le bruit de ceux, qui d'un cœur indonté  
 Pour maintenir la Grecque liberté  
 Firent rougir les champs de Maratonne ?  
 Tout ce grand rond, que la mer environne,  
 Oyroit sonner par l'immortalité  
 La hardiesse, et la fidélité,  
 Qui ont servi la Françoisse couronne.  
 Jeunesse heureuse, heureuse pour jamais,  
 Nous, nos enfans, nos nepveux desormais  
 Te nommerons l'honneur de ta Province,  
 Et si dirons que ton sang expandu  
 Ne pouvoit pas estre mieux despendu  
 Qu'en soustenant le droict d'un si bon Prince.

FIN



ŒUVRES COMPLÈTES

DE  
JOACHIM DU BELLAY

T. II

RECUEIL DE POÉSIE

SUIVI DES

DIVERS POÈMES, DES AMOURS  
ET DE SONNETS DIVERS

Avec un commentaire historique et critique

PAR  
LÉON SÈCHÉ



PARIS  
REVUE DE LA RENAISSANCE

1907















A/w 3837 A.2













